



Histoire de la psychologie

JEAN-FRANÇOIS
BRAUNSTEIN

EVELYNE PEWZNER

DUNOD

© Dunod, 2025 pour cette nouvelle présentation

© Armand Colin, 2010 pour la 3^e édition

11 rue Paul Bert – 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-088551-0

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Copyright](#)

[Introduction](#)

[1 Préhistoire de la psychologie](#)

[1. L'Antiquité grecque et la découverte de l'âme](#)

[2. La connaissance de soi : du stoïcisme à l'augustinisme](#)

[3. De la réfutation des idées innées au triomphe de l'empirisme](#)

[2 Philosophies de l'inconscient, romantisme et somnambulisme](#)

[1. Autobiographie et quête du sens intime](#)

[2. Romantisme allemand et philosophies de l'inconscient](#)

[3. Du magnétisme animal au somnambulisme. Imagination et guérison](#)

[3 La psychologie scientifique au XIXe siècle : modèle physiologique et modèle expérimental](#)

[1. La psychologie physiologique en France](#)

[2. La psychologie expérimentale en Allemagne](#)

4 La psychologie dynamique au XIXe siècle et la naissance de la psychanalyse

1. La médecine au service de la psychologie

2. La psychologie de Janet : automatisme psychologique, subconscient et idées fixes

3. Freud et la psychanalyse : de l'inconscient en psychologie à la psychologie de l'inconscient

4. Les développements de la psychanalyse

5 La psychologie scientifique au XXe siècle : comportement, forme, cognition

1. Binet et la mesure de l'intelligence

2. Pavlov et le réflexe conditionnel

3. Watson et le behaviorisme

4. La psychologie de la forme

5. De la société au groupe

6. La psychologie cognitive

Bibliographie

Index

Table des encadrés

J.-F. Braunstein est l'auteur des [chapitres 3](#) et [5](#).
É. Pewzner est l'auteur des [chapitres 1](#), [2](#) et [4](#).

INTRODUCTION

L'individualisation de la psychologie comme savoir indépendant n'est pas très ancienne. Nous avons affaire, en effet, à une discipline qui a à peine plus d'un siècle.

Le terme de « psychologie » date cependant du ^{xvi}^e siècle, où il a été employé dans les pays de langue allemande, dans un contexte théologique. Le mot aurait été utilisé pour la première fois par Melanchthon (1497-1560), philosophe allemand disciple de Luther.

Si l'on s'en tient à l'étymologie, le mot « psychologie » désigne l'étude de l'âme : en fait, la réalité sous-tendue par ce terme formé de deux racines grecques, dépasse largement le sens littéral. L'idée d'une psychologie en un sens moderne n'apparaît qu'au ^{xviii}^e siècle, chez le philosophe allemand Christian Wolff (1679-1754). Aujourd'hui, la psychologie couvre l'étude du fonctionnement mental sous tous ses aspects et dans toutes ses manifestations ; le psychologue s'intéresse à l'affectivité, à l'intelligence, aux relations sociales, à la genèse et au développement de ces diverses activités humaines. Autant de champs qui vont ouvrir la voie à différentes spécialités au sein de la discipline.

La première question qui surgit quand on entreprend de faire l'histoire de la psychologie est, comme pour toute histoire, celle de savoir quand et dans quelles conditions ce « savoir » a pu prendre naissance. La perspective historique, en effet, soulève la question des origines, et se trouve inextricablement liée avec le point de vue épistémologique. Car fixer le moment de la naissance de la

psychologie en tant que discipline autonome n'est pas sans poser de problème, et on ne peut repérer ce début sans essayer de comprendre les circonstances qui ont présidé à l'individualisation de ce savoir. Certes, on a toujours fait de la psychologie, au sens le plus courant et le moins spécifique du terme ; mais nous avons souligné que ce savoir et/ou cette expérience ne se rattachait que depuis peu à un corpus indépendant, à une discipline autonome.

Comment cette prise d'indépendance a-t-elle pu se faire ? Pour comprendre l'origine et les développements d'une discipline incomparablement plus jeune que la médecine ou, *a fortiori*, les mathématiques, il nous faut remonter loin dans l'histoire. Et ce voyage dans le passé nous fera découvrir une « préhistoire » de la psychologie. Nous verrons ainsi que la *psyché* a longtemps, en particulier dans l'Antiquité, recouvert une réalité différente de ce qu'aujourd'hui nous nommons « psychisme ». Littéralement, la psychologie est l'étude de l'âme, mais dans la Grèce ancienne, le mot *psyché* désignait une réalité bien différente de celle que nous tentons aujourd'hui de saisir par l'exercice de la discipline « psychologie ».

CHAPITRE 1

PRÉHISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE

1. L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET LA DÉCOUVERTE DE L'ÂME

2. LA CONNAISSANCE DE SOI : DU STOÏCISME À L'AUGUSTINISME

3. DE LA RÉFUTATION DES IDÉES INNÉES AU TRIOMPHE DE L'EMPIRISME

1. L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET LA DÉCOUVERTE DE L'ÂME

Chez Homère, le mot *psyché* désigne le souffle dont la présence dans l'être vivant se manifeste par la respiration : « La *psyché* s'échappe de la bouche ou de la blessure béante du mourant » (Erwin Rhode, *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs*, 1928, Payot, traduction française de *Psyche Seelenkult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, 1897 pour la 2^e édition). Ici, il n'est donc pas question des fonctions psychiques : on ne peut attribuer à la *psyché* les qualités de l'esprit ; on pourrait même aller jusqu'à opposer esprit et *psyché* : « L'homme n'est vivant, n'a la conscience de lui-même et n'exerce son activité intellectuelle qu'autant que la *psyché* demeure en lui, mais ce n'est pas elle qui, par la communication de ses énergies propres, assure à l'homme vie, conscience de lui-même,

volonté et connaissance » (*ibid.*, p. 4). L'homme homérique est dépourvu de cette intériorité qui caractérise l'homme moderne, centré sur les catégories de la volonté, de la maîtrise de soi, de la responsabilité mais aussi du désir.

À distance du monde homérique, chez Platon, Aristote et les stoïciens, l'idée de l'âme est bien différente. Son étude est, plus ou moins selon les auteurs, tributaire de considérations que nous appellerions aujourd'hui métaphysiques. Il n'est pas encore question d'individualiser un savoir traitant exclusivement des fonctions mentales de l'homme. On a affaire davantage à une anthropologie, à une approche globale de l'homme, s'intéressant à ses relations avec le monde de la nature et avec l'univers surnaturel.

Mais l'histoire de la pensée grecque montre que, parallèlement aux progrès de la démarche rationnelle, les intérêts de l'homme, longtemps centrés sur le monde physique, se sont déplacés en direction de l'homme lui-même et de la société.

Les premiers concepts que l'on peut considérer comme « psychologiques » sont de nature matérialiste. Ainsi, Anaxagore (500-428) concevait l'intelligence comme une fine « substance de pensée ». Pour Empédocle (495-435), les émotions étaient des forces motrices. En somme, l'idée d'une différence entre phénomènes physiques et phénomènes psychologiques n'était pas concevable.

Les pythagoriciens, pourtant, ont tenu pour évidente la supériorité des lois du raisonnement sur les informations fournies par l'intermédiaire des sens. Avec les sophistes, qui ouvrent la voie à Platon, l'intérêt se déplace du monde matériel extérieur au monde de l'homme lui-même, l'homme qui voit, observe et pense. Ainsi commence à se profiler l'ébauche d'un point de vue psychologique. C'est avec les sophistes également que se trouve posé le problème épistémologique du statut de la connaissance, problème étroitement lié à la question, devenue centrale chez Platon, des rapports entre l'âme et le corps. Platon, en effet, imprégné de la tradition orphique selon laquelle l'âme, de nature divine, était prisonnière du corps-tombeau, a donné une force particulière à la dichotomie âme-corps.

Dans cette opposition va puiser toute la tradition de pensée de l'Occident, et de ce dualisme nous aurons toujours à tenir compte pour comprendre la spécificité de la pensée occidentale.

1.1. L'HOMME TRAGIQUE ET LES PRÉMISSSES DE L'INTÉRIORITÉ

L'intérêt pour l'homme et ses conflits psychologiques se précise au ^v^e siècle avant notre ère, ce grand siècle de la Grèce, qui a vu la naissance de l'histoire, de la philosophie et de la tragédie. « C'est au ^v^e siècle, souligne Jacqueline de Romilly, que la description psychologique prend soudain son essor, quand l'interrogation sur les conduites humaines devient prépondérante. [...] Cet intérêt nouveau se reflète, en une progression saisissante, à l'intérieur du genre le plus résolument consacré à cette réflexion sur le sens des actes humains : la tragédie. » (J. de Romilly, « *Patience, mon cœur !* » *L'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1984).

La tragédie grecque naît, s'épanouit et meurt en moins d'un siècle. Et, en moins d'un siècle, à l'intérieur du genre tragique lui-même, une évolution dans l'étude des sentiments, dans l'intérêt pour la « vie intérieure » de l'homme, se dessine. Du premier au dernier des grands auteurs tragiques, d'Eschyle à Euripide, on voit que la part de l'homme dans ce qui lui arrive est de plus en plus grande. La volonté ou le caprice des dieux, déterminants dans le monde homérique, ne sont plus seuls en cause dans la tragédie. La responsabilité personnelle prend une importance plus grande, l'interrogation sur les conduites humaines s'approfondit et le problème de l'intention se trouve posé. On a pu souligner (*cf.* J. de Romilly, *op. cit.*) que le théâtre grec représentait la première forme littéraire dans laquelle s'expriment les sentiments. Du théâtre au roman, puis du roman au journal intime et à l'autobiographie, l'analyse des sentiments se fera plus fouillée, plus nuancée. Dans les poèmes homériques, la vie intérieure de l'homme n'avait pas encore d'existence reconnue. Mais, dans la tragédie, la notion de responsabilité individuelle, nouvellement introduite, différencie le héros tragique du personnage

homérique. Ainsi, les héros d'Eschyle, responsables devant les dieux, le sont aussi devant les hommes, et singulièrement devant le groupe dont ils ont la charge. La dimension psychologique de leurs motivations n'occupe cependant pas encore une place prépondérante ; en dernière analyse, c'est au destin, insondable et implacable que leurs gestes sont rattachés. À mesure qu'évolue le genre tragique, une plus large place est faite à l'individu, dont l'implication personnelle dans l'action est de plus en plus clairement et de plus en plus souvent mise en cause. D'Eschyle (525-455) à Euripide (480-406 ou 405), le poids de la fatalité, l'emprise des dieux se font moins marqués.

Chez Sophocle (495-405), causalité divine et causalité humaine sont l'une et l'autre toujours présentes, sans jamais se confondre cependant. Ainsi, dans *Œdipe Roi*, la mutilation que le héros s'inflige (il se crève les yeux après avoir découvert que le vieillard qu'il a tué sur la route de Thèbes était son père, et que la femme qu'il a épousée était sa mère) ne relève pas simplement d'une décision individuelle qui viendrait s'opposer à la volonté divine à l'œuvre jusqu'alors. Lorsque Œdipe s'avance, aveugle et sanglant, sur la scène, les premiers mots du chœur sont pour le plaindre, comme la victime de la volonté mauvaise des dieux : « Quel égarement a fondu sur toi ? [...] Quel mauvais *daimôn* ? » Et la réponse d'Œdipe exprime bien la coexistence des deux types de causalité, interne et externe : « C'est Apollon qui est l'auteur de mes souffrances atroces, mais personne que moi-même n'a de sa propre main frappé. »

Plusieurs hellénistes ont souligné les différences qui existent entre les héros d'Eschyle et ceux de Sophocle, ce qu'illustrent les propos de Jacqueline de Romilly.

De l'arbitraire divin aux mobiles humains

Les héros d'Eschyle se débattaient avec la volonté divine : ceux de Sophocle s'affrontent deux à deux. Ils discutent de ce qui est bien ; mais du même coup, ils exposent chacun ce qu'il croit bien, ce qui compte pour lui, ses valeurs, ses passions, et finalement son caractère. Ceci implique une différenciation plus grande des individus, qui se rattache à des causes multiples. Politiquement, l'individualisme accru est lié au progrès démocratique, qui ouvre la place aux libres débats. Religieusement, il correspond à la distance plus grande qui semble séparer les dieux et les hommes : là où Eschyle avait un héros unique confronté avec la justice divine, Sophocle a des héros qui discutent les uns contre les autres, et opposent des solutions d'ordre tout humain. [...] Chacun, lucidement, se définit par des valeurs, qui correspondent à son caractère. [...] Sophocle ne s'est pas contenté de faire jaillir des étincelles révélatrices du heurt entre les êtres : il a aussi – et de façon non moins nouvelle – inauguré dans le théâtre, et dans la littérature grecque en général, l'expression libre des sentiments secrets. Il a inauguré le monologue. [On peut relier] le progrès de cette forme à celui de l'analyse psychologique et de la découverte de l'intériorité. [...] L'expression de soi commence avec Sophocle.

J. de Romilly, « Patience, mon cœur !.... », *L'Essor de la psychologie dans la littérature grecque classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 74-79.

Avec Euripide « tout change », pour reprendre l'expression de J. de Romilly. L'homme devient la mesure de toutes choses, et l'étude de la vie intérieure – débats, hésitations, sentiments contradictoires –, prend une importance jusqu'alors inédite. Dans le théâtre d'Euripide s'exprime le souci nouveau de mettre au jour les vrais mobiles des personnages. L'accent est mis sur les sentiments violents, contradictoires ; les préoccupations psychologiques prennent ainsi le pas sur les considérations éthiques. Et l'implication personnelle de l'agent dans l'avènement de la faute apparaît de plus en plus clairement. La faute s'interprète désormais à la lumière de la dynamique psychologique individuelle, et non plus en référence à l'intervention divine, qui, en revanche, pourra être éventuellement invoquée comme une circonstance atténuante. Le passage de l'extériorité à l'intériorité du mal se dessine là, dans l'assomption d'une responsabilité personnelle : peu enclin à en référer à la

volonté divine, le héros d'Euripide, en proie à toutes les faiblesses humaines, porte son destin dans son propre cœur.

Abandonnée, Médée tue celle qui a pris sa place, et, comme si cela ne suffisait pas, elle égorge ses propres enfants, poussée par la passion contre laquelle ses résolutions sont vaines. Passion déchaînée et désir de vengeance ne viennent pas d'une force extérieure, étrangère à l'individu, mais des obscures régions de l'être, d'une force intérieure.

Les monologues (appelés monodies dans la tragédie antique) sont significativement plus fréquents chez Euripide que chez ses prédécesseurs. Discours sur soi, le monologue exprime la complexité des sentiments qui déchirent le héros. La peinture de la douleur et des passions est désormais au cœur de la tragédie, et les personnages d'Euripide tentent de décrire ce qu'ils éprouvent, sous le coup de l'émotion. Certes, la Phèdre d'Euripide n'est pas encore celle de Racine, car chez le premier la responsabilité de la déesse Aphrodite est constamment alléguée. Mais, déjà, la source des sentiments est intériorisée. Ainsi, Jacqueline de Romilly peut-elle écrire à propos du théâtre d'Euripide que l'on n'y « rencontre plus l'affrontement d'un homme et d'une force divine : on y trouve un combat entre deux tendances de l'âme » (*op. cit.*, p. 104). La conscience inquiète a remplacé l'Erinye, cette force vengeresse, surnaturelle, extérieure à l'homme, qui châtie sans pitié ceux qui se sont rendus coupables de crimes à l'intérieur de la famille. La peinture des sentiments, l'étude de l'homme intérieur prennent le pas sur l'affrontement entre l'homme et les dieux, ce combat au terme duquel l'homme, toujours victime, ne saurait en appeler à lui-même, à sa propre responsabilité pour rendre compte de ses actes. Avec Euripide, « les dieux ne sauraient plus être les responsables toujours présents de ce qui arrive dans le monde » (J. de Romilly, *La tragédie grecque*, Paris, PUF, 1970, 1982, p. 144).

Mêlant doutes, douleur et lucidité, la tragédie grecque, dans laquelle les passions humaines occupent toute la scène, offre une extraordinaire réflexion sur l'homme et les conflits psychologiques qui l'agitent.

Si la tragédie s'est intéressée aux passions humaines, aux contradictions de l'être, à la peur, à l'angoisse, à la haine et au remords, Platon (428-348 av. J.-C.) a consacré une grande partie de son œuvre à une réflexion sur la nature même de l'âme, la *psyché*, en l'opposant au corps, ou *soma*. La tradition orphique, qui affirmait la nature divine de l'âme, voyant dans le corps le tombeau de l'âme, la prison dont elle ne pourrait qu'aspirer à s'évader, a sans doute inspiré la pensée platonicienne. C'est Platon, en tout cas, qui a posé avec une particulière acuité le problème de la dualité de l'être, de l'opposition entre âme et corps, entre *psyché* et *soma*. Dans cette dichotomie va puiser toute la tradition de pensée de l'Occident.

1.2. PSYCHÉ ET SOMA

DUALISME PLATONICIEN

L'un des dialogues platoniciens, le *Timée*, raconte la naissance du monde et donne de la nature de l'homme une description qui montre l'importance de l'âme et son empire sur le corps. L'âme a été placée au centre du monde (le corps du monde est sphérique, précise le *Timée*, et son mouvement est circulaire), puis étendue à toutes ses parties et même en dehors, « de sorte que le corps en fût enveloppé ». L'âme, en fait, est née la première, « du corps pour être maîtresse et lui commander, l'ayant sous sa dépendance » (34c). Il existe une hiérarchie des parties et des fonctions du corps lui-même, et Platon donne une explication finaliste de la structure du corps humain, dans lequel la tête est la partie la plus divine ; l'avant a plus de prix et vaut mieux pour commander que l'arrière

Platon consacre de longs développements à la question des « qualités sensibles », qui débouchent sur une description de la sensibilité générale d'une part, des sens spécialisés d'autre part, en somme une psychophysiologie des sensations, qui peut être illustrée par un texte, tiré justement du *Timée*.

De l'ouïe

Le troisième sens [Platon a parlé précédemment des saveurs et des odeurs] à examiner en nous est celui de l'ouïe ; de quelles causes résultent ses impressions, voilà ce qu'il nous faut dire. Dans sa généralité le son se définit : le choc que, par l'intermédiaire des oreilles, l'air communique à l'encéphale et au sang et qui se transmet jusqu'à l'âme ; le mouvement produit par ce choc, et qui part de la tête pour aboutir au siège du foie, c'est l'audition. Si ce mouvement est rapide, le son est aigu ; s'il est plus lent, il est plus grave, si la vitesse est toujours égale, il est uniforme et doux ; dans le cas opposé, il est rude. À grand mouvement, son fort ; au cas opposé, son faible. Pour ce qui est de l'accord des sons, dans la suite de notre exposé il nous sera nécessaire d'en parler.

Platon, *Timée*, 67, a-c.

Ainsi, la propagation du son dans l'air est un mouvement comparable à celui d'un projectile. Et Platon donne en effet des précisions sur l'accord des sons, faisant appel à une explication physiologique. Deux ordres de causes sont à distinguer, les causes nécessaires, et les causes divines. Les premières ne doivent être recherchées qu'en vue des secondes. Ainsi, le Bien est le but et l'origine de toute étude scientifique.

S'il y a une « psychologie » platonicienne, elle ne saurait, on le voit, être indépendante d'une métaphysique, d'une morale et d'un jugement de valeur. Ainsi, les passions, qui viennent du corps, s'opposent à la recherche du Bien. L'âme immortelle, nous dit Platon, a pour véhicule le corps tout entier, qui est mortel, et qui porte aussi une espèce d'âme qui est mortelle : « Celle-ci [l'âme mortelle] porte en elle des passions redoutables et inévitables : d'abord le plaisir, ce grand appât du mal ; puis les douleurs, qui nous font fuir le bien ; puis encore l'audace et la peur, conseillers imprudents ; l'emportement, sourd aux avis ; l'espérance, ouverte aux séductions » (*Timée*, 69-70).

Le souci de séparer les tendances qui chez l'homme s'opposent est ainsi très marqué chez Platon, qui non seulement décrit les différentes sortes d'âmes, mais les loge en des endroits « stratégiques » du corps, donnant une fois de plus une vision finaliste de l'anatomie et de la physiologie. Ainsi, l'âme appétitive,

« qui a l'appétit du manger et du boire et de toutes ces choses dont le corps lui fait éprouver le besoin », située entre le diaphragme et la frontière du nombril, est comparée à une bête sauvage « qu'il est nécessaire de nourrir en la tenant attachée » Logée le plus loin possible de la partie qui délibère, elle lui apporte ainsi le moins possible de trouble et de bruit. Décidément, comme nous l'avons déjà souligné, le point de vue sur la connaissance est inséparable chez Platon du point de vue sur la morale.

Le jugement de valeur s'exprime aussi à propos du rêve, présent dans les réflexions platoniciennes. Rêve et désir sont d'ailleurs intimement liés, et si Platon, dans *La République* (IX, 571 et sq.), distingue les désirs nécessaires et non nécessaires, il souligne également que « la considération des rêves rend manifeste en chacun de nous une espèce de désirs terrible, sauvage, dérégulée », et « qu'il en est ainsi même pour les quelques gens qui parmi nous sont tout à fait mesurés » (*Rép.*, IX, 572). Ne sommes-nous pas là en présence d'une ébauche de « psychologie du désir » ? Bien entendu, une psychologie enserrée dans des considérations morales, et qui n'est réellement intelligible que si l'on prend en compte l'importance centrale de la dichotomie âme/corps dans l'anthropologie platonicienne.

Car, nous dit Platon, « le moyen d'être le plus près possible de la connaissance est d'avoir le moins possible commerce avec le corps » (*Phédon*, 67). Il s'agit en somme de ne pas nous laisser « contaminer » par la nature du corps, de nous tenir séparés de la « folie du corps ».

Dans l'histoire de la pensée occidentale, le dualisme, opposant le corps et l'âme, la vie biologique et la vie spirituelle, va favoriser d'une part l'essor de la science et de la technique – en individualisant l'étude des phénomènes physiques, c'est-à-dire en les détachant des considérations métaphysiques –, d'autre part le développement des études psychologiques – en valorisant les études sur la vie mentale (l'activité psychique proprement dite) –, qui de plus en plus, vont suivre les changements de l'humeur, scruter les mouvements de l'âme. « Accordez-moi d'acquérir la beauté

intérieure », telle est la demande que Socrate adresse aux divinités (*Phèdre*, 279 b). Ne doit-on pas rapprocher de cette aspiration l'exhortation à mettre le plus possible l'âme à part du corps, à l'accoutumer à se recueillir, à se ramasser en partant de tous les points du corps, à vivre, autant qu'elle peut, isolée et par elle-même, délivrée des liens du corps-prison (*Phédon*, 67) ?

Certes, c'est à partir des sensations que l'idée nous vient, mais avant ces sensations il faut que nous ayons acquis la « connaissance de l'Égal » : cette connaissance nous l'avons acquise avant de naître. Voilà qui dévalue sérieusement et la sensation et le monde extérieur ! « Apprendre », c'est « se ressouvenir ».

L'instruction est une remémoration

Lorsqu'on perçoit quelque chose, soit par la vue, soit par l'ouïe, ou qu'on éprouve une autre sensation, cela donne occasion de penser à une autre chose qu'on avait oubliée et, ou bien avec laquelle cela, quoi qu'il en soit dissemblable, avait quelque rapport de contiguïté, ou bien à laquelle cela ressemblait. En conséquence, je le répète, de deux choses l'une : ou bien nous sommes nés avec la connaissance des « en soi » et cette connaissance, tous, nous la gardons d'un bout à l'autre de notre existence ; ou bien, postérieurement à leur naissance, ceux dont nous disons qu'ils « apprennent », ils ne font rien d'autre, ceux-là, que de « se ressouvenir », et ainsi l'instruction serait une remémoration.

Platon, *Phédon*, 76, a-b.

PSYCHOPHYSIOLOGIE ARISTOTÉLICENNE

On va trouver chez Aristote, qui fut pourtant disciple de Platon, un point de vue différent de celui de son maître, et une psychophysiologie indépendante de la métaphysique.

Divers écrits d'Aristote (384-322 av. J.-C.) sont consacrés à des questions que l'on peut considérer comme des problèmes relevant de la « psychologie » : la sensation, la mémoire, les rêves, les passions.

La grande différence qui sépare Platon d'Aristote est que ce dernier ne saurait imaginer l'âme séparée du corps, pas plus qu'on ne peut imaginer la vision séparée de l'œil. Dès lors il est possible

d'étudier l'âme, « pour autant qu'elle n'existe pas sans la matière » (*Métaphysique*, 1026 a, 5), en s'en tenant au point de vue des sciences naturelles, même si Aristote, du point de vue de la métaphysique, considère que l'âme comporte un être spirituel, de nature et d'origine surnaturelles, « l'esprit », « ce qui en nous pense et conçoit » (*De l'Âme*, 429 a, 23).

La plupart des phénomènes mentaux, souligne Aristote, sont accompagnés de quelque affection corporelle. Lorsque les conditions corporelles requises sont réalisées, des émotions telles que la colère et la crainte sont produites par la plus légère cause mentale. Ainsi, les phénomènes mentaux peuvent être considérés comme des « formes engagées dans la matière ». Aristote n'envisage donc pas une dualité de substance. L'âme et le corps ne sont pas deux substances, mais des éléments inséparables d'une substance unique. Certes, le mot « inséparable » doit faire l'objet d'une particulière attention : la matière, attachée à l'âme pour former un être vivant, existait avant l'union et existera encore après. C'est de la forme (en général) et non de cette forme (en particulier) que la matière considérée est inséparable. L'âme ne peut pas non plus exister en dehors d'un corps. Le « moi » n'est pas envisagé comme une pure essence spirituelle pour laquelle le corps serait une partie du monde extérieur au même titre que les autres choses physiques. L'âme et le corps ne sont que les aspects d'une union qui, tant qu'elle dure, est complète.

L'indépendance à l'égard des points de vue moral et métaphysique permet à Aristote de procéder à une étude détaillée des facultés de l'âme, en accordant la plus grande attention aux aspects de la réalité extérieure, au fonctionnement des organes des sens, et, d'une manière générale, au domaine de la biologie. Dans le traité *De l'âme*, véritable traité de psychologie, Aristote part en fait de la considération de l'être vivant. Ce qui caractérise l'être vivant en général, c'est le pouvoir de se nourrir, de se développer et de dépérir. La sensation est ce qui distingue l'animal des autres vivants. Et l'intelligence est la marque distinctive de l'homme. Ainsi, l'âme est un terme qui recouvre l'ensemble des pouvoirs propres aux vivants.

Mais il faut distinguer plusieurs sortes d'âmes, et reconnaître entre elles une hiérarchie.

L'âme nutritive, ou végétative, existe dans tout être vivant ou animé, c'est-à-dire dans les plantes comme dans les animaux ; à l'œuvre dans tous les êtres vivants, la fonction nutritive conserve leur existence. L'âme sensitive est présente chez tous les animaux. L'âme locomotrice et l'âme rationnelle couronnent enfin le tout.

L'étude de la sensation révèle de manière significative l'importance accordée par Aristote d'une part aux conditions physiques (c'est tout le problème du rôle de l'agent extérieur), d'autre part à l'activité du sujet sentant. En même temps, la différence entre puissance et acte, aptitude et exercice, se trouve clairement illustrée (*cf. encadré infra*).

Sens et sensation : la puissance et l'acte

La sensation réside dans le fait de recevoir un mouvement et d'être affecté, [...] puisqu'elle passe pour être une sorte d'altération. [...] Si l'on se demande pourquoi l'on n'a pas aussi de sensation des sens eux-mêmes (c'est-à-dire que l'organe sensitif, de nature corporelle, constitue un objet sensible, susceptible à ce titre d'être perçu par lui-même constamment, ce qui n'est pas le cas), ou pourquoi, sans les objets extérieurs, les sens ne produisent pas de sensation [...], c'est donc évidemment que le sensitif n'est pas alors en activité, et n'existe que potentiellement. Aussi n'y a-t-il pas de sensation. C'est comme le combustible qui ne brûle pas de soi-même, sans facteur susceptible de le faire brûler ; il s'embraserait lui-même sinon, et n'aurait nul besoin de ce qui est déjà du feu réalisé. D'ailleurs, nous parlons de sentir avec deux significations. De celui qui a la capacité d'entendre ou de voir, nous disons, en effet, qu'il entend ou voit, même si d'aventure il dort, et nous le disons également de celui qui exerce bel et bien ces activités. De ce fait, la sensation peut s'entendre aussi de deux façons, comme chose en puissance, d'un côté, ou comme chose en acte, de l'autre. Or c'est pareil pour le sensible, qui existe tant en puissance qu'en acte.

Aristote, *De l'Âme*, II, 4-5.

La sensation se caractérise comme une sorte d'altération, qui cependant n'est pas réductible à l'altération physique. Le sujet sentant possède une aptitude à des perceptions d'un certain ordre. Il réagit à l'impression sensible car c'est un sujet apte à connaître. La sensation correspond ainsi à l'actualisation d'une virtualité.

L'étude de l'imagination confirme le rôle central de la sensation. Selon Aristote, l'imagination est en effet une sorte de produit dérivé de la sensation. Le mot grec *phantasia* désigne l'apparence d'un objet, mais aussi une véritable aptitude mentale, si l'on considère qu'en général elle n'entre en œuvre qu'en l'absence de l'objet. Aussi comprend-on que certains auteurs traduisent le mot *phantasia* par « représentation » (Richard Bodéüs). Car la *phantasia*, nous dit Aristote, « semble être, pour sa part, une sorte de mouvement qui ne va pas sans le sens, mais, au contraire, implique des sujets sentants et des objets qui sont ceux du sens. Or il peut y avoir un mouvement [au sens d'affection corporelle, c'est-à-dire d'une activité sensorielle] déclenché par l'activité sensitive. Et ce mouvement doit nécessairement ressembler à la sensation » (*De l'Âme*, III, 3, 428 a-b). On voit bien là la dépendance de la pensée vis-à-vis de la perception sensible. Cette dépendance se retrouve pour le rêve et de nombreux mouvements d'ordre affectif, la colère et la crainte en particulier, comme nous l'avons déjà évoqué.

Des passions, il est question en effet dans l'œuvre d'Aristote, auteur d'une *Rhétorique des passions*, que l'auteur définit comme « tout ce qui étant suivi de douleur et de plaisir apporte un tel changement dans l'esprit qu'en cet état il se remarque une notable différence dans les jugements qu'on rend ». Ainsi sont étudiées non seulement la colère et la crainte, mais la haine, le mépris, la honte, l'indignation, la compassion, et bien d'autres mouvements de l'âme. Attentif aux nuances, Aristote insiste par exemple sur la différence qu'il y a entre la haine et la colère : « Il y a une si grande différence entre la colère et la haine que jamais nous ne nous mettons en colère que pour des choses qui ont été faites à notre personne et qui nous regardent ; au lieu que nous pouvons avoir de la haine sans même qu'il nous ait été rien fait, puisqu'il ne faut qu'avoir opinion qu'un homme ait tel ou tel vice en lui, pour en avoir aversion et le haïr » (*Rhétorique des passions*, trad. de Cassandre, Rivages poche).

Si l'on peut tenir Aristote pour l'ancêtre de la psychologie objective et de la psychophysiologie, on va retrouver chez les stoïciens la question de l'intériorité que nous avons déjà évoquée à propos de la

tragédie grecque. Le stoïcisme est un mouvement philosophique qui a occupé plusieurs siècles, de la Grèce antique à l'Empire romain, et dont l'héritage a exercé une influence décisive sur la pensée de l'Occident.

2. LA CONNAISSANCE DE SOI : DU STOÏCISME À L'AUGUSTINISME

Avec les stoïciens, nous retrouvons la question de l'intériorité, que nous avons précédemment évoquée à propos de la tragédie grecque. Cette dernière, rappelons-le, nous avait, à sa manière, montré que les passions asservissent l'homme. Jacqueline de Romilly, dans *La Grèce antique à la découverte de la liberté*, p. 161, parle « d'une grande fresque des défaites humaines devant les tentations et les passions ».

2.1. STOÏCISME ET INTÉRIORITÉ

L'idée d'un combat intérieur va se développer et se renforcer ; et de ce combat va naître, à la fin du ^v^e siècle, début du ^{iv}^e, l'idée de liberté, qui marque la victoire de l'homme contre ses ennemis intérieurs, car, pour reprendre une formule de Démocrite, « l'homme courageux n'est pas seulement celui qui triomphe de l'ennemi, mais des plaisirs ; et il y a des personnages qui, maîtres régnant sur des cités, sont esclaves par rapport aux femmes ». La valorisation de la maîtrise de soi prend une importance croissante au ^{iv}^e siècle. L'idée centrale, insistante et récurrente qui va trouver son achèvement dans le stoïcisme, est celle selon laquelle l'homme doit livrer bataille contre les passions et les vices qui l'asservissent, tout comme on livre bataille contre un ennemi extérieur : « Il faut livrer bataille jusqu'au bout contre ces vices [la paresse, le jeu, les mauvaises fréquentations], affirme Xénophon (né en 426 ou 430, mort en 355) dans *L'Économique* (I, 23), pour défendre notre liberté autant que

contre ceux qui, les armes à la main, essaient de nous réduire en esclavage. »

L'éloge de la maîtrise de soi se trouve aussi chez Platon : la partie la meilleure de l'âme doit commander à l'autre (*République*, 431 a et suiv.), et la raison en l'homme doit triompher, elle est gage de liberté.

On peut situer les débuts du stoïcisme à la fin du IV^e siècle et au début du III^e siècle, avec l'enseignement et l'œuvre de Zénon de Cittium (332-262). La vie du mouvement stoïcien a été longue, s'étalant sur près de cinq siècles. À Rome, où il fut introduit par Panetius (180-110) et Posidonius (vers 135-51), le stoïcisme a connu avec Sénèque, né vers le début de l'ère chrétienne, mort en 65, avec Épictète, né en 50, mort entre 125 et 130, et l'empereur Marc-Aurèle (121-180, empereur en 161) un essor considérable et une audience remarquable. Ainsi s'est développé un « nouveau » stoïcisme, le stoïcisme impérial. Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle, dont les écrits ont été, pour l'essentiel, conservés, ont été les véritables propagateurs des idées stoïciennes en Occident. Leur influence, patente chez Montaigne et Corneille par exemple, a profondément marqué les représentations collectives et les valeurs culturelles de l'Occident.

ÉLOGE DE LA CONNAISSANCE SENSIBLE

L'idée de l'âme chez les stoïciens est différente des conceptions que nous avons déjà rencontrées. L'âme exerce et subit des actions, elle souffre lorsque le corps est malade ou blessé : ainsi l'âme est matérielle, comme tout ce qui existe. Et tout ce qui existe et agit est corps. Nous connaissons tous pourtant des choses qui sont sans matière : elles n'ont rien de réel, au sens de la réalité matérielle, visible, palpable, mais on ne peut dire qu'elles ne sont rien. Ainsi en est-il par exemple de l'espace et du temps, et les stoïciens parlent dans ce cas des « incorporels ». Nous trouvons un point de vue prenant en compte ce que nous avons coutume d'appeler aujourd'hui, après Freud, la réalité psychique.

Les incorporels

Nous sommes tenus de nous référer sans cesse au temps. Nous ne pouvons le réduire à rien, sous peine de rendre impossible le mouvement, le développement de l'univers et l'entente avec nos semblables. Pourtant nous ne pouvons pas non plus lui reconnaître les caractères de la réalité, car nous ne saurions soutenir qu'il agit ou qu'il pâtit. Si nous arrivons à le définir, c'est comme l'intervalle, diastéma, qui sépare le début d'une période du monde de sa fin. Nous sommes obligés de faire entrer dans sa composition le passé qui n'existe plus et l'avenir qui n'existe pas encore. Le temps peut donc être retenu lui aussi dans cette catégorie spéciale des incorporels. Mais ne craignons pas de faire encore remarquer que le temps aspire sans cesse à se remplir de réalité par l'intermédiaire du présent qui n'est, après tout, que la procession de l'existence.

Mêmes observations au sujet de l'espace. Nous sommes tenus de nous y référer sans cesse. Mais il suffit de penser assez fortement la réalité physique pour se convaincre que l'espace, ou si l'on veut, le vide, n'a pas d'existence. Seuls les corps existent. Et les corps remplissent le monde. L'espace ne peut être qu'un rapport entre les choses : l'ordre des coexistants, dira plus tard Leibniz. L'espace a donc sa place parmi les incorporels. D'ailleurs, il tend sans cesse à s'incorporer, par l'intermédiaire du lieu, qui est comme le vêtement du corps.

Reste l'effet, qu'on peut trouver surprenant, à première vue, de voir rangé dans les incorporels ; car rien ne semble plus naturel que d'utiliser le rapport de cause à effet. Mais nous devons nous représenter que dans la physique stoïcienne, où tout est dynamisme et activité, il n'y a que des causes, c'est-à-dire des corps, des causes productrices, qui toujours se reconduisent et toujours se retrouvent, toujours s'interpénètrent et toujours s'additionnent. L'effet n'est qu'une modalité, n'est qu'un signe et ne correspond à rien de réel. On ne peut pas cependant le réduire absolument à rien, car celui qui parle d'effet veut dire quelque chose et fait comprendre quelque chose. L'effet est donc également à ranger dans les incorporels. Dans ce cas encore nous rencontrons la même exigence de réalité. Quand nous pensons à l'effet, ne sentons-nous pas que si nous poussions notre pensée jusqu'au bout, nous ramènerions l'effet à sa cause, pour retrouver le réel ?

A. Bridoux, *Le Stoïcisme et son influence*, Paris, Vrin, 1966, p. 62-64.

La question des représentations est abordée par les stoïciens qui en distinguent deux types, les représentations illusoires et vides, comme celles de l'imagination, celles qui assaillent le rêveur, et les représentations compréhensives, qui s'imposent à nous avec force,

avec une netteté et une vivacité telles qu'on ne saurait douter de leur réalité ni de leur lien à un objet extérieur, réel. Zénon définit la représentation compréhensive comme celle « qui provient d'un objet, qui porte l'empreinte de cet objet, et qui ne saurait provenir d'un objet non existant ».

Ainsi, les stoïciens ont cherché des modèles de vérité dans la connaissance sensible qui avait été, il importe de le rappeler, dévalorisée par Platon. Pour ce dernier, en effet, la vérité était réservée à la seule intelligence, car l'âme ne peut être qu'abusée par le corps. On assiste en somme chez les stoïciens, à la réhabilitation de la connaissance sensible : connaître, c'est constater. Le monde est sûr, l'homme doit lui faire confiance, comme à lui-même. L'âme cependant doit intervenir pour achever l'acte de connaissance : elle doit donner son assentiment, et ceci est la marque et de l'activité et de la liberté de l'homme. Ainsi, par exemple, la blancheur ou la douceur d'un objet ne dépendent pas de moi, mais en revanche reconnaître cette blancheur ou cette douceur dépend de moi à coup sûr. L'acte de reconnaissance auquel je me livre est absolument libre et ne peut être qu'absolument libre, ce qu'exprime fort clairement ce texte d'Épictète : « Homme, tu possèdes par nature une volonté qui ne connaît ni obstacles ni contrainte : voilà ce qui est écrit ici dans ces entrailles. Je te le ferai voir d'abord à propos de l'assentiment. Y a-t-il quelqu'un qui puisse t'empêcher d'adhérer à la vérité ? Personne. Et quelqu'un qui puisse te forcer d'admettre l'erreur ? Personne ; tu vois bien que, en cette matière, ta volonté ne rencontre ni obstacle, ni contrainte, ni empêchement. [...] Si tu le veux, tu es libre ; si tu le veux, tu n'auras ni reproche ni réprimande à adresser à personne ; tout sera selon ta volonté, qui est aussi celle de Dieu » (*Entretiens*, I, XVII, 21).

CONNAISSANCE DE SOI ET CONTRÔLE DES PASSIONS

L'assentiment, qui occupe une place centrale tant dans le champ de la physique que dans ceux de la logique et de la morale, présente un intérêt particulier dans une perspective psychologique. Il illustre en effet l'implication personnelle, libre et volontaire de l'homme dans

le processus de connaissance de soi-même et du monde extérieur. L'apparence, suscitée par l'objet, est élaborée par nous : il faut prendre cette subjectivité pour objet d'étude et en faire la critique. L'idée d'une libre participation est manifestement à l'œuvre dans la conception stoïcienne du temps. Nous avons affaire à une véritable phénoménologie du temps vécu ; la synthèse du temps ne consiste pas à unir ou réunir passé et avenir, mais dans un acte par lequel l'agent fait corps avec ce qu'il fait. Il s'agit d'un acte de conscience dans lequel il importe de chasser tout ce qui peut rendre impure l'attention au présent. L'ordre des événements et leurs conséquences ne dépendent pas de moi ; ni le passé ni l'avenir ne sont miens à proprement parler : seul le présent est mien, et la forme que j'imprime à mon action a un caractère irréductiblement individuel. L'homme n'a prise que sur lui-même, et s'il n'est pas tout entier au présent il est tiraillé, écartelé. Nous sommes là au carrefour de la psychologie, de la morale et de la métaphysique, et volonté, maîtrise de soi et connaissance de sa propre vie intérieure ont une valeur éminente. La vérité n'est pas à chercher dans le rapport à l'objet extérieur, mais dans le sentiment subjectif qui accompagne la représentation « vraie », celle qui a reçu l'assentiment du sujet de la connaissance.

Se connaître, descendre en soi-même, pour mieux contrôler les passions, tel est l'un des aspects majeurs du projet stoïcien. C'est ce que les premiers aliénistes – Pinel et Esquirol en particulier – en ont retenu : selon eux, en effet, la lecture des écrits stoïciens était un des éléments du traitement de la folie ; apprendre à contrôler ses passions aide les êtres privés de raison à la recouvrer.

Le thème de l'intériorité a pris chez les stoïciens une importance considérable, et le souci de soi conduit à la conquête de soi-même. « Regarde au-dedans de toi, recommande Marc-Aurèle ; c'est au-dedans de toi qu'est la source du bien, une source intarissable pourvu que tu fouilles toujours » (*Pensées*, Livre VII, LIX).

2.2. VALEUR DE L'INTROSPECTION ET POUVOIR DE LA MÉMOIRE CHEZ SAINT AUGUSTIN

On retrouve avec insistance chez saint Augustin (354-430) le thème de la descente en soi-même ; l'introspection acquiert une véritable valeur morale chez l'évêque d'Hippone dont la conversion s'est accomplie à la faveur d'un retour sur soi. Éclairer les régions les plus obscures de la conscience, se rendre maître des souvenirs les plus anciens et les plus enfouis, tel est le projet qui est au cœur de la démarche augustinienne. Car, avec les mots qui sont les nôtres aujourd'hui, nous dirions volontiers que saint Augustin, en essayant de reconstituer son passé pour mieux se connaître, fait la découverte de toute une activité mentale s'exerçant à son insu : en somme, tous les contenus psychiques ne sont pas conscients. Et toute la réflexion augustinienne sur la mémoire apparaît alors comme l'ancêtre de la recherche freudienne sur l'inconscient ; sa recherche minutieuse des souvenirs les plus anciens, à la faveur de sensations présentes, nous fait évoquer parfois – tout en sachant que dans l'un et l'autre cas le but est différent – la recherche du temps perdu qui sera, au ^{xx}^e siècle, la grande entreprise de Proust.

Saint Augustin souligne en effet le caractère surprenant de la mémoire : aptitude à conserver les souvenirs du passé et à les reproduire lorsqu'il en est besoin, la mémoire, étrangère à toute spatialité, conserve cependant en elle la représentation d'étendues spatiales, et tient présentes, à la disposition constante de la pensée, des connaissances que la pensée possède sans en avoir conscience (cf. E. Gilson, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, Vrin, 1982). « Ce qu'il y a de mystérieux dans la forme la plus humble de la mémoire, c'est précisément la présence latente dans la pensée de plus de connaissances qu'elle-même ne sait en posséder. Tout se passe donc comme si l'âme était plus vaste qu'elle ne le croit, à tel point que, se dépassant pour ainsi dire elle-même, elle se sent incapable d'embrasser entièrement son propre contenu. Tantôt elle veut évoquer un souvenir, et il lui échappe ; tantôt, au contraire, elle ne pense pas à l'évoquer et il s'impose de lui-même à elle ; lorsqu'on

y songe, dès le plan de la connaissance sensible, la profondeur de la mémoire a quelque chose d'effrayant » (*ibid.*).

Puissance de la mémoire

J'arrive aux plaines, aux vastes palais de la mémoire, là où se trouvent les trésors des images innombrables véhiculées par les perceptions de toutes sortes. Là sont gardées toutes les pensées que nous formons, en augmentant, en diminuant, en modifiant d'une manière quelconque les acquisitions de nos sens, et tout ce que nous avons pu y mettre en dépôt et en réserve, si l'oubli ne l'a pas encore dévoré et enseveli.

Quand je suis là, je fais comparaître tous les souvenirs que je veux. Certains s'avancent aussitôt ; d'autres après une plus longue recherche : il faut pour ainsi dire les arracher à de plus obscures retraites ; il en est qui accourent en masse, alors qu'on voulait et qu'on cherchait autre chose : ils surgissent semblant dire : « Ne serait-ce pas nous... ? » Je les éloigne avec la main de l'esprit du visage de ma mémoire, jusqu'à ce que celui que je veux écarte les nuages et du fond de son réduit paraisse à mes yeux. D'autres enfin se présentent sans difficulté, en files régulières, à mesure que je les appelle ; les premiers s'effacent devant les suivants, et disparaissent ainsi pour reparaître, quand je le voudrai. C'est exactement ce qui se passe quand je raconte quelque chose de mémoire.

[...] J'ai beau être dans les ténèbres et le silence, je peux, à mon gré, me représenter les couleurs par la mémoire, distinguer le blanc du noir, et toutes les autres couleurs les unes des autres ; mes images auditives ne viennent pas troubler mes images visuelles : elles sont là aussi cependant, comme tapies dans leur retraite isolée. S'il me plaît de les appeler, elles arrivent aussitôt. [...].

C'est en moi-même que se fait tout cela, dans l'immense palais de ma mémoire. C'est là que j'ai à mes ordres le ciel, la terre, la mer et toutes les sensations que j'ai pu éprouver, sauf celles que j'ai oubliées ; c'est là que je me rencontre moi-même, que je me souviens de moi-même, de ce que j'ai fait, du moment, de l'endroit où je l'ai fait, des dispositions affectives où je me trouvais, en le faisant ; c'est là que se tiennent tous mes souvenirs, ceux qui sont fondés sur mon expérience ou ceux qui ont leur source dans ma croyance en autrui. [...]

Grande est cette puissance de la mémoire, prodigieusement grande, ô mon Dieu ! C'est un sanctuaire d'une ampleur infinie. Qui en a touché le fond ? Cependant ce n'est qu'un pouvoir de mon esprit, qui tient à ma nature : mais je ne puis comprendre entièrement ce que je suis. L'esprit est donc trop étroit pour s'étreindre lui-même ? Et où donc passe ce qu'il ne peut comprendre de lui ? Serait-ce hors de lui et non en lui ? Mais comment ne le comprend-il pas ? Cette idée me remplit d'étonnement, et je suis frappé de stupeur.

Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre X, chap. 8, Garnier-Flammarion.

La perspective que nous pouvons tenir pour psychologique reste intimement liée à la métaphysique, et le mystère et le prodige de la mémoire vont en faire pour saint Augustin une voie d'accès à Dieu et à la béatitude.

Non seulement saint Augustin a prolongé les habitudes stoïciennes de recueillement et d'examen de conscience, mais avec sa réflexion le « je » a fait son entrée dans les raisonnements philosophiques. « C'est avec Augustin, souligne P. Hadot (« De Tertullien à Boèce. Le développement de la notion de personne dans les controverses théologiques », in *Problèmes de la personne*, sous la direction de I. Meyerson, Paris, Mouton, 1973, p. 133) que l'homme se sépare du cosmos, s'identifie à son âme, commence à avoir en soi, non plus un « Il », mais un « Je ». [...] Au lieu de dire : l'âme pense, donc elle existe, [...] Augustin affirme : je suis, je me connais, je me veux, ces trois actes s'impliquent mutuellement » (*ibid.*).

On assiste en somme aux progrès parallèles de l'intériorité et de l'individualisme, deux dimensions déterminantes pour l'émergence d'une discipline nouvelle, centrée sur l'intime connaissance de soi.

À la Renaissance, l'individu prend une importance inconnue jusqu'alors. Dans cet essor de l'individualisme, les facteurs religieux ont joué un rôle privilégié. On sait l'influence du protestantisme sur les progrès de l'individualisme. La conception individualiste de la piété affirme l'importance d'une prise en charge permanente et vigilante de l'individu par lui-même, d'une plongée dans l'intériorité : la recherche individuelle du salut dépend d'un contact direct et intime avec Dieu, sans l'intervention d'un intermédiaire (prêtre), intercesseur entre l'homme et Dieu (*cf.* É. Pewzner, *L'Homme coupable. La Folie et la faute en Occident*, 1992, Paris, Odile Jacob, 1996).

3. DE LA RÉFUTATION DES IDÉES INNÉES AU TRIOMPHE DE L'EMPIRISME

3.1. UNE RUPTURE NÉCESSAIRE

La psychologie comme discipline autonome ne pouvait naître que d'une rupture par rapport à la tradition des idées innées. Pour Descartes (1596-1650), les idées innées sont l'objet d'une connaissance immédiate. Pour Malebranche, la connaissance de soi ne saurait être considérée comme une connaissance digne de ce nom : c'est un savoir secondaire, car, écrit Malebranche, « la connaissance de l'homme est de toutes les sciences la plus nécessaire à notre sujet. Mais ce n'est qu'une science expérimentale, qui résulte de la réflexion qu'on fait sur ce qui se passe en soi-même [...] ». La connaissance de Dieu, au contraire, n'est point expérimentale ». De tels propos nous donnent à entendre qu'une science tirée de l'expérience ne saurait être qu'une science imparfaite.

Un renversement devra avoir lieu pour que l'expérience devienne le nouveau critère de la vérité. Ce renversement est précisément ce qui nous intéresse, car c'est lui qui va être à l'origine de l'objet que nous tentons de cerner, la psychologie. Vers le milieu du ^{xvii}^e siècle, on trouve chez le philosophe anglais Hobbes (1588-1679) une idée promise à un bel avenir : « La sensation est le principe de la connaissance des principes eux-mêmes, et la science est tout entière dérivée d'elle. » Une nouvelle théorie de la connaissance se profile là, elle prendra son essor au ^{xviii}^e siècle, qui consacrera la valeur de l'empirisme et l'importance de l'événement matériel pour la formation de l'idée.

Ainsi, tout l'édifice de la pensée va se construire à partir de la sensation, qui est une traduction de l'état corporel. La mémoire n'est que la reproduction des sensations passées, l'image n'est qu'une sensation affaiblie. Il s'agit désormais de partir des faits, et seul l'empirisme va autoriser la constitution d'une connaissance positive de la réalité humaine. Car on ne saurait rendre compte de la vie

psychologique à l'aide d'un montage intellectuel. L'observation tient donc un rôle déterminant. Aussi n'est-il pas surprenant que l'empirisme anglais puisse être tenu pour le courant dont l'influence fut dominante dans la naissance de la psychologie.

3.2. LOCKE ET LA CRITIQUE DES IDÉES INNÉES

Dans le mouvement d'émancipation du savoir sur l'homme par rapport à l'autorité de la métaphysique, John Locke (1632-1704) a occupé une place centrale. Il est apparu comme l'un des promoteurs d'une philosophie ne se réclamant que de l'expérience. Pour ceux qui ont pris leurs distances avec le rationalisme cartésien, l'objet privilégié sur lequel se penche la science est la nature, non dans son essence intime, mais en tant que donnée d'expérience et objet d'observation. Il faut renoncer à la recherche des causes premières, et, se limitant à décrire les faits, tenter de mettre en évidence les lois, de plus en plus générales, selon lesquelles les phénomènes se produisent. Les faits suffisent à fonder la science de la nature, cette dernière n'exige plus aucun appui métaphysique.

Le pragmatisme de Locke s'éclaire à la lumière de sa biographie. Médecin, il a été très lié avec le célèbre médecin Sydenham, l'aidant dans ses observations et préconisant la description minutieuse des maladies ; il a eu personnellement le souci d'empêcher le retour d'un fléau tel que la grande peste de Londres. Conseiller politique mêlé aux révolutions d'Angleterre, Locke, exilé en Hollande au moment de la restauration catholique de Jacques II, a plaidé vigoureusement en faveur de la tolérance religieuse dans son *Essai sur la tolérance*, 1667 (publié en latin sous le titre *Epistola de Tolerentia*). C'est dans ce contexte d'ouverture que se situe son projet de soumettre à une observation attentive l'entendement humain lui-même, en laissant de côté la question de la nature de l'âme, de son union avec le corps. Il faut en finir avec les folles prétentions des métaphysiciens, l'étude de l'esprit humain doit se limiter à l'analyse des facultés de l'esprit. Il nous faut faire la différence entre les objets qui sont à notre portée et ceux qui sont au-dessus de notre compréhension.

Les idées sont le matériau constituant l'entendement humain ; c'est donc les idées, leur nature et leur genèse qu'il convient d'étudier. Pour ce faire, Locke s'emploie à remonter jusqu'aux idées simples, c'est-à-dire celles qui n'ont pas encore été rendues complexes par leur combinaison avec d'autres idées. Critique des idées innées et valorisation de l'expérience sensible vont être les deux temps de la démarche de Locke.

Prenant le contre-pied de la position cartésienne selon laquelle il y aurait des idées innées, Locke affirme que toutes les idées de l'esprit viennent de l'expérience et d'elle seule. Notre esprit ne possède aucun principe inné, et les principes que nous pourrions prendre pour innés sont en réalité le résultat d'acquisitions. Aussi devons-nous nous tourner vers l'expérience. Car toutes les idées viennent de l'expérience ; celle-ci n'est d'ailleurs pas limitée aux seules données sensorielles : autrement dit, nos idées nous viennent soit de la sensation, soit de la réflexion.

Contre les idées innées

Il est des gens qui supposent comme une vérité incontestable qu'il y a certains principes innés, certaines notions primitives, autrement appelées notions communes, empreintes et gravées, pour ainsi dire, dans notre âme qui les reçoit dès le premier moment de son existence et les apporte au monde avec elle. Si j'avais affaire à des lecteurs dégagés de tout préjugé, je n'aurais, pour les convaincre de la fausseté de cette supposition, qu'à leur montrer... que les hommes peuvent acquérir toutes les connaissances qu'ils ont par le simple usage de leurs facultés naturelles, sans le secours d'aucune impression innée, et qu'ils peuvent arriver à une entière certitude de certaines choses sans avoir besoin d'aucune de ces notions naturelles ou de ces principes innés. [...]

Supposons donc qu'au commencement l'âme est ce qu'on appelle une table rase, vide de tous caractères, sans aucune idée quelle qu'elle soit : comment vient-elle à recevoir des idées ? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité que l'imagination de l'homme, toujours agissante et sans bornes, lui présente avec une variété presque infinie ? D'où puise-t-elle tous ces matériaux qui sont comme le fonds de tous ses raisonnements et de toutes ses connaissances ? À cela je réponds en un mot, de l'expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances, et c'est de là qu'elles tirent leur première origine. Les observations que nous faisons sur les objets extérieurs et sensibles ou sur les opérations intérieures de notre âme, que nous apercevons, et sur lesquelles nous réfléchissons nous-mêmes, fournissent à notre esprit les matériaux de toutes ses pensées. Ce sont là les deux sources d'où découlent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons avoir naturellement. [...]

Les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles, c'est-à-dire toutes ces différentes perceptions que ces qualités produisent en nous ; et l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses propres opérations. Si nous faisons une exacte revue de toutes ces idées et de leurs différents modes, combinaisons et relations, nous trouverons que c'est à quoi se réduisent toutes nos idées et que nous n'avons rien dans l'esprit qui n'y vienne par l'une de ces deux voies.

J. Locke, *Essai sur l'entendement humain* (1690), livre I, chap. I, 1, et livre II, chap. 1, 2 et 5, Firmin Didot, 1821.

Dans la mesure où nos idées nous viennent des sensations, ce que nous pensons n'est autre que le résultat des impressions produites sur nous par les choses extérieures : « C'est ainsi que nous acquérons les idées que nous avons du blanc, du jaune, du froid, du dur, du mou, du doux, de l'amer. »

Mais Locke reconnaît aussi aux idées une autre source ; l'entendement, en effet, acquiert des idées par la réflexion. Telles sont les idées de ce que l'on appelle percevoir, penser, douter, croire, etc. Certaines idées sont ainsi obtenues par l'esprit, lorsque celui-ci considère ses propres opérations et en tire des notions simples.

Nos idées ne peuvent donc venir que de deux origines, d'une part les choses extérieures et matérielles, qui sont les objets de la sensation, d'autre part les opérations de notre esprit, qui sont les objets de la réflexion. Avant l'apparition de la sensation ou de la réflexion, notre esprit n'a aucune idée. Mais dès qu'il y a sensation, il y a idée, idée de sensation. Ainsi, je ne puis sentir sans en avoir conscience, c'est-à-dire sans en avoir l'idée. L'homme ne saurait penser sans s'en apercevoir ; dès qu'il y a sensation, il y a idée de sensation. Pour Locke, « avoir des idées et avoir des perceptions, c'est une seule et même chose ». Il n'est donc pas nécessaire de supposer, comme le font les cartésiens auxquels Locke s'oppose, que l'âme pense toujours.

Notons que la conception développée par Locke interdit toute possibilité de reconnaître des impressions purement affectives ; avec Maine de Biran, en revanche, comme nous le verrons, l'accent sera mis sur l'indéniable existence d'impressions purement et simplement affectives. Mais, quelles que soient les limites de sa réflexion, Locke a introduit une rupture et ouvert une voie nouvelle préconisant une étude de l'esprit humain qui s'appuie sur l'expérience : *l'Essai sur l'entendement humain*, publié en 1690 sous le titre *An Essay Concerning Human Understanding*, traduit en français en 1700, a contribué à établir les conditions de naissance de la psychologie.

CONDILLAC ET LE PRIMAT DE LA SENSATION

En 1739, dans son *Traité de la nature humaine*, le philosophe écossais David Hume (1711-1776) soutenait que le seul fondement solide de la science de l'homme – qui n'est pas une science comme les autres – consistait dans l'expérience et dans l'observation.

Ramener tout ce qui concerne l'entendement humain à un seul principe, l'expérience, tel sera le projet de Condillac (1714-1780), qui, renonçant à ce qu'il tient pour une recherche vaine sur la nature intime des choses, choisira de connaître ce que l'expérience et l'observation enseignent. Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, qui date de 1746, il exprime son refus de la métaphysique traditionnelle, et expose son projet de ramener tout ce qui concerne l'entendement humain à un seul principe, l'expérience. Il faut en finir en effet avec les évidences invérifiables, les intuitions transcendantes, et toujours partir des faits. Il n'existe pas d'idées innées, et nos facultés (attention, mémoire, imagination, réflexion, langage) se forment sous l'effet des sensations et de l'expérience dès la première enfance. L'abbé Étienne Bonnot de Condillac restait cependant spiritualiste, et se désolidarisait des conclusions matérialistes de ses amis Diderot, Helvétius et d'Holbach.

Or quel est le fait primitif permettant de rendre compte du développement de l'esprit humain ? C'est la sensation, qui correspond à la prise de conscience d'une donnée extérieure : l'esprit humain va s'approprier cette donnée extérieure pour en faire la matière première de toutes ses élaborations futures. Dans son *Traité des sensations*, publié en 1754, Condillac affirme que l'esprit humain ne possède rien d'autre que ce qu'il a reçu de l'expérience sensible : toute connaissance n'est que sensation transformée. Le *Traité des sensations* se propose « de faire voir comment toutes nos connaissances et toutes nos facultés viennent des sens, ou, pour parler plus exactement, des sensations ». À l'appui de sa démonstration, Condillac imagine une statue dépourvue de toute idée, et dans laquelle chaque sens s'ouvrirait successivement en commençant par l'odorat. Si on lui fait respirer l'odeur d'une rose, la statue sera tout entière parfum de rose et de cette sensation pourront naître toutes les fonctions mentales : attention, souvenir, désir, jugement, imagination. De proche en proche, les sensations diversement combinées et associées, sont à l'origine de nos connaissances, de nos sentiments, de nos idées, et des plus hautes

opérations de l'esprit. Toutes les fonctions mentales pourront dériver de la sensation transformée. Il est clair que Condillac accorde à la sensation un privilège excessif, car la transformation dont il parle est opérée par la conscience qui doit donc préexister à la sensation, ou tout au moins coexister avec elle dès le début. Ceci revient à dire que l'on ne saurait faire l'économie de l'activité du sujet, qui, des données sensibles, tire ce qui l'intéresse. Or la perspective sensualiste de Condillac fait du jugement, comme de tous les faits psychiques, une simple sensation transformée. On peut dire néanmoins qu'une démarche comme celle de Condillac, de type expérimental, affirmant la prééminence des faits, a contribué à rendre possible la naissance de la psychologie comme discipline autonome.

Précisons que le terme même de psychologie entre d'ailleurs en usage à l'époque où Condillac publie ses écrits. Le mot sera d'abord utilisé en Allemagne, sous sa forme latine, puis sous sa forme allemande. Il fera ensuite son apparition en Angleterre et en France.

WOLFF ET LA PSYCHOLOGIE EMPIRIQUE

L'idée d'une psychologie en un sens moderne n'apparaît que chez le grand philosophe allemand, Christian Wolff (1679-1754). Disciple de Leibniz, Wolff a écrit une œuvre immense et hautement systématique, qui a fait de lui, selon le mot de Kant « le plus grand de tous les philosophes dogmatiques ». Dans ce système Wolff distingue ce qu'il appelle la métaphysique générale ou ontologie, qui est une théorie générale de l'être, et une métaphysique spéciale, qui comprend cosmologie, psychologie et théologie. Il y a donc trois parties dans cette métaphysique spéciale comme il y a trois objets pour la connaissance : le corps, l'âme et Dieu. La théologie ne se confond donc plus avec la métaphysique, Dieu est un objet de connaissance parmi les autres, et non plus le préalable à toute connaissance possible. Dans ce schéma de la connaissance, la psychologie occupe une place centrale. Wolff considère qu'il y a deux manières de traiter de chacune de ces connaissances, une manière *a priori*, indépendante de l'expérience, qu'il appelle philosophique ou

rationnelle, et une manière empirique, *a posteriori*, dérivée de l'expérience.

Wolff rédigea donc deux ouvrages en latin qui vont fonder la discipline psychologique, une *Psychologie empirique, traitée selon la méthode scientifique et contenant ce qui demeure de douteux dans l'âme humaine selon le témoignage de l'expérience et ouvrant un chemin assuré vers la philosophie pratique dans son ensemble et la théologie naturelle* en 1732 et une *Psychologie rationnelle traitée selon la méthode scientifique et dans laquelle tout ce qui demeure douteux dans l'âme humaine selon le témoignage de l'expérience est expliqué par l'essence et la nature de l'âme, avec un exposé de notions profitables à la connaissance plus intime de la nature et de son Auteur*. La psychologie empirique est une « histoire » (*Geschichte*) de l'âme, au sens grec d'histoire, comme enquête et description, alors que la psychologie rationnelle est une « science » (*Wissenschaft*) de l'âme. Dans la mesure où la psychologie rationnelle de Wolff est un discours assez traditionnel sur la nature de l'âme et de ses facultés, c'est la psychologie empirique qui est plus originale et qui a exercé une plus grande influence sur l'histoire ultérieure de la psychologie. Cette psychologie empirique se présente comme indépendante de la philosophie et fondée sur « l'observation » des « diverses facultés de l'âme dans l'ordre où elles sont manifestées par les modifications de l'âme ». Wolff note en effet que l'âme ne possède pas seulement la faculté de se représenter un objet quelconque, la perception, mais aussi une faculté d'« aperception », c'est-à-dire la faculté d'être conscient de cette représentation : « l'âme est un être conscient de lui-même et des choses extérieures à lui ».

Wolff étudie les différentes facultés de l'âme et donne des analyses souvent précises sur les mécanismes de la mémoire ou du rêve. Il classe ces différentes facultés de l'âme selon un ordre qui va de la faculté de connaître à la faculté de désirer, en distinguant pour chaque faculté une partie inférieure, confuse, et une partie supérieure, distincte.

Ce que remarque surtout Wolff c'est qu'il y a des différences de « degré », d'« intensité », entre les sensations et les perceptions. Certaines sensations peuvent en obscurcir d'autres. La connaissance du psychisme est donc possible, dans la mesure où il est en théorie possible de mesurer ces différences d'intensité. Sur ce point Wolff s'inspire de la physique, et en particulier d'une discipline particulière, la photométrie, fondée vers la même époque par le Français Pierre Bouguer (1698-1758) qui compare l'intensité de différentes sources lumineuses artificielles, deux bougies par exemple, ou naturelles, comme le soleil et la lune. La question que se pose Bouguer est de savoir « quelle force il faut qu'ait une lumière pour qu'elle en fasse disparaître une plus faible ».

C'est sur ce modèle de la photométrie que Wolff propose de créer une « psychométrie, qui pourrait » offrir une connaissance mathématique de la pensée humaine, et est jusqu'à présent désirée. Grâce à cette méthode de comparaison, « il est possible d'établir des lois mathématiques, c'est-à-dire arithmétiques et géométriques concernant ce qui dans l'âme est quantitatif ».

Curieusement, les premiers exemples que donne Wolff de cette psychométrie portent surtout sur les degrés du plaisir ou de la peine, plutôt que sur les degrés de la sensation. Wolff s'inscrit ainsi dans tout un courant propre aux Lumières, qui tend à naturaliser la question de la morale en proposant de fonder celle-ci sur un calcul : le bien doit pouvoir être l'objet d'une connaissance scientifique. Ainsi Maupertuis, dans son *Essai de philosophie morale* (1749), qui sera critiqué par Kant, ou J.H. Lambert qui proposait de fonder une « agathologie » (science du bien) qui devrait pouvoir se transformer en « agathométrie » (mesure du bien) ou de Bentham, fondateur en Angleterre de l'utilitarisme.

Une inspiration wolffienne se retrouve dans les articles de *l'Encyclopédie* consacrés à la « psychologie ». La psychologie y est définie comme la « partie de la philosophie qui traite de l'âme humaine, qui en définit l'essence et qui rend raison de ses opérations ». *L'Encyclopédie* distingue entre « psychologie expérimentale » et « psychologie raisonnée ».

En France, le mot psychologie apparaît dans l'*Essai de psychologie* (1754) du naturaliste genevois Charles Bonnet (1720-1793), qui recommande l'observation interne de soi, cette démarche que l'on appellera bientôt l'introspection.

L'idée d'une psychométrie

[§ 76] Une sensation plus forte obscurcit une sensation plus faible, de telle sorte que nous n'apercevons plus la plus faible. Quand nous percevons en même temps la lumière du soleil et de la lune, la lune a l'apparence d'un faible point obscur. La perception de la lumière du soleil est plus claire que celle de la lune, et donc cette lumière est plus forte. [...] De même le son des cloches est plus fort que celui des voix et pour cette raison celui-là est perçu plus clairement que celui-ci. Ainsi une sensation auditive plus forte obscurcit une plus faible [...] Et il est connu de tous qu'il est utile de se servir d'une odeur plus forte pour ne pas percevoir clairement une odeur qui nous incommode.

[§ 522] [...] Si l'on voulait présenter ces théorèmes sous une forme mathématique, il faudrait dire : 1. Le plaisir est en proportion des perfections dont nous sommes conscients, et de la certitude de nos jugements sur ces perfections. 2. La peine est en proportion des imperfections dont nous sommes conscients, et de la certitude de nos jugements sur ces imperfections [...]. Le plaisir ou la peine sont proportionnels à la perfection ou à l'imperfection, dont nous sommes conscients. Ces théorèmes aboutissent à une *psychométrie* qui fournit une connaissance mathématique de l'esprit humain, et est jusqu'ici désirée. Dans celle-ci même, il convient de faire voir combien la grandeur de la perfection et de l'imperfection ainsi que la certitude du jugement ne doit pas moins être mesurée, jusqu'à constituer une mesure de la perfection et de l'imperfection de même que de la certitude des jugements : en effet ces théorèmes ne peuvent pas être utilisés, avant que chacune de ces mesures soit inventée. Ces recherches ne sont pas conduites par moi pour une autre fin que de faire comprendre qu'une connaissance mathématique de l'esprit humain, et donc une psychométrie, est possible, et que l'âme apparaît aussi dans ces vérités mathématiques, c'est-à-dire dans l'arithmétique et dans la géométrie, qui s'occupent de quantité, qui suivent des lois mathématiques : ces vérités mathématiques ne sont pas moins mêlées aux choses contingentes dans l'esprit humain, qu'elles ne le sont dans le monde matériel.

C. Wolff, *Psychologia empirica*, 1738.

Le retour à l'intériorité est l'une des caractéristiques remarquables de la fin du XVIII^e siècle. L'intérêt pour soi diffère d'ailleurs de celui

que nous avons rencontré chez les stoïciens ; pour ces derniers, en effet, la descente en soi-même devait conduire à une meilleure maîtrise des passions ; le projet avait une visée essentiellement morale. La perspective est tout autre à la fin du ^{xviii}^e siècle : le désir de connaissance de soi semble émaner plutôt d'une sorte de nécessité interne, du désir de démêler ses propres contradictions, du plaisir, condamné par l'âge classique, de parler de soi, de se contempler, de pénétrer dans les méandres de son moi profond, de dévoiler son intimité et de s'interroger à l'infini sur les mouvements de l'âme et les contradictions internes.

CHAPITRE 2

PHILOSOPHIES DE L'INCONSCIENT, ROMANTISME ET SOMNAMBULISME

1. AUTOBIOGRAPHIE ET QUÊTE DU SENS INTIME

2. ROMANTISME ALLEMAND ET PHILOSOPHIES DE L'INCONSCIENT

3. DU MAGNÉTISME ANIMAL AU SOMNAMBULISME. IMAGINATION ET GUÉRISON

1. AUTOBIOGRAPHIE ET QUÊTE DU SENS INTIME

Saint Augustin a sans doute, dans notre tradition, ouvert la voie de l'exploration et du dévoilement de l'intime. Mais cette plongée dans les profondeurs de l'âme a pris place dans un projet spiritualiste où il s'agissait de chercher Dieu à l'intérieur de soi-même : « Je te cherchais à l'extérieur de moi-même, mais toi tu étais plus intérieur à moi que ce que j'ai de plus intérieur » (Livre II, 11). Saint Augustin, cependant, n'a pas laissé un « journal intime », mais écrit des « confessions » : le terme situe d'emblée l'œuvre dans une perspective religieuse, où le retour sur soi ne doit pas signifier contemplation et complaisance, mais contrition et conversion. À l'époque moderne, les confessions laisseront de plus

en plus la place aux confidences, l'intérêt pour le moi intime remplacera la recherche du Bien. La vérité est désormais autant, sinon plus, du côté du cœur que du côté de la raison.

1.1. ÉLOGE DES SENTIMENTS

Au ^{xvi}^e siècle, les *Essais* de Montaigne (1533-1592) représentent une entreprise différente, qui rejoint dans une certaine mesure le projet stoïcien, mais s'éloigne d'une visée religieuse. Montaigne s'est peint pour se connaître ; il a procédé avec lucidité, sans sévérité excessive, sans indulgence non plus. Son but est la conquête de la sagesse, ce qui rappelle les stoïciens, et non l'exaltation du moi, qui sera la recherche passionnée des romantiques et le souci envahissant des hommes du ^{xix}^e et du ^{xx}^e siècles.

L'entreprise de Montaigne place cependant le moi au centre de l'œuvre, et inaugure un genre littéraire où l'auteur se prend lui-même pour objet d'étude.

À la fin du ^{xviii}^e siècle, s'affirment les progrès des sciences, en particulier des sciences de la nature dont Buffon (1707-1788) est le plus illustre représentant. En même temps une approche expérimentale de l'entendement humain prend son essor, entre autres avec Condillac, comme nous venons de le voir, et, parallèlement, un autre mouvement s'amorce, puis s'affirme et s'amplifie, un mouvement qui donne au moi une place centrale, allant jusqu'à le prendre pour unique objet d'étude. On a donc d'un côté une approche expérimentale, faisant grand cas de la réalité extérieure, d'un autre côté un intérêt passionné pour l'expérience subjective et pour l'introspection.

Avant l'éclosion du mouvement romantique, on voit se dessiner, dès le milieu du ^{xviii}^e siècle, un courant puissant, donnant à la sensibilité, au sentiment, une place éminente. Dès avant 1750, le marquis de Vauvenargues (1715-1747), soulignant l'insuffisance de la raison, célèbre la valeur du sentiment, de l'intuition et de la passion. « La raison, écrit-il, ne connaît pas les intérêts du cœur », tandis que « le sentiment ne nous est pas suspect de fausseté »

(*Maximes*, 124 et 367). Les passions ne doivent pas être condamnées, elles ne sont pas néfastes et il convient non de les étouffer mais de les orienter vers des actes utiles à la société. En somme, si Madame de Tencin avait reproché à Fontenelle « d'avoir de la cervelle à la place du cœur », nombre de grands esprits de la fin du ^{xvii}^e siècle échappent à ce reproche !

Après 1750, la sensibilité est célébrée, la mode est aux effusions, aux élans du cœur, à l'exaltation des sentiments. La croyance en la bonté naturelle de l'homme conduit en effet à tenir le cœur pour un guide infaillible. Espoirs et désespoirs, larmes et soupirs, enthousiasmes et regrets sont cultivés à l'envi par les âmes sensibles. L'inspiration poétique puise dans la tourmente et les émotions violentes : « Qu'est-ce qu'il faut au poète, interroge Diderot en 1758 ? Est-ce une nature brute ou cultivée, paisible ou troublée ? » Il répond ainsi : « La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage. C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, et que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite et verdit. »

Ainsi des thèmes nouveaux font leur apparition, dans les arts et la littérature : amour de la nature, exaltation des sentiments, intérêt pour la part obscure et cachée de l'être. Ce nouveau regard sur l'homme rend en somme inéluctable la naissance d'une discipline nouvelle, la psychologie, qui pourra se consacrer en grande partie à l'étude et à la compréhension du fonctionnement caché de la *psyché*. L'écrivain se met volontiers au centre de son œuvre, analysant ses états d'âme, mettant au jour les souvenirs anciens et les contradictions intimes. L'œuvre littéraire devient confidence, et l'entreprise de Rousseau (1712-1778) est à cet égard exemplaire.

1.2. ROUSSEAU ET L'ÂME MISE À NU

Avec les *Confessions*, rédigées entre 1765 et 1770, Rousseau fait de l'autobiographie un genre littéraire, et donne à l'introspection et à la connaissance de soi une valeur irremplaçable. Dans cette œuvre,

dont le titre rappelle le projet de saint Augustin, l'auteur fait le récit des aventures d'une âme dont l'originalité est soulignée et célébrée, car elle a pour Rousseau une valeur exemplaire : « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme ce sera moi ». L'apologie de la singularité, voilà qui est bien proche des préoccupations qu'expriment les romantiques. On a d'ailleurs dit des *Confessions*, dont l'influence fut considérable, qu'elles avaient « enseigné le romantisme » ! On voit clairement en tout cas dans cette longue exploration du passé l'importance de l'enfance dans la formation de la personnalité, et le rôle des événements précoces dans les orientations et les choix de la vie de l'adulte.

Avant Chateaubriand, Baudelaire et Proust, Rousseau a décrit la force d'évocation d'une sensation retrouvée, aussi intense que fugitive.

Avant que l'ambivalence des sentiments ne devienne une expression courante dans le vocabulaire de la psychologie, Rousseau s'est appliqué à décrire de façon nuancée les contradictions qui l'habitaient et, parfois, le déchiraient.

Les contradictions d'une âme sensible

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme ; mais au lieu de m'éclairer, il me brûle et m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide ; il faut que je sois de sang-froid pour penser. [...] Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. [...] Non seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur : cependant je ne sais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance ; rien ne m'échappe. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, et il est rare que je me trompe.

J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, Livre III.

1.3. MAINE DE BIRAN ET LA SCIENCE DE L'INTIME

Il est habituel de rattacher Maine de Biran (1766-1824) au mouvement des Idéologues, considérés eux-mêmes comme les héritiers de l'Encyclopédie. Certes, Maine de Biran a fréquenté les Idéologues, particulièrement Destutt de Tracy et Cabanis, mais il va se tourner vers soi-même et, par diverses méthodes, tenter de saisir la nature de la conscience.

Ses premiers maîtres ont été Buffon et Rousseau ; s'il a tiré profit des idées de Locke et de Condillac, il a su également prendre ses distances par rapport à ces deux penseurs. Maine de Biran nous intéresse par sa démarche empiriste, sa démarche introspective, enfin par l'attention qu'il porte aux interactions entre l'esprit et le corps.

LA DÉMARCHE EMPIRIQUE

Par son empirisme, Maine de Biran se rattache à l'une des tendances dominantes du XVIII^e siècle. Soulignant l'importance et la fécondité de l'observation, il a insisté sur l'intérêt d'une connaissance de l'entendement indépendante de la métaphysique. L'observation scrupuleuse révèle selon lui la présence d'une faculté active dans toutes nos connaissances. Ce qui veut dire que même pour les plus modestes, les plus humbles de nos perceptions, nous ne sommes pas passifs : nous intervenons toujours activement. Certes, nous recevons passivement les impressions du dehors, mais dans tous les cas nous y ajoutons notre participation active : car nous sommes maîtres de nos mouvements, et ceux-ci modifient à notre gré les conditions de la réceptivité, autrement dit du message sensoriel. Ainsi, nous ne voyons pas, nous regardons.

Ici, Maine de Biran s'éloigne de la position de Locke pour qui l'entendement recevait de manière purement passive les idées de l'expérience. Les idées de Locke avaient déjà été critiquées par Leibniz (1646-1716), et Maine de Biran reprendra à son compte une partie de cette critique, en insistant sur l'idée qu'il y a des perceptions que notre esprit n'aperçoit pas, aussi n'avons-nous pas une conscience claire de toutes les choses qui se passent en nous. Locke avait soutenu qu'à certains moments il n'y avait rien dans notre esprit, comme dans le sommeil par exemple. Pour Leibniz, en revanche, le fait de dormir n'implique pas que nous n'ayons aucune perception : « Il ne s'ensuit pas de ce qu'on n'aperçoit pas de la pensée qu'elle cesse pour cela ». Autrement dit, nous continuons d'avoir une activité psychique même si nous n'en avons pas conscience.

LES PERCEPTIONS INSENSIBLES

« Il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, même si elles sont telles que nous ne nous en apercevons pas », voilà une idée de Leibniz qui intéresse tout particulièrement Maine de Biran. Les perceptions dont il est question peuvent être trop petites ou en trop grand nombre ; elles sont qualifiées de « petites perceptions »,

ou, de façon plus évocatrice, de « perceptions insensibles ». Selon Leibniz, nous pensons à quantité de choses à la fois, mais nous ne prenons garde qu'aux idées qui ont le plus de relief et de clarté. Il existe en nous une « infinité de petits sentiments confus », perceptions inaperçues, et néanmoins indispensables à l'exercice de notre connaissance.

L'existence d'affections inconscientes va retenir tout particulièrement l'attention de Maine de Biran, dont le point de vue ici diverge de celui de Leibniz. Car pour Leibniz, un effort supplémentaire d'attention peut, dans une certaine mesure, rendre conscient ce qui auparavant était inaperçu. Ainsi, dit-il, « si quelqu'un nous fait remarquer quelque bruit qu'on vient d'entendre sans s'en apercevoir, nous nous apercevons d'en avoir eu tantôt quelque sentiment ». Pour Maine de Biran, en revanche, « nous subissons l'influence que peuvent prendre tour à tour les organes internes, dont les impressions, quelque dominantes qu'elles puissent être, demeurent tout à fait étrangères à la personne ». Contre le point de vue de Leibniz, il soutient que les impressions purement affectives sont définitivement hétérogènes à la conscience.

Les affections simples

On pourrait chercher à définir l'affection simple en disant que c'est ce qui reste d'une sensation complète, quand on en sépare l'individualité personnelle ou le moi, et avec lui toute forme de temps et d'espace, pour me servir de l'expression des Kantistes, tout sentiment de causalité externe ou interne ; ou, dans le langage de Locke, quand l'idée de sensation se trouve réduite à la simple sensation, sans idée d'aucune espèce ; ou enfin, dans le point de vue de Condillac, quand la statue devient sensation, sans être encore rien de plus. [...] Les mouvements instinctifs, se confondant nécessairement avec l'affection qui les détermine, ne sauraient être sentis par eux-mêmes. Ils sont encore bien loin de l'effort personnel ou du fait de conscience, qu'ils précèdent dans l'ordre du temps et qu'ils contribuent à amener par une suite de progrès successifs. Soit qu'il souffre ou jouisse, l'être sentant s'identifie nécessairement avec les affections qu'il pâtit : il les devient, comme nous devenons nous-mêmes gais ou tristes, heureux ou malheureux, par l'effet de certaines affections immédiates propres des organes internes. Ces affections se confondent aussi pour nous dans le sentiment général de la vie, sans nous en rendre compte, ni les rapporter à leurs sièges ou à leurs causes organiques. [...] C'est ainsi que nous subissons l'influence que peuvent prendre tour à tour tels organes internes, dont les impressions, quelque dominantes qu'elles puissent être, demeurent tout à fait étrangères à la personne, confondues comme elles le sont avec le sens général de la vie sur lequel tout retour nous est interdit ; aussi le fond du caractère moral, dépendant de la nature de notre sensibilité intérieure, est-elle la partie de notre être sur laquelle nous sommes toujours le plus complètement aveuglés.

Maine de Biran, *Essai sur les fondements de la psychologie* (vers 1812), 2^e partie, chap. I.

LA DÉMARCHE INTROSPECTIVE ET LA QUÊTE DU SENS INTIME

Autant sinon plus que par la démarche empirique, Maine de Biran nous intéresse par sa démarche introspective, qui se dévoile dans l'observation minutieuse de ses propres états de conscience, de ses états d'âme, dans la description détaillée de ses malaises, de ses inconforts, de ses inquiétudes et de ses déplaisirs. Ces descriptions sont consignées dans le fameux *Journal intime*, qui, sans doute, doit beaucoup à Rousseau, et qui eut en son temps une influence notable. Nous avons déjà rencontré dans l'Allemagne romantique cette tendance nouvelle à s'observer, à décrire par le menu ses états d'âme. Une véritable révolution se fait jour, l'intérêt se focalise sur le

moi, ses plaisirs et déplaisirs, ses attentes, ses angoisses, ses contradictions.

En réaction contre le rationalisme desséchant, la sensibilité longtemps contenue envahit la littérature et les mœurs dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Chez Rousseau et ceux qui s'en réclament ou s'en inspirent, sont exaltés la sensibilité et les élans du cœur, et sont célébrés des thèmes également chers aux romantiques, le sentiment religieux, le sentiment de la nature, le rêve et l'amour.

Assailli par des maux divers, souffrant de malaises multiples, Maine de Biran s'est fait l'observateur minutieux des alternances de joie et de peine, d'inquiétude et de sérénité dont son âme était le siège. Sa démarche est bien proche de celle de Rousseau, qui, véritable explorateur de son monde intérieur, écrivait dans les *Rêveries du promeneur solitaire* : « Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. [...] Il en résultera toujours une nouvelle connaissance de mon naturel et de mon humeur par celle des sentiments et des pensées dont mon âme fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis. [...] Je ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air [...]. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. » Maine de Biran va lui aussi se consacrer à l'étude des variations qui se produisent dans son âme, s'attachant en particulier à repérer les rapports entre les circonstances extérieures, surtout atmosphériques, et son propre état mental. Scruter son âme, peuplée de nuages et de brouillards, c'est faire l'expérience d'un temps intérieur, différent du temps social et du temps historique.

Avec Maine de Biran, la psychologie devient la science du sens intime. On est loin de la perspective cartésienne selon laquelle l'âme se connaît directement et plus aisément que le corps. Selon Maine de Biran, c'est l'effort volontaire qui engendre la conscience : la conscience est perception de l'effort. La formule de Descartes « Je pense, donc je suis » devrait être alors remplacée par « Je veux,

donc je suis ». C'est par l'introspection que peut être saisi le fait primitif d'expérience intime qui engendre la conscience (Georges Canguilhem souligne que c'est au XVIII^e siècle que le terme de psychologie prend le sens de « science de la conscience de soi ou science du sens intime »).

Sous-jacente à la vie consciente se déploie une vie animale, lieu des émotions, des habitudes et des instincts. Échappant à la conscience, cette vie se manifeste dans le sommeil et dans le somnambulisme.

L'EFFORT MOTEUR VOLONTAIRE ET L'UNION DE L'ESPRIT ET DU CORPS

Insistant sur le rôle central du sens interne dans le fonctionnement de l'entendement, Maine de Biran a tenté d'articuler physique et moral, données du dehors et données du dedans, avec l'intention de limiter l'importance quasi exclusive accordée au sens externe par certains de ses prédécesseurs, Condillac en particulier. Il soutient ainsi que toutes nos facultés ne sauraient être réduites à celle de sentir. Dans son *Mémoire sur la décomposition de la pensée* (1805), Maine de Biran s'interroge sur la voie à suivre pour « créer la science des facultés humaines », pour parvenir à une analyse des faits primitifs. À l'instar de Locke, il convient, dit-il, de maintenir une distinction entre les idées simples de la réflexion et les idées simples de la sensation. Il est pertinent d'assigner une double origine aux idées et de reconnaître « deux ordres de faits primitifs », selon « leurs sources respectives ».

L'interdépendance du physique et du moral se trouve ainsi affirmée ; la prise en compte des manifestations corporelles est indispensable à la connaissance de l'homme dans sa totalité. « Les moralistes ne disent rien à cet égard. Dans leurs traités, ils font toujours abstraction du physique ; on dirait qu'ils parlent d'un être purement spirituel et immuable, tant ils tiennent peu de compte du changement que l'état variable de nos organes apporte dans nos affections » (*Autobiographie*, 1894). Aussi Maine de Biran recommande-t-il l'observation scrupuleuse des variations dans l'état

physique, qui correspondent à des changements dans l'état moral. Se proposant de considérer l'homme tout entier, il tente de dépasser l'opposition contenue dans le dualisme, et de donner toute sa valeur à l'expérience interne, qui le conduira au fait primitif, première origine de toute conscience. Le problème pourrait être ainsi formulé : dans quelles conditions, dans quelles circonstances ai-je la révélation (ou la prise de conscience) de ma propre existence ? Selon Maine de Biran, *le moi se révèle à lui-même dans l'effort moteur volontaire*. Qu'est-ce à dire ? À propos de l'existence d'affections, on peut parler d'actes involontaires : dans ce cas de figure, nous subissons, nous sommes passifs. En revanche, à propos de la réflexion, on peut parler d'actes volontaires. Qu'est-ce que la réflexion en effet, sinon un effort volontaire ? Et *le germe de toute la vie intellectuelle et morale de l'homme, c'est le moi actif dans son effort contre le corps qui lui résiste*.

L'observation attentive et minutieuse de sa propre vie intérieure a sans doute conduit Maine de Biran à cette analyse psychologique lui permettant de dégager le fait primitif de l'activité de l'esprit. Le fait primitif, c'est l'effort musculaire. Que se passe-t-il là, en effet ? Dans l'effort musculaire, le moi se connaît dans la mesure où il prend conscience de lui-même : il se comporte alors comme cause agissante sur une matière qui lui résiste. Sans cette activité et sans cette résistance, il n'y a pas de conscience. *Supprimez la résistance, vous supprimez la conscience*.

Ainsi, dans toute conscience du moi – et pour qu'il y ait conscience du moi – l'union intime de deux éléments hétérogènes est nécessaire : une force immatérielle, la volonté, et une résistance matérielle, la réalité de l'objet extérieur sur lequel s'applique mon effort volontaire. L'observation interne joue en tout cas un rôle décisif, car c'est par elle que nous pouvons nous rendre compte que toute conscience est une action sur l'extérieur, un effort pour vaincre des résistances. Cette part active peut être masquée par l'habitude, « qui efface la ligne de démarcation entre les actes volontaires et involontaires », mais n'efface point les faits !

Nous l'avons vu, le goût de Maine de Biran pour l'observation de sa propre vie intérieure n'est pas un phénomène isolé à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e : l'heure est à la réhabilitation des sentiments, à la contemplation du moi, à l'exaltation de la passion. À l'époque où, pour la France, on peut parler de l'efflorescence de thèmes prérromantiques, on observe déjà en Allemagne l'épanouissement du mouvement romantique lui-même. Et dans la philosophie romantique allemande, nous allons trouver une certaine idée de l'inconscient.

2. ROMANTISME ALLEMAND ET PHILOSOPHIES DE L'INCONSCIENT

2.1. ROMANTISME ET CULTE DE L'IRRATIONNEL

Le mouvement romantique a été contemporain d'une forme de désillusion : les événements avaient montré que l'exercice de la raison ne garantissait ni le bonheur ni le progrès inéluctable. Un véritable renversement s'est produit à la fin du XVIII^e siècle : à la conquête du monde extérieur a succédé l'intérêt passionné pour la conquête de soi, la connaissance du monde intérieur, l'exploration du moi intime. Si le « moi classique » était haïssable, le moi romantique est magnifié. Aux lumières de la raison et à la clarté de la conscience, on préfère désormais l'ombre et le chaos : les méandres de l'irrationnel et l'ambiguïté des sentiments fascinent ceux qui proclament la souveraineté de la passion. L'empirisme prudent et la méthode analytique cèdent le pas à l'intuition et à la spéculation idéaliste. Tandis que l'esprit des Lumières avait souligné la valeur de la raison et de la société, le romantisme a développé et célébré le culte de l'individuel et de l'irrationnel.

Le mouvement romantique, on le sait, vit le jour en Allemagne, où il a atteint son apogée entre 1800 et 1830, pour décliner ensuite, tout en s'étendant à la France, à l'Angleterre et à d'autres pays d'Europe. Son influence fut grande, et l'on peut considérer qu'il a

imprégné toute la vie culturelle de l'Europe du ^{xix}^e siècle. C'est en Allemagne que le romantisme connut un essor qui, contrairement à ce qui s'est passé dans les autres pays d'Europe, a touché non seulement les lettres et les arts, mais aussi la philosophie, la médecine, la psychologie naissante.

LE SENTIMENT RELIGIEUX ET L'APPEL AU DIEU-NATURE

Dans ce contexte, on voit se développer une approche dynamique et compréhensive du fonctionnement psychique, approche étroitement liée à la pratique psychiatrique. C'est ainsi que dans l'Allemagne romantique, le psychiatre Christian Heinroth (1773-1843), utilisant une terminologie religieuse qui peut nous surprendre, a mis l'accent sur la valeur de l'intuition pour la connaissance des conflits internes. Chez Heinroth, religion et psychologie ne sauraient être envisagées indépendamment l'une de l'autre, et c'est en moraliste qu'il définit l'idée de « conflit intérieur », considérant la maladie mentale comme la conséquence du péché : une telle hypothèse, anticipant les hypothèses freudiennes, renvoie à l'idée d'un conflit entre des représentations ou des désirs inacceptables (« péchés commis en pensée »), et le jugement de la conscience morale.

Ce lien entre psychologie et religion dans le contexte romantique allemand nous amène à évoquer l'influence du piétisme sur l'évolution des mentalités et, en particulier, sur l'essor de l'individualisme. Né au sein du protestantisme, à la fin du ^{xvii}^e siècle, ce mouvement religieux, qui, aux Pays-Bas et dans les pays anglo-saxons, porte le nom de puritanisme, apparaît comme une réaction contre le dogmatisme du luthéranisme. Le piétisme se caractérise par une forme de piété individuelle : la recherche permanente, personnelle du salut s'exerce par le moyen d'un contact direct avec Dieu ; les forces affectives assurent ce contact, et non point la raison. On comprend alors aisément l'importance qu'a pu prendre le sens de l'intime dans les milieux piétistes, où sont valorisées non seulement l'ascèse, mais l'introspection incessante. Ainsi, il est d'usage courant chez les piétistes de tenir un journal intime ; le

mouvement, axé sur l'individu et ses états d'âme, privilégiant le retour sur soi, a favorisé le développement de l'individualisme et la célébration de l'irrationnel, exerçant, par ce biais, une influence non négligeable sur le romantisme. Dans le romantisme, en effet, le moi est exalté et magnifié, et l'exploration des profondeurs de l'âme prend une valeur quasi religieuse. « Le romantisme, écrivent M. Löwy et R. Sayre, représente [...] la révolte de la subjectivité et de l'affectivité réprimées, canalisées et déformées. »

L'homme romantique se sent uni à la nature par une relation étroite, une véritable empathie. Ce sentiment, qui s'exprime bien sûr dans la poésie et les arts, tient aussi une place importante dans les spéculations de la philosophie de la nature : il ne s'agit point ici de dominer la nature, de la domestiquer ; il s'agit d'en pénétrer les secrets. Un tel projet est possible et désirable en raison des affinités profondes entre le fondement de la nature et le fondement de l'âme. Car tout dans la nature est révélation de Dieu.

L'ATTRAIT DU MYSTÈRE ET L'ÉLOGE DU CŒUR

Pour mener à bien l'exploration du mystère du monde, la quête de l'essence intime des choses, la démarche appropriée n'est pas forcément la démarche intellectuelle, mais plutôt l'appel aux ressorts profonds et intimes de la vie émotionnelle. Les rêves, la parapsychologie, les expressions de la folie exercent un pouvoir de fascination et inspirent nombre d'œuvres littéraires qui célèbrent l'harmonie et la communication entre la nature et l'ensemble des êtres vivants. Selon Schleiermacher, l'union mystique a lieu lorsqu'« une âme sainte sent que l'univers entre en contact avec elle ». Dans ce contexte où l'on admet sans réserves la thèse de l'influence des astres sur l'équilibre physique et psychique des hommes, on comprend l'accueil favorable qui a pu être réservé dans l'Allemagne romantique au magnétisme animal, qui, en France, à la même époque, était tenu pour une pratique charlatanesque. L'engouement pour toutes les expressions du génie populaire, contes, folklore, s'associe en Allemagne à l'éveil des nationalismes et à la fascination pour les manifestations de l'irrationnel. Dans la quête

du passé, se dessine une nette prédilection pour le Moyen Âge, qui séduit par ses mystères, ses outrances et ses obscurités. Parallèlement, on se passionne pour le déchiffrement des symboles, et les mythes sont regardés non plus comme des erreurs historiques ou des fables méprisables, mais comme des forces vives, chargées d'un sens mystérieux que l'on tente de percer. Car l'heure est au culte du mystère et de l'irrationnel, on soupçonne une signification secrète là où les esprits rationalistes n'avaient vu que de l'absurde ou de l'insensé.

L'homme romantique, dont le caractère unique est volontiers souligné, est remarquable par sa sensibilité extrême et vibrante, qui, pense-t-on, lui permet d'être à l'unisson avec la nature et avec les autres hommes. Intuition, spontanéité, richesse de la vie intérieure sont valorisées au plus haut point, en même temps qu'est célébrée l'insondable nostalgie du héros romantique, que l'on représente volontiers torturé, déchiré, errant sans but, s'abîmant dans la quête sans fin de son propre mystère et du mystère du monde. Le destin malheureux et la mort prématurée de certains poètes romantiques viennent, semble-t-il, illustrer cette vision tragique de l'homme.

Nous l'avons déjà souligné, le romantisme allemand a imprégné non seulement l'art et la littérature, mais aussi toutes les expressions de la culture, tous les domaines du savoir : il y a eu en Allemagne une médecine et une philosophie romantiques, ce qui n'a pas été le cas dans les autres pays d'Europe. Dans les philosophies de la nature se dessine déjà une certaine idée de l'inconscient, différente toutefois de ce que sera l'inconscient selon Freud.

2.2 DES PHILOSOPHIES DE LA NATURE AUX PHILOSOPHIES DE L'INCONSCIENT

Platner (1744-1818), médecin et philosophe, semble avoir été le premier à employer les termes allemands *bewusstlos* (inconscient) et *Unbewusstsein* (l'inconscient). « L'âme n'est pas toujours consciente de ses idées, écrivait-il. L'expérience nous l'enseigne. Elle ne l'est pas

non plus toujours de leurs conséquences. Ainsi donc des idées sans conscience sont certainement possibles ».

Fichte (1762-1814) est le premier d'une lignée de philosophes allemands ayant fait de l'inconscient le principe dynamique donnant naissance à la conscience. Pour Schelling (1775-1854), « l'activité la plus sublime de l'homme est celle qui ne se connaît pas elle-même ».

SCHELLING ET L'ÂME DU MONDE

Schelling est considéré comme le fondateur de la philosophie de la nature. L'un de ses premiers ouvrages, publié en 1797, s'intitule *Idées pour une philosophie de la nature (Ideen zur einer Naturphilosophie)*. Selon lui, une énergie unique et inconsciente est le fondement de toute chose : « Dans toute création [humaine], même la plus ordinaire et la plus quotidienne, une activité inconsciente concourt avec l'activité consciente. » Cette énergie inconsciente tend vers la conscience. Un seul principe organisateur pénètre, hors de notre conscience, le monde physique et la conscience. La nature et l'esprit constituent une unité indissociable : l'un et l'autre sont issus de l'absolu. Selon Schelling, le monde organique et le monde vivant sont nés d'un principe spirituel commun qui est l'Âme du monde ; l'unité profonde entre l'homme et la nature est ainsi affirmée.

Chaque partie de l'univers est reliée à toutes les autres par une relation de sympathie : l'univers est un tout organisé. Ainsi est postulée l'existence d'un principe organisateur entre tous les êtres vivants. La notion de principe est importante : pour les philosophes de la nature, pour Schelling en particulier, l'inconscient n'est pas à proprement parler de nature psychique ; se rapportant au fondement ultime de l'être humain, il plonge ses racines dans la vie invisible de l'univers, et constitue le lien le plus profond qui puisse unir l'homme à la nature.

La place et l'importance accordées à l'irrationnel sont immenses en tout cas. En face de la philosophie des Lumières, en face de l'empire du jour, on dresse l'empire de la nuit, on célèbre ce qui en

l'homme échappe à la raison et à la clarté de la conscience. Et le rêve apparaît comme le moyen privilégié pour mettre au jour des sentiments, des souvenirs et des représentations inaccessibles à la conscience à l'état de veille. On trouve justement dans une œuvre du début du ^{xix}^e siècle, celle de Heinrich von Schubert, une approche faisant une large place au symbolisme des rêves. Von Schubert (1780-1860) soutenait que dans son état originel, l'homme vivait en harmonie parfaite avec la nature. Et c'est dans le rêve, tenu pour un état privilégié, que l'âme humaine retrouve l'unité perdue et entre en communication avec la nature entière. Lorsqu'un homme s'endort, écrit von Schubert dans le *Symbolisme des rêves* (1814), son esprit se met à penser en termes « imagés », et les rêves s'expriment en un langage universel de symboles, « sorte d'algèbre supérieure ». L'inconscient est pour von Schubert une réalité indiscutable : « De même que notre corps en bonne santé ne sait ni ne remarque rien de ce que deviennent en lui la nourriture et l'air dont il vit, de même dans les conditions ordinaires le processus psychologique interne d'assimilation passe inaperçu, demeure inconscient et ne se reconnaît qu'à ses effets. »

LA PHILOSOPHIE DE CARUS : L'INCONSCIENT, MATRICE DE LA VIE CONSCIENTE

Ami de Goethe, Carl Gustav Carus (1789-1869), médecin et peintre, connu pour ses travaux sur la psychologie animale, a cherché dans la région inconsciente de l'âme l'origine des phénomènes conscients. Et de fait, sa grande œuvre, *Psyché* (1846) peut être considérée comme l'une des premières tentatives d'édifier une théorie de la vie psychique inconsciente. *Psyché* et d'autres œuvres de Carus ont été, remarquons-le, trouvées dans la bibliothèque de Freud !

Mais il faut souligner que l'inconscient chez Carus a un caractère très général, il n'est que le terme subjectif pour ce que nous désignons objectivement comme nature. Courant ininterrompu, l'inconscient est selon Carus le principe actif de notre vie mentale, et : « La clef de l'essence de la vie consciente se trouve dans

l'inconscient ». La psychologie est selon lui la science du développement de l'âme, de l'inconscient au conscient. Et le développement de la vie humaine comporte trois périodes : durant la période pré-embryonnaire, l'individu n'a qu'une existence cellulaire dans l'ovaire de la mère (niveau des simples potentialités) ; durant la période embryonnaire, la fécondation a réveillé l'individu de son long sommeil, et l'inconscient entre en action ; enfin, après la naissance, l'inconscient formateur continue de diriger la croissance de l'individu et le fonctionnement de ses organes. Ainsi la conscience apparaît progressivement, mais elle reste toujours sous l'influence de l'inconscient, cet inconscient que l'individu retrouve périodiquement pendant son sommeil. Le rêve est donc l'irruption de l'inconscient dans le conscient.

Tourné vers l'avenir et le passé, l'inconscient ignore le présent. Perpétuellement en transformation et en mouvement, il est infatigable et n'a pas besoin de périodes de repos comme c'est au contraire le cas pour la vie consciente : celle-ci, en effet, a besoin de reprendre des forces, ce que le sommeil et le rêve lui permettent de faire en lui faisant retrouver l'inconscient. Ce qui peut aujourd'hui étonner des familiers de l'œuvre freudienne, c'est que selon Carus l'inconscient est sain, ne connaissant pas la maladie, et possédant entre autres fonctions le « pouvoir guérisseur de la nature ». Enfin, notre inconscient nous relie au reste du monde, aux autres hommes en particulier, et cela sans que nous en ayons conscience.

La conception de Carus a inspiré les représentations ultérieures de l'inconscient, la philosophie de von Hartmann, la théorie des rêves de Scherner, entre autres. Un demi-siècle plus tard, Jung soulignera et reprendra à son compte cette conception d'un inconscient autonome, créateur, doué d'une fonction compensatrice.

SCHOPENHAUER ET LE VOULOIR-VIVRE UNIVERSEL

On peut remarquer que l'intérêt de Carus pour l'idée d'inconscient n'a pas été isolé en son temps : l'année même où paraissait son ouvrage *Psyché* – 1846 –, Karl Marx (1818-1883) et F. Engels (1820-

1895) faisaient appel à la présence de facteurs inconscients dans l'histoire.

En 1846, l'année de *Psyché*, Schopenhauer (1788-1860) avait déjà publié son ouvrage principal, *Le monde comme volonté et comme représentation*, depuis près de vingt ans. Mais son œuvre n'a en fait connu un réel succès que dans les années 1880.

Arthur Schopenhauer compare la conscience à la surface du globe terrestre, dont l'intérieur nous est inconnu. Être irrationnel, l'homme est dirigé de l'intérieur par des forces qu'il ignore et dont il a à peine conscience. Deux instincts composent les forces irrationnelles, l'instinct de conservation et l'instinct sexuel : ce dernier est de loin le plus important. Ici se trouve postulée l'idée d'une volonté inconsciente dans la nature et dans l'homme. La volonté ne vient pas de l'homme lui-même ; c'est une force cosmique, un vouloir-vivre universel. Et l'homme, selon Schopenhauer, n'est pas lui-même à l'origine de sa propre volonté, il est plutôt créature du vouloir-vivre universel. En ce sens, l'homme ne saurait être considéré comme l'auteur de son vouloir, n'étant pas entièrement maître de ses décisions et de ses actions. Néanmoins, il peut être regardé comme l'expression la plus haute, la plus consciente de ce vouloir-vivre universel. La volonté, comparable à une poussée aveugle, à un effort inconscient, se manifeste dans la nature tout entière, mais elle devient de plus en plus consciente à mesure que l'on s'élève du végétal à l'homme.

On trouve dans la pensée de Schopenhauer un point qui, à y regarder de près, a un accent freudien avant la lettre : notre pessimiste philosophe identifie en effet le vouloir-vivre au mal. Quel peut être le sens de cette assimilation ? Eh bien le vouloir-vivre est foncièrement vécu comme désir, c'est-à-dire comme privation, donc comme souffrance. Comment ne pas penser ici au besoin et au manque dans la pensée freudienne ? Dans ces conditions, en tout cas, le bonheur, qui n'est que la disparition momentanée de cette souffrance qu'est le désir, ne peut être que négatif.

Un autre thème tient une grande place dans la pensée de Schopenhauer, c'est l'importance de la vie sexuelle, envisagée

toutefois dans une perspective bien différente de ce que sera le point de vue de Freud sur la sexualité. Pour Schopenhauer, en effet, l'acte sexuel représente l'affirmation la plus haute de la volonté de vivre ; par cet acte, la vie et la volonté se perpétuent. L'instinct sexuel est certes la préoccupation la plus importante de l'homme et de l'animal, nous dit-il, mais il représente aussi le meilleur exemple de la façon dont la volonté nous trompe.

Une volonté trompeuse

L'acte sexuel occupe en permanence la pensée de celui qui n'est ni chaste ni volontaire, il revient sans cesse dans les rêveries du sage, il est la clé de toutes nos expériences à double sens, une source inépuisable de rire et de plaisanteries. Mais il est une illusion de l'individu qui pense agir pour son propre avantage, alors qu'il ne fait qu'accomplir le dessein de l'espèce. [...]

On ne peut douter [...] ni de la réalité ni de l'importance de l'amour [...]. Toute passion, [...] quelque apparence éthérée qu'elle se donne, a sa racine dans l'instinct sexuel, ou même n'est pas autre chose qu'un instinct sexuel plus nettement déterminé, plus spécialisé ou, au sens exact du mot, plus individualisé. [...] Le but dernier de toute intrigue d'amour, qu'elle se joue en brodequins ou en cothurnes, est, en réalité, supérieur à tous les autres buts de la vie humaine et mérite bien le sérieux profond avec lequel on le poursuit. [...] L'instinct sexuel [...] sait très habilement prendre le masque d'une admiration objective et donner ainsi le change à la conscience ; car la nature a besoin de ce stratagème pour arriver à ses fins. Mais [...] cependant cette passion amoureuse n'a en vue que la procréation d'un individu de nature déterminée...

A. Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, III.

Dans un célèbre passage sur la folie (*Wahnsinn*), Schopenhauer explique cette dernière par un mécanisme qui, avant la lettre, s'apparente au refoulement décrit par Freud – ou, en tout cas, nous y fait penser ! Voici ce qu'il en dit : « Pour comprendre plus aisément [...] la naissance de la folie, rappelons-nous avec quelle répugnance nous pensons aux choses qui blessent fortement nos intérêts, notre orgueil, nos désirs [...] avec quelle facilité [...] nous nous en écartons brusquement ou nous nous en détachons furtivement sans en avoir conscience C'est dans cette répugnance de la volonté à laisser arriver ce qui lui est contraire à la lumière de l'intellect qu'est la

brèche par laquelle la folie peut faire irruption dans l'esprit [...]. Si certains événements sont entièrement soustraits à l'intellect [...] et si [...] on comble arbitrairement la lacune ainsi produite, alors la folie est là. »

Les analogies que l'on peut reconnaître entre la pensée de Schopenhauer et certains concepts freudiens ont été soulignés, en particulier par l'écrivain allemand Thomas Mann qui a vu chez Schopenhauer « une anticipation philosophique des conceptions analytiques, à un degré tout à fait étonnant ».

VON HARTMANN ET LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

La deuxième édition du principal ouvrage de Schopenhauer parut en 1848 ; vingt ans plus tard, le livre de Edouard von Hartmann (1842-1906), *Philosophie de l'inconscient*, aura un grand retentissement ; il sera traduit en français en 1877, en anglais en 1884. L'inconscient est présenté là comme une force, comme un dynamisme sous-jacent à l'univers visible : l'idée d'un inconscient personnel qui, aujourd'hui nous semble aller de soi, ne se dégage que lentement et partiellement.

Dans sa *Philosophie de l'inconscient*, von Hartmann distingue trois niveaux d'inconscient : l'inconscient absolu est la substance même de l'univers et la source de toutes les autres formes d'inconscient ; l'inconscient physiologique est à l'œuvre dans l'origine, le développement et l'évolution de tous les êtres vivants, y compris l'homme ; enfin l'inconscient psychologique est à l'origine de notre vie mentale consciente. Ainsi, du premier au troisième niveau, l'inconscient s'individualise et se personnalise. Vers l'année 1870, en tout cas, l'idée d'inconscient était dans l'air : question d'actualité dans le monde savant, c'était aussi un thème fort prisé dans les milieux cultivés. On peut se demander d'ailleurs si le succès rencontré par le volumineux ouvrage de von Hartmann ne doit pas être imputé au moins autant à l'état d'esprit de l'époque qu'à la qualité intrinsèque de l'œuvre.

La conception de Carus, comme celles de Schopenhauer et de von Hartmann se présentent comme des panpsychismes : avec une telle

perspective, on risque d'une part de voir de l'inconscient là où il n'y a que du physiologique, d'autre part de faire une confusion entre l'inconscient psychologique et une activité physiologique ou organique. Il reste des différentes philosophies de l'inconscient un acquis majeur, l'idée d'une force inconsciente gouvernant l'activité consciente et le rôle de l'inconscient (ou plutôt d'*un* inconscient) dans ce que nous croyons relever de la pleine conscience, de décisions libres et volontaires. Et la question de l'inconscient, de sa nature, de ses fonctions, est, dans le dernier tiers du ^{xix}^e siècle, en passe de devenir un thème privilégié d'étude et de réflexion.

HERBART ET LE CONFLIT DES REPRÉSENTATIONS

Il y a dans la pensée allemande du ^{xix}^e siècle une influence que l'on ne peut passer sous silence, celle de J.F. Herbart (1776-1841), philosophe, psychologue et pédagogue allemand, professeur à l'Université de Göttingen en 1805, puis à celle de Königsberg jusqu'en 1833. Pour Herbart, dont les travaux furent publiés à partir de 1824, les données de l'expérience sont contradictoires. Dans le domaine de la psychologie, les phénomènes mentaux sont issus des interactions des représentations, dont certaines sont fortes et d'autres faibles. Celles qui sont dominées par des représentations plus puissantes sont refoulées mais continuent néanmoins d'exister. La représentation transformée en simple tendance existe donc toujours, mais elle se trouve au-dessous du seuil de la conscience. Et les représentations inhibées, disparues de la conscience, forment un bloc et continuent d'exercer une pression sur les représentations conscientes. On a donc affaire à une approche dynamique du fonctionnement mental, présentée sous une forme quantitative, donnant au conflit entre représentations conscientes et inconscientes une place centrale.

NIETZSCHE ET LE MENSonge DE LA CONSCIENCE

On trouve chez Nietzsche nombre d'idées et d'intuitions qui annoncent ou préfigurent certains aspects de la pensée freudienne. Friedrich Nietzsche (1844-1900) était convaincu que l'homme se

ment à lui-même, plus encore qu'il ne ment aux autres ! Tout homme est ainsi l'être le plus éloigné de lui-même, et l'inconscient représente la composante essentielle de l'individu. Aussi convient-il que le psychologue cherche à mettre au jour ce que les gens veulent signifier, plutôt que de s'attacher à ce qu'ils disent et à ce qu'ils font. Car, selon lui, la conscience n'atteint que la surface : « La grande activité fondamentale est inconsciente », écrit Nietzsche, qui ajoute : « Le processus continu véritable a lieu au-dessous de notre conscience ; la suite et la succession des sentiments, pensées, etc., sont des symptômes de ce processus sous-jacent » (cité par L. Whyte, *L'inconscient avant Freud*, Paris, Payot, 1971, p. 223-224).

Dans la pensée de Nietzsche, l'inconscient est un réservoir d'émotions et d'instincts confus ; c'est aussi le lieu d'une réactualisation des étapes antérieures par lesquelles est passé l'individu ou l'espèce. Et le rêve est une réactualisation de fragments de notre propre passé et de celui de l'humanité. L'un des premiers aphorismes de *Humain, trop humain* valorise justement la fonction du rêve, qui relie l'individu à la mémoire de toute l'humanité : « Ainsi, dans le sommeil et le rêve, nous refaisons, encore une fois, la tâche de l'humanité antérieure » (F. Nietzsche, *Humain, trop humain*, [1886], aphorisme 12, trad. de A.M. Desrousseaux).

Le rêve nous reporte ainsi dans de « lointains états de la civilisation humaine et nous met en main un moyen de les comprendre ». Le rêve est une *récréation* pour le cerveau, qui, « dans le jour, doit satisfaire aux sévères exigences de la pensée, telles qu'elles sont établies par la civilisation supérieure ».

Certes, comme pour Carus, Hartmann ou Schopenhauer, l'esprit conscient, pour Nietzsche, est l'instrument de l'énergie vitale inconsciente. Mais Nietzsche, dans une perspective au fond plus « psychologique », dénonce le mensonge de la conscience, et s'élève contre le primat du conscient dans la tradition de pensée de l'Occident. Il dénonce ainsi « l'absurde surélévation de la conscience » et affirme : « La conscience est la dernière évolution, et la plus tardive, de l'organique ; elle est par suite la plus inachevée et la moins efficace de ces différentes évolutions. »

La conscience

Le conscient est l'évolution dernière et tardive du système organique, et par conséquent aussi ce qu'il y a dans ce système de moins achevé et de moins fort.

D'innombrables méprises ont leur origine dans le conscient, des méprises qui font périr un animal, un homme plus tôt qu'il ne serait nécessaire, « malgré le destin », comme dit Homère. [...] On s' imagine que c'est là [il s'agit du conscient, bien entendu] le noyau de l'être humain, ce qu'il a de durable, d'éternel, de primordial ! On tient le conscient pour une quantité stable donnée ! [...] Cette ridicule surestimation, cette méconnaissance de la conscience a eu ce résultat heureux que par là le développement trop rapide de la conscience a été empêché. Parce que les hommes croyaient déjà posséder le conscient, ils se sont donné peu de peine pour l'acquérir – et, maintenant encore, il n'en est pas autrement. Une tâche demeure toute nouvelle et à peine perceptible à l'œil humain ; à peine clairement reconnaissable, la tâche de s'incorporer le savoir et de le rendre instinctif. Cette tâche ne peut être aperçue que par ceux qui ont compris que, jusqu'à présent, seules nos erreurs ont été incorporées et que toute notre conscience se rapporte à des erreurs !

F. Nietzsche, *Le Gai Savoir* (1886), 11, trad. par H. Albert, Paris, Mercure de France.

La conscience n'est pas liée à la libération mais à la duperie : « La conscience qui s'éveille est un danger ; et quiconque vit au milieu des Européens conscients sait qu'en fait, c'est une maladie. » L'inconscient, région où se passent les choses essentielles de la réalité humaine, possède au contraire des vertus curatives.

Si l'approche philosophique du fonctionnement de l'esprit en général, de l'inconscient en particulier a tenu une place importante au ^{XIX}^e siècle, l'approche médicale n'est pas moins éclairante pour comprendre les progrès du courant dynamique en psychologie et l'évolution de la notion d'inconscient.

3. DU MAGNÉTISME ANIMAL AU SOMNAMBULISME. IMAGINATION ET GUÉRISON

La pratique du magnétisme animal, que l'on peut tenir sans conteste pour l'ancêtre de l'hypnose, représente un tournant décisif, quoique longtemps méconnu, dans la connaissance de l'interaction somatopsychique et dans l'approche dynamique du fonctionnement psychique.

3.1. MESMER, LE MAGNÉTISME ANIMAL ET LES VERTUS THÉRAPEUTIQUES DE L'IMAGINATION

Médecin, originaire de Constance, Franz Anton Mesmer (1734-1815), en croyant et voulant faire croire qu'il avait découvert un fluide nouveau, a facilité et favorisé des manifestations spectaculaires qui, des décennies plus tard, seront reconnues comme autant d'expressions de l'inconscient.

Ne nous y trompons pas, il n'est pas question d'inconscient dans la pratique, pas plus que dans la théorie de Mesmer. Un double piège est à éviter : penser que Mesmer fut délibérément un explorateur de l'inconscient, croire qu'il a choisi de traiter les malades mentaux, les hystériques en particulier. Il n'en est rien : Mesmer avait au contraire la conviction qu'il avait trouvé un remède universel, applicable à toutes les maladies, et que le principe thérapeutique – le fluide magnétique – qu'il prétendait avoir découvert avait tous les caractères d'une découverte scientifique dont il a tenté, avec un acharnement passionné, de faire reconnaître par les sociétés savantes de son temps, la matérialité.

Avant de voir comment il procédait, et quelle idée il se faisait des maladies et du traitement idéal qu'on pouvait leur appliquer, arrêtons-nous un peu sur la biographie de cet homme.

L'INVENTION DU MAGNÉTISME ANIMAL

Après des études de théologie puis de philosophie, Franz Anton Mesmer a soutenu une thèse de médecine portant sur « L'influence des planètes sur les maladies humaines. » En 1766, il est docteur en médecine.

L'année suivante, en 1767, son mariage avec la riche veuve du conseiller impérial van Bosch lui permet de commencer son exercice professionnel dans des conditions d'un luxe peu commun. Mélomane et musicien lui-même, il a pour hôtes quelques célébrités, parmi lesquelles on compte la famille Mozart. Le premier opéra de Wolfgang Amadeus Mozart, *Bastien et Bastienne*, a d'abord été représenté dans le théâtre privé qui appartenait à la somptueuse propriété de Mesmer.

Nous avons donc affaire à un personnage haut en couleurs, qui aime le luxe, la mise en scène, et qui a l'art de « faire événement » et de tenir la vedette. Son goût du spectacle et son art de la mise en scène se révèlent pleinement lorsqu'il annonce solennellement « sa » découverte, celle d'un nouveau fluide ayant un pouvoir thérapeutique sur *toutes* les maladies.

À vrai dire, dès 1766, des jalons avaient été posés ; dans sa thèse de médecine, Mesmer traitait de l'influence des planètes sur les corps humains. Avant de parler de magnétisme ou de fluide, Mesmer a développé le thème de l'assujettissement des corps humains aux corps célestes.

En 1772, il s'intéresse à l'utilisation thérapeutique des aimants, et il en fait l'essai sur ses patients. Le cas d'une patiente est particulièrement remarquable, celui d'une jeune femme de 29 ans qui souffrait de nombreux symptômes, et que Mesmer entreprit de traiter à l'aide d'aimants. La chronologie des faits vaut d'être contée. Au cours de l'été 1774, ayant entendu parler de l'efficacité thérapeutique remarquable sur des crampes d'estomac d'un aimant de forme particulière fabriqué, sur la demande d'un étranger de passage, par le père jésuite Hell, astronome, Mesmer prie ce dernier, ami de longue date, de lui fabriquer des aimants semblables.

Mesmer a fait un récit vivant et détaillé du traitement appliqué à la demoiselle Esterline (*cf.* encadré *infra*).

Du magnétisme minéral au magnétisme animal

Ce fut surtout pendant les années 1773 et 1774 que j'entrepris chez moi le traitement d'une demoiselle, âgée de 29 ans, nommée Cæsterline, atteinte depuis plusieurs années d'une maladie convulsive, dont les symptômes les plus fâcheux étaient que le sang se portait avec impétuosité vers la tête et excitait dans cette partie les plus cruelles douleurs de dents et d'oreilles, lesquelles étaient suivies de délire, fureur, vomissements et syncope. C'était pour moi l'occasion la plus favorable d'observer avec exactitude ce genre de flux et reflux que le Magnétisme animal fait éprouver au corps humain. La malade avait souvent des crises salutaires, et un soulagement remarquable en était la suite ; mais ce n'était qu'une jouissance momentanée et toujours imparfaite. [...]

La malade ayant éprouvé, le 28 juillet 1774, un renouvellement de ses accès ordinaires, je lui fis l'application sur l'estomac et aux deux jambes de trois pièces aimantées. Il en résultait, peu de temps après, des sensations extraordinaires ; elle éprouvait intérieurement des courants douloureux d'une matière subtile, qui, après différents efforts pour prendre leur direction, se déterminèrent vers la partie inférieure et firent cesser pendant six heures tous les symptômes de l'accès. L'état de la malade m'ayant mis le lendemain dans le cas de renouveler la même épreuve, j'en obtins les mêmes succès. Mon observation sur ces effets, combinée avec mes idées sur le système général, m'éclaira d'un nouveau jour : en confirmant mes précédentes idées sur l'influence de l'Agent général, elle m'apprit qu'un autre principe faisait agir l'aimant, incapable par lui-même de cette action sur les nerfs, et me fit voir que je n'avais que quelques pas à faire pour arriver à la théorie imitative qui faisait l'objet de mes recherches. [...]

Les préventions du public et les incertitudes sur la nature de mes moyens, me déterminèrent à publier une Lettre, le 5 janvier 1775, à un médecin étranger dans laquelle je donnais une idée précise de ma théorie, des succès que j'avais obtenus jusqu'alors et de ceux que j'avais lieu d'espérer. J'annonçais la nature et l'action du Magnétisme animal et l'analogie de ses propriétés avec celles de l'aimant et de l'électricité. J'ajoutais « [...] que ce fluide pénétrait tout ; qu'il pouvait être accumulé et concentré comme le fluide électrique ; qu'il agissait dans l'éloignement, que les corps animés étaient divisés en deux classes, dont l'une était susceptible de ce magnétisme et l'autre d'une vertu opposée qui en supprime l'action ».

F. A. Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*.

Pour Mesmer, les effets constatés chez la jeune fille ne pouvaient être dus aux seuls aimants, ils devaient provenir d'un fluide, accumulé dans son propre corps, ce que Mesmer nomme aussi

« Agent général » ou magnétisme animal. Les aimants n'ont alors dans cette conception qu'un rôle secondaire, adjuvant : ils renforcent le magnétisme animal, lui impriment une direction déterminée, mais l'action observée a sa source dans le corps de l'homme, car celui-ci « possède des propriétés analogues à celles de l'aimant, il est doué d'une sensibilité par laquelle il peut être en rapport avec les êtres qui l'environnent, même les plus éloignés [...] ». Mesmer lui-même se croyait porteur d'un fluide particulièrement abondant et puissant, le rendant capable de provoquer l'apparition de symptômes chez les malades par sa seule présence. Il allait jusqu'à prétendre que lorsqu'il s'approchait d'un homme en train de subir une saignée, le sang se mettait à couler dans une autre direction.

Désormais, sans relâche, Mesmer essaiera de démontrer l'existence matérielle de ce fluide, et pour son « magnétisme animal », il recherchera, sans jamais l'obtenir, la caution de ses pairs et des plus prestigieux savants de son temps. Le magnétisme animal était né en tout cas. Du mesmérisme à la mesméromanie il n'y avait qu'un pas : il fut vite franchi !

L'évolution favorable du traitement de la jeune Cœsterline fut suivie d'autres succès thérapeutiques. L'agitation et le bruit qui entouraient la pratique de Mesmer soulevèrent une irritation croissante dans les milieux médicaux : ceux-ci ne manquèrent pas l'occasion qui leur fut offerte par les soins que Mesmer prodigua à une jeune aveugle, Marie-Thérèse Paradis, musicienne de talent, protégée de l'impératrice et fille d'un fonctionnaire riche et influent. Le parfum de scandale qui entoura le séjour de la jeune fille dans la maison de Mesmer (elle ne voulait point se séparer de son bienfaiteur) fut pour les ennemis de Mesmer une véritable aubaine : ils firent tant et si bien que Mesmer fut contraint, sous la pression croissante de ses détracteurs, de quitter Vienne, à la fin de l'année 1777.

Sûr de son fait, Mesmer continue d'affirmer que le magnétisme animal est une thérapeutique universelle, capable de guérir et de prévenir toutes les maladies, « amenant ainsi la médecine à son point de perfection » : « Il n'y a qu'une maladie, qu'un remède,

qu'une guérison. » Toute guérison, soutenait Mesmer, avait en fait toujours été due au magnétisme, mais personne avant lui ne l'avait soupçonné. La conception de la maladie et de la guérison s'appuie sur l'hypothèse, soutenue avec force, qu'un fluide universel pénètre le monde de toutes parts ; ce fluide physique subtil qui remplit l'univers sert d'intermédiaire entre l'homme, la terre et les corps célestes, et également entre les hommes eux-mêmes. La maladie résulte d'une mauvaise répartition de ce fluide dans le corps humain ; la guérison revient à restaurer cet équilibre perdu. Certaines techniques, l'utilisation des aimants en particulier, mais aussi les passes magnétiques, permettent de canaliser ce fluide et de le transmettre à d'autres personnes. En tout cas, l'affaire pour Mesmer est entendue : tout homme possède une certaine quantité de magnétisme animal, certains plus que d'autres, les malades moins que les bien portants, Mesmer plus que tout autre !

TEMPÊTE AUTOUR D'UN BAQUET. DE LA GLOIRE AU DÉSAVEU

Lorsque Mesmer arrive à Paris au début de l'année 1778, son succès est immédiat et massif ; à Paris, place Vendôme, ou à Créteil dans son luxueux hôtel particulier, Mesmer magnétise ; il séduit, intrigue, fascine, et souvent il guérit. Débordé par la demande, il invente un traitement collectif, qui se déroule autour d'un baquet, devenu légendaire, récipient rond muni d'un couvercle percé de trous par lesquels sortent des tiges métalliques recourbées, dont on peut faire varier la hauteur afin de mettre l'extrémité de la tige en regard de la partie malade.

Le succès et l'audience de Mesmer auront bientôt leur revers : la méfiance et l'hostilité des milieux médicaux ne font que croître, l'exaspération du roi Louis XVI arrive à son comble et, par une ordonnance de 1784, il nomme deux commissions, l'une de l'Académie des Sciences et l'autre de l'Académie Royale de Médecine, chargées d'examiner la pratique de Mesmer et de statuer sur l'existence ou non du fluide que le médecin de Vienne prétendait avoir découvert et qu'il avait nommé « magnétisme animal ». À ces

commissions appartenaient des personnages illustres : B. Franklin, Lavoisier, Bailly, Jussieu, Guillotin...

Le succès de Mesmer fut immense ; sa pratique et les guérisons spectaculaires qu'elle entraînait avaient attiré de nombreux adeptes ; des personnages puissants et influents recherchaient les soins de Mesmer et montraient autant d'ardeur à le défendre que ses détracteurs à l'accabler. Deslon, médecin personnel du comte d'Artois, l'un des frères du roi, fut un disciple influent, certes, mais avec lequel conflits et rivalités s'affichèrent. C'est en fait les cures pratiquées par Deslon que suivirent les commissaires, en dépit des protestations de Mesmer qui, dans une lettre adressée à Franklin récusait d'avance les conclusions des rapports.

En tout cas, les conclusions des commissaires ne furent point favorables à Mesmer : cherchant à découvrir le fluide magnétique, voire à le toucher, les commissaires « ont conclu, d'une voix unanime, sur la question de l'existence et de l'utilité du magnétisme, que rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal ; que ce fluide sans existence est par conséquent sans utilité ; que les violents effets que l'on observe au traitement public appartiennent à l'attouchement, à l'imagination mise en action et à cette imitation machinale qui nous porte malgré nous à répéter ce qui frappe nos sens ». Mesmer a perdu : les plus hautes autorités scientifiques de son temps proclament la « non-existence » de sa « découverte » ; le magnétisme animal, affirment les commissaires, « ne peut être perçu par aucun des sens ». Ils ajoutent – et cela est pour la psychologie dynamique une caution involontaire autant qu'inespérée – que « l'imagination sans magnétisme produit des convulsions, et que le magnétisme sans l'imagination ne produit rien » !

À QUELQUE CHOSE, MALHEUR EST BON : LA GUÉRISON PAR L'IMAGINATION

Décidément, tout se passe comme si les commissaires, sans le vouloir et en grande partie sans le savoir, avaient trouvé, mieux que Mesmer lui-même, l'art de mettre en relief les aspects d'une pratique qui mobilise puissamment des forces psychologiques cachées et

ignorées. À plusieurs reprises, en effet, le rôle de l'imagination est souligné dans l'interprétation des résultats observés lors des traitements : si l'on déclare à des patients qu'un objet a été magnétisé – alors qu'il n'en est rien – ils sont saisis de convulsions après ou même sans attouchement. Rayé des cadres de la Société Royale de Médecine pour s'être associé avec Mesmer, Deslon, professeur à la Faculté de Médecine, n'hésitait pas à déclarer, anticipant les développements de la psychologie dynamique de la fin du ^{XIX}^e siècle : « Si la médecine d'imagination est la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas de la médecine d'imagination ? » De son côté, Chastenet de Puységur, autre disciple, quelque peu dissident, de Mesmer soulignait : « Certes, si ce sont là les effets de l'imagination, l'Académie sera forcée de convenir que l'imagination est le plus grand médecin du monde. »

Ainsi, ce qui est pour Mesmer déception, échec, humiliation, est pour nous illustration prémonitoire et éclatante du rôle de la relation et de la suggestion dans l'issue favorable du traitement de certains troubles. L'intérêt d'une pratique qui suscita tant de passions, a été bien saisi par un contemporain de Mesmer, J.-B. Bonnefoy, du Collège chirurgical de Lyon : « Comment lutte-t-on contre les maladies nerveuses, ces maladies aujourd'hui encore complètement ignorées ? On ordonne des bains chauds et froids, des remèdes calmants ou excitants, et aucun de ces misérables palliatifs n'a obtenu jusqu'ici des effets aussi étonnants que la médecine psychothérapeutique de Mesmer ».

UN PARFUM DE SCANDALE

De toute cette agitation autour d'un baquet, que retenons-nous aujourd'hui ? Il ne faudrait point s'y tromper : Mesmer, refusant toute référence à la métaphysique, voulait à tout prix donner une explication rationnelle des résultats thérapeutiques observés. Ne pouvant faire appel à une science qui n'existait pas encore, la psychologie, c'est vers la physique que, tout naturellement, il s'est tourné, comparant à l'électricité ou à la gravitation universelle le

fluide magnétique dont l'existence matérielle ne faisait pour lui aucun doute.

Ce qui intéresse l'histoire de la psychologie et l'histoire de l'inconscient, c'est autant, sinon plus, les échecs que les succès de Mesmer : les succès, car ils montrent le rôle de la relation, de la personnalité du médecin, de la force de la suggestion et de la mise en scène dans la mobilisation des symptômes ; les échecs, car les deux commissions nommées par le roi n'ont certes pas ratifié la découverte d'un nouveau fluide physique, mais en mettant les effets thérapeutiques observés sur le compte de l'imagination, elles ont orienté sans le dire, et probablement sans le savoir, vers l'idée que certains troubles et leur traitement sont sous la dépendance de facteurs psychiques plutôt que physiques ou physiologiques.

Autrement dit, l'aimant nous intéresse moins que son abandon, et le fluide moins que la mise en scène qui présidait aux traitements collectifs et qui mettait, comme les commissaires l'ont bien vu, les participants dans des conditions tout à fait favorables au pouvoir de la suggestion : « Ce que nous avons appris ou du moins ce qui nous a été confirmé d'une manière démonstrative et évidente par l'examen des procédés du magnétisme, c'est que l'homme peut agir sur l'homme et presque à volonté en frappant son imagination. » Nos savants ont fort bien repéré également l'érotisme présent dans la pratique de Mesmer : les femmes « ont assez de charmes pour agir sur le médecin, elles ont assez de santé pour que le médecin agisse sur elles ; alors le danger est réciproque ». Érotique ou non, la relation, étroite entre magnétiseur et magnétisé, est dynamique et opérante : « Tous sont soumis à celui qui magnétise. » Dans la dépendance qui lie le magnétisé au magnétiseur, dans la fascination que le second exerce sur le premier, on serait en droit de reconnaître des phénomènes que Freud, un siècle plus tard, placera sous le signe du transfert et du contre-transfert.

En dénonçant, dans le rapport secret au roi, les dangers de la pratique de Mesmer, les commissaires ont montré sans équivoque qu'ils avaient parfaitement saisi l'influence de l'environnement et de

la mise en scène sur le cours du traitement d'une part, l'érotisation de la relation médecin-malade d'autre part.

Dans le procédé thérapeutique de Mesmer, le déclenchement de la « crise » revêt une importance particulière. La crise, en effet, véritable révélateur, apporte la preuve de la maladie en même temps qu'elle fournit le moyen de la guérir : Deslon affirmait ainsi que Mesmer « n'entend guérir qu'à l'aide des crises, c'est-à-dire en fécondant ou provoquant les efforts de la nature ». Les crises, disait Mesmer, sont spécifiques de la maladie : un asthmatique aura une crise d'asthme, un épileptique une crise d'épilepsie. Ainsi provoquées, les crises, devenant de moins en moins violentes, finissent par disparaître totalement, signant alors la guérison.

Quelque temps après la publication du rapport des commissaires, qui déclencha les passions pour ou contre Mesmer et suscita des centaines de pamphlets, de caricatures et de chansons populaires, Mesmer quitta la France. Il tenta, en vain, de trouver refuge à Vienne, la ville où il avait connu successivement gloire et réprobation : accusé de jacobinisme, il en fut expulsé, et se réfugia en Suisse, jusqu'à la fin de ses jours en 1815. En 1812, l'Académie de Berlin réhabilita le magnétisme, et, en France, même après le départ de Mesmer, la Société de l'Harmonie, fondée par ses adeptes, resta prospère, en dépit des conclusions contenues dans le rapport des commissaires.

Nous sommes tentés, aujourd'hui, de proposer une version « psychologique » des propos de Mesmer, en particulier lorsqu'il affirme que le magnétiseur est l'agent thérapeutique de ses guérisons ; nous avons vu ainsi que pour être en mesure de guérir son malade, il faut d'abord établir avec lui une relation étroite, se « mettre en harmonie » avec lui. Nous dirions volontiers que dans le déroulement des pratiques thérapeutiques et dans certaines interprétations, l'inconscient est présent, et actif ; il n'est pas encore nommé, certes, mais n'est-il pas déjà pressenti ?

3.2. PUYSEGUR, LE SOMNAMBULISME ET LA CONSCIENCE MODIFIÉE

Armand Marie-Jacques de Chastenet, marquis de Puységur (1751-1825), disciple de Mesmer, introduisit quelques variantes dans la pratique du magnétisme et ses commentaires diffèrent nettement de ceux de son maître. Sans lui, a-t-on dit, le magnétisme n'aurait laissé que le souvenir d'une épidémie psychique autour d'un baquet ! Aîné de trois frères tous disciples de Mesmer, Puységur, qui partageait son temps entre la vie militaire et son château de Buzancy près de Soissons, imprima de fait au magnétisme une nouvelle direction. Sa personnalité était fort différente de celle de Mesmer, et il fut attentif à d'autres aspects du déroulement de la cure magnétique. Mesmer s'était passionné pour la crise, Puységur se passionne pour l'état somnambulique. Mesmer voyait dans le « pouvoir » du magnétiseur le facteur principal de l'efficacité thérapeutique ; Puységur considère que l'on ne peut être magnétisé malgré soi, que l'induction de la transe suppose un acquiescement total et que « la confiance dans le magnétiseur devra toujours être le préliminaire du secours ».

LE SOMMEIL MAGNÉTIQUE

Entre mai 1784 et janvier 1785, retiré pour quelques mois au château de Buzancy, Chastenet de Puységur rédige des *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*. L'aspect le plus remarquable de ce travail est moins l'éloge et la défense de Mesmer que la description minutieuse de plusieurs cures au cours desquelles un phénomène étonnant et déroutant est soigneusement observé, le sommeil magnétique. Par la priorité qu'il accorde à cet ensemble de manifestations, Puységur se désolidarise de fait du maître amoureux de la transe. Les discussions théoriques sont vaines, et il est de peu d'intérêt de s'interroger sur la nature du fluide, voire sur son existence, question, on le sait, cruciale pour Mesmer ; le véritable agent de la guérison est la volonté du magnétiseur : « Je crois que j'ai la puissance d'actionner le principe vital de mes semblables ; je *veux* en faire usage ; voilà toute ma science et mes moyens. Croyez et veuillez, Messieurs, vous ferez

autant que moi. » « Toute la doctrine du magnétisme animal est renfermée dans les deux mots, croyez et veuillez. » Sans doute importe-t-il de souligner la dimension psychologique contenue dans une telle formule ; elle ne sera en fait reconnue que bien plus tard, après une longue période de méconnaissance et d'incompréhension.

L'un des premiers traitements auquel se livra Puységur fut celui d'un jeune homme, Victor Race, dont la famille était au service des Puységur depuis plusieurs générations. Puységur avait commencé par magnétiser un arbre, l'orme qui se trouvait sur la place du petit village de Buzancy (à ce propos, un auteur contemporain, Georges Lapassade, remarque qu'à l'époque de Puységur « les arbres sacrés, objets de vénération, étaient nombreux dans les campagnes »). Le 7 mai 1784, jour où l'arbre fut magnétisé, Victor, qui souffrait de quelques troubles respiratoires, entra rapidement et aisément dans un état qui intrigua fort Puységur. Le jeune homme ne présenta pas les convulsions qui étaient la caractéristique et le point culminant des traitements effectués par Mesmer ; il tomba en revanche dans un état fort curieux ressemblant au sommeil, mais un sommeil bien particulier pendant lequel, paradoxalement, il paraissait plus éveillé et plus lucide que dans son état habituel. Admiratif, Puységur décrit avec soin et minutie les modifications de l'état de conscience que le traitement magnétique a entraînées.

Somnambulisme et alternance des états de conscience

Cette cure est la première que j'aie entreprise ; je puis même dire que c'est à elle que je dois, non pas tout à fait ma croyance aux effets du magnétisme animal, mais la confiance dans mes moyens. Le hasard a fait que le malade dont je vais parler est tombé dans mes bras, au bout de cinq minutes, dans l'état somnambulique le plus parfait, et tel que jamais je n'en avais vu. [...] J'étais exalté au dernier point, et singulièrement glorieux de tout mon pouvoir je n'imaginais pas alors que la cause en fût si simple ; et sans un retour sur moi-même, qui me faisait bien voir que j'étais loin de la perfection, j'eusse été tenté, en réfléchissant à tout ce que je faisais de surnaturel, de me croire favorisé du ciel. Je ne me suis éclairé depuis qu'aux dépens de mon amour-propre [...].

Le bien que j'ai opéré sur ce malade a enhardi plusieurs paysans à venir me consulter. [...] Afin de pouvoir opérer sur tous ces pauvres gens un effet plus continu, et en même temps ne pas m'épuiser de fatigues, j'ai pris le parti de magnétiser un arbre, [...] et après y avoir attaché une corde, j'ai essayé sa vertu sur mes malades : ce n'est qu'hier au soir que j'ai fait ma première expérience ; j'y ai fait venir mon premier malade : sitôt qu'il a eu mis la corde autour de lui, il a regardé l'ARBRE, a dit pour toute parole, avec un air d'étonnement qu'on ne peut rendre : – Qu'est-ce que je vois là ? Ensuite sa tête s'est baissée, et il est entré dans un somnambulisme parfait. Au bout d'une heure, je l'ai ramené dans sa maison, où je lui ai rendu l'usage de ses sens. Plusieurs hommes et femmes sont venus lui dire ce qu'il avait fait ; il leur soutient que ce n'est pas vrai ; que faible comme il est, pouvant à peine marcher dans sa chambre, il lui serait bien impossible de descendre son escalier et d'aller à l'arbre de la fontaine.

A.M.J. de Chastenet, marquis de Puységur, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal* (1784),
Toulouse, Privat, Coll. Rhadamante, 1986.

Le sommeil magnétique est tout à fait comparable au somnambulisme naturel, d'où le nom de « somnambulisme artificiel » donné à l'état de conscience modifiée provoqué par le magnétisme. La lucidité des sujets magnétisés est un phénomène remarquable, qui fascine spectateurs, participants et bien entendu le magnétiseur lui-même. La clairvoyance, la capacité de faire un diagnostic et de prévoir l'évolution non seulement de son propre état pathologique, mais de celui d'autres malades sont des aspects de la cure sur lesquels Puységur revient à maintes reprises.

À propos de Victor, il écrit à son frère : « Sa santé est rétablie presque entièrement, il vaque à tous ses ouvrages ; il m'a dit cependant lui-même, étant en crise, qu'il avait encore besoin d'être touché, et m'a indiqué les jours, c'est pour jeudi, samedi, et lundi la dernière fois, où il m'a prévenu que j'aurai beaucoup de difficulté à en venir à bout, mais qu'il le fallait absolument. »

UN SAVOIR PARTAGÉ

Attentif, réceptif et modeste, Puységur ne refuse pas d'apprendre de ses malades : le savoir devient en somme non seulement quelque chose qui se partage, mais qui n'est pas en totalité du côté du praticien : « Mon homme, ou, pour mieux dire, *mon intelligence*, me tranquillise ; il m'apprend la conduite que je dois tenir : suivant lui, il n'est pas nécessaire que je touche tout le monde, *un regard, un geste, une VOLONTÉ*, c'en est assez, et c'est un paysan, le plus borné du pays, qui m'apprend cela. Quand il est en crise, je ne connais rien de plus *profond*, de plus *prudent*, et de plus *clairvoyant* ». On a là un véritable éloge des capacités que révèle l'entrée dans ce que l'on appellera quelques années plus tard un « état second ». Grâce au magnétisme, qui met au jour des souvenirs enfouis, oubliés, et des possibilités insoupçonnées, Puységur « apprend » de ses malades, acceptant ainsi l'instauration d'un rapport inhabituel, inédit, non conformiste

Son expérience du somnambulisme provoqué l'instruit également sur l'importance et l'étroitesse de la relation qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, et, en même temps, sur la dépendance que cette relation privilégiée entraîne chez le patient. La présence, la personnalité, et, dirions-nous volontiers, le charisme du magnétiseur, jouent un rôle si déterminant dans les effets du magnétisme que « le baquet, sans l'aide d'un magnétiseur, ne doit donc être regardé que comme un accessoire du traitement magnétique, puisque son effet, fort secondaire, est plutôt d'entretenir un mouvement déjà imprimé, que d'en communiquer un par lui-même ».

L'intensité des sensations est telle durant le sommeil magnétique que le sujet a l'étonnante capacité de déterminer le siège de sa

maladie, son évolution, et de prévoir, de même, l'évolution de la symptomatologie des autres malades présents : « Une chose infiniment satisfaisante dans l'emploi du magnétisme animal, c'est de pouvoir, à l'aide d'un malade en crise magnétique, avoir un indicateur sûr, non seulement du siège de sa maladie, mais aussi des maladies des différents individus qui lui seront présentés. » Ce pouvoir surprenant de prévoir, pour soi-même et pour autrui, est analysé et nommé par un patient : « C'est plus que *prévoir*, il faudrait appeler cela *pressavoir*, ou plutôt *pressentir* : oui, c'est que je sens d'avance, je pressens le mal qui doit m'arriver. »

La « pressensation » est selon Puységur inhérente à l'état magnétique. Sorti de la crise, en effet, le sujet a perdu la capacité de prédire, qui était si remarquable durant le sommeil magnétique. Voilà un argument déterminant pour Puységur, l'amenant à considérer que l'on a affaire à deux états correspondant à deux existences différentes ; chacune d'elles a sa propre continuité, mais sa pratique du somnambulisme provoqué révèle à Puységur la richesse de l'expérience qui se déroule au cours de l'état magnétique : celui-ci conserve le souvenir de tout ce qui s'est passé durant l'état habituel, l'état de veille, alors que l'état de veille ne garde point la mémoire de ce qui s'est passé durant l'état magnétique. Puységur va jusqu'à postuler l'existence d'une « sensation de plus » dans l'état magnétique : « Ils peuvent, avec six sens, se ressouvenir des sensations que la jouissance des cinq premiers leur a procurées, tandis qu'avec cinq sens ils ne peuvent remonter aux idées formées avec six. » La « perfection de la sensation » dans l'état magnétique, qui fascine Puységur, n'existe en fait que lorsque les individus sont malades ; la guérison leur ôte l'étrange compétence de parler de la maladie des autres, d'en faire le diagnostic, d'en prévoir l'évolution : « Une fois guéris, s'ils continuent à tomber en crise, ils ne sont plus bons à consulter sur les maladies des autres ; ils avouent alors qu'ils ne sentent plus rien. »

Préférant le somnambulisme aux convulsions (« je redoute autant que personne l'état de convulsions et crois que le véritable but d'un

magnétiseur doit être de les faire cesser quand elles existent »), l'échange verbal aux spectaculaires décharges émotionnelles, Puységur ouvre une voie nouvelle au magnétisme, qui, quoi qu'il en dise, l'éloigne de la pratique de Mesmer et le place en précurseur de la psychologie dynamique.

3.3. LES DÉVELOPPEMENTS DU MAGNÉTISME

Après et en dehors de Puységur, la pratique du magnétisme animal connut d'autres variantes.

LA TECHNIQUE AUTORITAIRE DE L'ABBÉ DE FARIA

L'abbé de Faria (1756-1819), prêtre portugais, se disait brahmane et prétendait venir de l'Inde. Il donna à Paris, en 1813, une conférence sur le sommeil lucide : critiquant la théorie du fluide physique, préconisant une technique « autoritaire », il affirmait que le sommeil magnétique dépendait du sujet et non du magnétiseur. Selon lui, seuls certains individus pouvaient être magnétisés. Au patient confortablement installé dans un fauteuil, il demandait de fixer son regard sur sa main ouverte, et ordonnait : « Dormez. » Chez les sujets, rapidement plongés dans l'état magnétique, il induisait visions et suggestions post-hypnotiques. À vrai dire, l'abbé de Faria, plus qu'à ses talents de magnétiseur, doit sa célébrité à la place qu'Alexandre Dumas lui a donnée dans l'un de ses romans, *Le Comte de Monte-Cristo* ! L'abbé de Faria projetait d'écrire sur le sommeil lucide un ouvrage en quatre volumes ; un seul volume, en fait, fut publié, sous le titre : *De la cause du sommeil lucide, ou Étude de la nature de l'homme* (1819). Dans un ouvrage publié en 1881, Bernheim, le célèbre médecin de Nancy, grand rival de Charcot, rendra justice à l'abbé de Faria, en affirmant que celui-ci « le premier donna la conception nette et vraie des phénomènes de l'hypnotisme, qu'il appela sommeil lucide. La cause de ce sommeil est dans la volonté du sujet. Il n'y a ni fluide magnétique, ni influence fluidique passant du magnétiseur au magnétisé ». (*Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, Paris, Doin, 1881).

Dès le premier quart du ^{xix}^e siècle commence en fait, parallèlement à la pratique de Puységur – qui conduisit certains de ses patients à la consultation de Pinel ou à celle de Gall –, une approche « médicale » du magnétisme, ou, en tout cas, s'expriment divers points de vue critiques qui, en quelque sorte culminent, peu avant le milieu du ^{xix}^e siècle, dans l'appropriation médicale du magnétisme par un médecin anglais, Braid, qui rebaptisera le phénomène en le nommant *hypnotism*. La filiation est claire entre le magnétisme, le somnambulisme et l'hypnose. Mais l'intégration des pratiques et des phénomènes provoqués par ces pratiques dans le champ médical demandera tout juste un siècle.

UNE RECONNAISSANCE CONTROVERSÉE

La commission nommée par l'Académie de Médecine en 1825, rendit son rapport, après bien des difficultés et de nombreuses péripéties, en 1831, et présenta ses conclusions en 30 points ; les deux derniers méritent d'être cités :

« 29 – Considéré comme agent de phénomènes physiologiques, ou comme moyen thérapeutique, le magnétisme devrait trouver sa place dans le cadre des connaissances médicales ; et par conséquent, les médecins seuls devraient en faire ou en surveiller l'emploi, ainsi que cela se pratique dans les pays du Nord.

30 – La commission n'a pu vérifier, parce qu'elle n'en a pas eu l'occasion, d'autres facultés que les magnétiseurs avaient annoncé exister chez les somnambules ; mais elle communique des faits assez importants pour qu'elle pense que l'Académie devrait encore encourager les recherches sur le magnétisme, comme une branche très sérieuse de psychologie et d'histoire naturelle. »

Mais ce rapport, favorable, tomba dans le vide et l'Académie évita alors de se prononcer. En revanche, en 1837, elle approuva le rapport, défavorable celui-là, d'une autre commission, et, comme pour couronner le tout, par un décret du 21 avril 1841, le magnétisme fut déclaré « illicite » par la Congrégation générale de l'inquisition romaine et universelle, décret qui reçut l'approbation du pape Grégoire XVI.

Les études sur le magnétisme, le somnambulisme, l'hypnose et la suggestion jalonnent le ^{xix}^e siècle et ont joué un rôle déterminant sur le développement de la psychologie, en France particulièrement. Les écrits de A.J.F. Bertrand, ceux de Deleuze et les travaux du général Noizet ont largement contribué à la connaissance, à la diffusion et, probablement, à la démystification du magnétisme auquel la pratique spectaculaire de Mesmer avait donné une auréole sulfureuse !

À la fin du ^{xix}^e siècle, aura lieu l'entrée officielle du magnétisme dans le champ médical ; on ne parle plus alors de magnétisme, mais les phénomènes que l'Académie accepte désormais de prendre en considération ressemblent étrangement à ceux que Mesmer et surtout Puységur avaient suscités et décrits. La pratique maintenant reconnue et légitime se nomme hypnose. L'intérêt d'un médecin anglais, J. Braid (1795-1860), pour le sommeil lucide ou somnambulisme artificiel représente une étape importante sur la voie longue et tortueuse de la reconnaissance médicale du magnétisme : proposant une explication neurophysiologique du somnambulisme et rejetant la théorie du fluide, Braid donne au phénomène appelé jusqu'alors magnétisme le nom, d'allure plus scientifique, d'*hypnotisme* (du grec *hypnos* : sommeil), qui deviendra quelques années plus tard *hypnose*. Par la technique qu'il préconise – fixer un objet lumineux – et par l'interprétation qu'il propose, Braid sort franchement le magnétisme de l'auréole mystico-métaphysique qui le rendait éminemment suspect aux médecins et savants de son temps.

À la fin du ^{xix}^e siècle, l'hypnose connaîtra un développement remarquable. Parallèlement va s'affirmer le projet de fonder et de développer une psychologie « scientifique », c'est-à-dire une discipline n'étudiant les processus psychiques que sous l'angle de faits objectifs ou objectivables.

CHAPITRE 3

LA PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE AU XIX^E SIÈCLE : MODÈLE PHYSIOLOGIQUE ET MODÈLE EXPÉRIMENTAL

1. LA PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE EN FRANCE

2. LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE EN ALLEMAGNE

1. LA PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE EN FRANCE

À la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, en particulier en France, apparaît une approche naturaliste, voire matérialiste, de la psychologie, qui cherche à localiser les fonctions psychiques, en particulier dans le cerveau. Par la suite, dans le courant du XIX^e siècle, le prestige de la physiologie va conduire les psychologues à tenter de s'inspirer des méthodes de cette nouvelle science : c'est en particulier le cas dans l'œuvre du médecin Broussais. Cette orientation physiologique et médicale est théorisée par Auguste Comte qui condamne radicalement la psychologie : l'interdit comtien explique sans doute le retard que prend la psychologie française au XIX^e siècle par rapport à la psychologie expérimentale allemande. En

revanche il autorise une étude du psychisme humain à partir de ses maladies, et ouvre donc la voie à la psychopathologie d'un Ribot à la fin du siècle.

1.1. CHARLES BONNET, LA PSYCHOLOGIE D'UN NATURALISTE

Charles Bonnet (1720-1793), naturaliste genevois, correspondant de Réaumur, de Haller, de Trembley ou de Spallanzani, est surtout connu pour ses travaux de biologie. Il est célèbre pour avoir décrit, à vingt ans, la parthénogenèse du puceron, et vérifié les travaux de Trembley sur la reproduction par segmentation de l'hydre d'eau douce, chaque animal coupé devenant un nouvel animal. C'est également un croyant enthousiaste, persuadé que tout l'univers est relié au créateur par une « chaîne immense ».

LA TERMINOLOGIE PSYCHOLOGIQUE

Charles Bonnet est aussi le premier à employer, en français, le mot « psychologie », dans son *Essai de psychologie* de 1754 ou dans *l'Essai analytique sur les facultés de l'âme* de 1760. Outre le terme de psychologie il forge également toute une série de termes dérivés. Ainsi le mot de « psychomètre » : « Le nombre de conséquences justes que différents esprits tirent du même principe ne pourrait-il pas servir de fondement à la construction d'un psychomètre et ne peut-on pas présumer qu'un jour on mesurera les esprits comme on mesure les corps ? » Ou celui de psychophysique : « Ne dites pas : les abeilles amassent des provisions pour l'hiver, vous diriez une absurdité, mais dites : les abeilles recueillent du miel et de la cire, et vous direz un fait. Le philosophe cherchera l'explication de ce fait dans les rapports qui sont entre les fleurs et la constitution psychophysique des abeilles. »

UNE ÉTUDE NATURALISTE DE L'ÂME

Charles Bonnet veut « étudier l'homme comme (il) a étudié les insectes et les plantes ». Il se flatte d'avoir mis dans son *Essai analytique sur les facultés de l'âme* « beaucoup de physique et assez peu de métaphysique ». En effet « la physique est la mère de la

métaphysique et l'art d'observer est l'art du physicien comme l'art du métaphysicien ». Bonnet n'est pas matérialiste pour autant : il ne se prononce pas sur la nature de l'âme. Il se contente d'étudier les facultés de l'âme indépendamment de tout présumé métaphysique : « Je puis raisonner très juste sur les facultés de mon âme et ignorer profondément l'essence de mon âme. »

Pour ce faire, il va procéder à une analyse « génétique » des facultés psychologiques. Il imagine une « fiction », qui « ne sera pas la nature, mais aura son fondement dans la nature ». Comme Condillac dans le *Traité des sensations* (1754), il se représente une statue vivante, placée dans une clairière, et analyse la manière dont elle acquiert les diverses sensations, en partant des plus simples. Il s'inspire de Condillac pour avancer que le sens le plus simple, et donc acquis en premier, est l'odorat : « La statue devient un être sentant. » Mais, à la différence de Condillac, il s'intéresse à la « physiologie » de la statue et à la manière dont l'« atmosphère odoriférante », composée de « corpuscules », modifie les « fibres » qui composent la statue : « L'état primitif des fibres sur lesquelles ces corpuscules odoriférants ont agi pendant un certain temps a été modifié. » Selon Bonnet il convient de « réfléchir sur le physique de notre être, puisqu'il a tant d'influence sur toutes les opérations de l'âme ». En suivant le trajet des fibres nerveuses, il suppose que l'âme a son siège dans le cerveau : « La découverte de l'origine des nerfs a conduit à placer l'âme dans le cerveau. » L'« anatomie » « ose » même aller plus loin et voit dans le corps calleux « la partie du cerveau qui doit être regardé comme l'organe immédiat du sentiment ». Mais il s'agit évidemment là d'une physiologie purement hypothétique : « La manière dont les corpuscules odoriférants agissent sur les fibres nerveuses m'est inconnue. » Bonnet reconnaît qu'il ne lui est pas possible de savoir s'il s'agit d'un mouvement « de vibration, d'ondulation, de pression, ou tout autre mouvement » qu'il pourrait imaginer. Son « programme de recherches » ne manquera cependant pas d'inspirer certains de ses successeurs, comme Gall.

1.2. GALL ET LA PHRÉNOLOGIE

Au début du ^{xix}^e les travaux de Charles Bonnet sont poursuivis par Gall, fondateur de la « phrénologie ». Pour les phrénologistes, le fonctionnement de l'esprit peut être étudié à partir de ses bases matérielles, organiques, et donc essentiellement à partir de la configuration du cerveau, telle qu'elle transparaîtrait à travers les « bosses » du crâne. La phrénologie se survit d'ailleurs encore dans l'expression de « bosse des mathématiques ». De 1800 à 1840 environ, la phrénologie est considérée comme le discours scientifique le plus cohérent concernant le cerveau et les facultés mentales. Totalement oubliée pendant une longue période, ou considérée comme le type même de la « fausse science », elle est depuis peu redécouverte par certains spécialistes des neurosciences, comme J.-P. Changeux, qui considèrent que le « parti pris théorique » de la phrénologie est « fondamentalement juste ».

GALL ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE

Franz Joseph Gall (1758-1828), médecin autrichien dont les cours sont interdits à Vienne en raison de leur matérialisme, voyage en Europe et s'établit à Paris, où il connaît un grand succès mondain, mais aussi scientifique. Ses travaux sont pourtant dans un premier temps mal acceptés par les savants. Il présente en 1808 un mémoire à l'Institut qui est rejeté par Cuvier, qui, indigné de ses thèses philosophiques, répète que « la liaison de l'âme et du corps est par sa nature insaisissable pour notre esprit ». Gall publie de 1810 à 1819, en collaboration avec J.G. Spurzheim (1776-1832) pour les deux premiers volumes, son grand ouvrage *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*. En 1825 il publie en six volumes un ouvrage plus « philosophique », *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*, où il expose son « organologie, ou exposition des instincts, des penchants, des sentiments et des talents, ou des qualités morales et des facultés intellectuelles fondamentales de l'homme et des animaux et du siège de leurs organes ».

Gall est d'abord un grand médecin et anatomiste dont le talent est reconnu par tous ses contemporains. Son principal adversaire, Flourens, le reconnaît lui-même : « Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai la première fois que je vis Gall disséquer un cerveau. Il me semblait que je n'avais pas encore vu cet organe ». En effet, Gall inaugure une nouvelle manière de disséquer le cerveau, non plus en coupes horizontales, mais de bas en haut, faisant ainsi ressortir les liens du cerveau avec la moelle épinière. Après Gall, le cerveau apparaît comme un objet organisé et non plus comme « une masse brute et sans but. »

Mais, au-delà de ces innovations anatomiques, Gall entend faire œuvre de physiologiste. Il s'interroge sur les fonctions du cerveau et cette interrogation est même selon lui un préalable à la recherche anatomique : « Nous sommes redevables de l'anatomie du cerveau à sa physiologie, et nullement de sa physiologie à son anatomie. » Gall prétend avoir eu l'idée de la phrénologie en constatant que certains traits de caractère ou certaines facultés mentales vont de pair avec une certaine conformation du cerveau et certaines irrégularités du crâne : il aurait ainsi remarqué que ceux de ses disciples qui ont une bonne mémoire ont les yeux saillants : « Je soupçonnais donc qu'il devait exister une connexion entre la mémoire et cette conformation des yeux. »

LES PRINCIPALES THÈSES DE LA PHRÉNOLOGIE

Les thèses principales de la phrénologie sont au nombre de cinq. Leur portée philosophique est soulignée par Gall qui présente son œuvre comme explicitement philosophique et non comme simplement médicale ou psychologique.

Gall affirme d'abord que « les dispositions des propriétés de l'âme et de l'esprit », les facultés morales et intellectuelles, sont « innées » : il s'oppose ainsi à l'empirisme et au sensualisme caractéristiques de la philosophie du XVIII^e siècle. Ensuite il énonce que « leur manifestation dépend de l'organisation ». Il réfute ainsi la thèse cartésienne que ce qui est inné, ce sont les idées : selon Gall, ce sont les « organes » qui sont innés. En troisième lieu, il identifie

le cerveau comme étant l'organe de ces facultés morales et intellectuelles : le cerveau est « l'organe de l'âme ». Gall périmait ainsi définitivement l'idée, qui était encore celle de Cabanis, que certaines facultés psychiques, les sentiments en particulier, avaient leur siège dans les viscères digestifs. En quatrième lieu il explique que le cerveau n'est pas un organe unitaire, mais un organe pluriel. Le cerveau est un « organe d'organes », un « assemblage d'organes particuliers », « composé d'autant d'organes particuliers qu'il y a de qualités et de facultés fondamentales ou primitives essentiellement différentes ». Il estime ainsi anéantir l'idée d'une unité du psychisme humain. Le dernier point noté par Gall est que les os du crâne sont l'empreinte fidèle du cerveau, et qu'il est par conséquent possible de repérer le développement des différentes parties du cortex cérébral en palpant les os du crâne. Les os du crâne ne seraient que les couches supérieures du cortex qui se seraient progressivement ossifiées au cours de l'évolution embryonnaire.

Gall « vérifie » ses thèses par l'étude de crânes d'hommes possédant certaines qualités exceptionnelles : « Nous avons étudié sans relâche l'organisation des hommes à grands talents et l'organisation des hommes bornés, pour mieux saisir par ce rapprochement la différence de l'un avec l'autre. Nous avons recueilli des faits innombrables dans les écoles et dans les grands établissements d'éducation, dans les maisons d'orphelins et d'enfants trouvés, dans les hospices de fous, dans les maisons de correction et dans les prisons, dans les interrogatoires judiciaires et même sur les places d'exécution : les recherches multipliées sur les suicidés, les imbéciles et les aliénés n'ont pas peu contribué à fixer nos opinions. » Il appuie également ses démonstrations sur des exemples empruntés à une importante collection de bustes en plâtre d'hommes célèbres, plus ou moins fidèles, et sur sa collection de crânes d'hommes et d'animaux. Il se sert également largement de la pathologie psychiatrique pour établir, grâce à la notion de monomanie, que les facultés cérébrales peuvent être atteintes séparément. Il s'appuie enfin sur l'argument des drogues, de l'alcool

ou des lésions cérébrales pour montrer que « la volonté et la pensée sont inséparables de leurs conditions matérielles ».

LE TABLEAU DES FACULTÉS

Gall, comme Spurzheim et tous leurs successeurs, vont ensuite consacrer l'essentiel de leurs activités à faire une liste des facultés et à rechercher la localisation de ces facultés sur des « têtes » phrénologiques en plâtre.

Selon Gall l'homme aurait vingt-sept facultés principales. Dix sont communes à l'homme et aux animaux inférieurs. Ces facultés seraient situées en arrière et à la base du crâne : l'instinct sexuel ou instinct de propagation, l'amour de la progéniture, l'attachement et l'amitié, l'instinct de défense de soi-même et l'amour des rixes et des combats, l'« instinct carnassier » ou penchant au meurtre, la ruse, le « sentiment de la propriété » et « penchant au vol », l'orgueil et la fierté, la « vanité » ou ambition, la « circonspection et la prévoyance ». Ensuite, il existerait neuf fonctions communes à l'homme et aux animaux les plus élevés, qui sont situées à la moitié inférieure des lobes frontaux : la « mémoire des choses et des faits », le « sens des localités et des rapports dans l'espace », le « sens des personnes et mémoire des personnes », le « sens des mots et des noms », le « sens du langage et de la parole », le « sens des rapports de couleurs et le talent de la peinture », le « sens des rapports des tons et le talent de la musique », le « sens du rapport des nombres », le « sens de la mécanique et de la construction ». Viennent enfin huit facultés proprement humaines, situées à la moitié supérieure des lobes frontaux. L'organe de la « sagacité comparative », particulièrement développé chez Goethe, l'organe de l'esprit métaphysique et de la profondeur d'esprit, remarquable chez Kant, l'organe de l'esprit de saillie, caractéristique de Voltaire, l'organe du talent poétique, l'organe de la « bonté, bienveillance et douceur », que Gall illustre par le cas de son « domestique Joseph », l'organe de la faculté d'imiter, l'organe de la dévotion, situé au sommet du cerveau, mais qui peut fort bien être dissocié des organes voisins et en particulier de ceux des sentiments

moraux, l'organe de la « fermeté, constance, persévérance, opiniâtreté ».

PHRÉNOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Les conséquences philosophiques générales du système de Gall sont patentes et c'est d'abord à ce titre qu'il a été critiqué ou loué. La phrénologie apparaît comme un « système de matérialisme », niant la spiritualité et l'unité du moi et conduisant au fatalisme : Napoléon est d'ailleurs un de ses principaux adversaires. Gall est conscient de cette dimension, même si, en partie pour des raisons de prudence, il ne se présente pas ouvertement comme matérialiste et fait quelquefois des Pères de l'Église les premiers phrénologistes : « d'accord avec les Pères de l'Église, avec les moralistes et avec les instituteurs, nous démontrons l'influence de l'organisation sur l'exercice des facultés intellectuelles, sans rendre pour cela l'âme matérielle ».

L'importance de l'œuvre de Gall est considérable dans la liquidation de l'empirisme de l'époque des Lumières. Lorsqu'il dit que « les dispositions de l'esprit sont innées » et que « leur manifestation dépend de l'organisation », il s'oppose explicitement au sensualisme de Locke, de Condillac, ou des Idéologues. Il n'admet pas non plus l'idée, qui est liée à ce sensualisme, d'un progrès indéfini de l'homme : contre Helvétius, il soutient qu'« il est vrai que l'homme ne peut pas changer son organisation ».

Gall est surtout critiqué à l'époque pour ce qu'on appelle son fatalisme : on lui reproche d'avoir dit que « la nature qualifie l'homme pour être sage ou imbécile, pour commander ou obéir ». Selon l'un de ses contradicteurs, Ackermann, « si les dispositions sont innées, et s'il y a des organes pour chacune d'elles, c'en est fait de la liberté morale, nos actions sont inévitables, les malfaiteurs de tous les genres ont gain de cause ». À cela, Gall répond en arguant que les facultés ne sont pas un simple « résultat » de l'organisation même si elles en dépendent largement : dans la mesure où le cerveau est composé de plusieurs organes, l'homme a la possibilité de faire jouer un organe contre l'autre et ainsi de parvenir à une

liberté relative : « L'homme a la faculté de se déterminer lui-même par la possibilité qu'il a de choisir entre les motifs. Cette possibilité ne s'explique que par la pluralité des organes. »

LES CRITIQUES DE LA PHRÉNOLOGIE

Les critiques de la phrénologie ne sont pas seulement politiques et religieuses, mais sont d'abord philosophiques. En Allemagne Hegel (1770-1831) avait pris la peine de critiquer longuement et vigoureusement la phrénologie dans la *Phénoménologie de l'esprit* (1807). Selon lui la phrénologie a le tort de ne s'intéresser qu'aux intentions et non aux actes eux-mêmes, alors que « l'être vrai de l'homme est bien plutôt son opération ». La liaison entre les bosses du crâne et les facultés est totalement arbitraire : « on peut se représenter cela aussi bien que l'on peut se représenter la vache volante caressée par l'écrevisse qui saute sur l'âne et ensuite... ». L'erreur fondamentale de la phrénologie est de vouloir faire de l'esprit une chose, ce qui la conduit à la conclusion absurde que « l'être de l'esprit est un os ».

En France, Maine de Biran (1766-1824), dans ses *Observations sur les divisions organiques du cerveau* (1808), avait noté que pour localiser, il faudrait d'abord avoir une « liste des facultés à localiser ». Or, selon Biran, cette liste ne peut être fournie que par le « sens intime » et non par la simple étude des mœurs ou du langage.

Mais le coup de grâce est porté par un savant, le physiologiste Pierre Flourens (1794-1867), dans son *Examen de la phrénologie*, en 1842, dédié « à la mémoire de Descartes ». À partir d'expériences sur des pigeons décervelés Flourens montre que le cerveau est un tout indécomposable : « il n'y a donc de sièges divers ni pour les diverses facultés, ni pour les diverses perceptions. La faculté de percevoir, de juger, de vouloir une chose réside dans le même lieu que celle d'en percevoir, d'en juger, d'en vouloir une autre ». Cela confirme Flourens dans l'idée que « l'unité de l'intelligence, l'unité du moi, est un fait du sens intime ».

1.3. BROUSSAIS ET LA PHYSIOLOGIE PHRÉNOLOGIQUE

En France la doctrine de Gall est accueillie favorablement par les médecins de l'École de Paris, qui avait révolutionné la médecine aux alentours de 1800, avec en particulier l'œuvre de Cabanis et de Bichat. Une des idées centrales de cette école était en effet de « localiser » les maladies, c'est-à-dire de rattacher toutes les maladies, y compris celles qui semblaient les plus « essentielles », c'est-à-dire sans siège déterminé, à des lésions observables des organes ou des tissus. En ce sens la médecine de l'École de Paris s'était construite sur une critique radicale de la « nosographie » de Pinel, qui visait à classer les « entités morbides », sur le modèle des classifications botaniques, plutôt qu'à les localiser. On a souvent résumé cette révolution en disant qu'avec elle, on était passé, dans le discours du médecin, de la question : « qu'avez-vous ? » à la question « où avez-vous mal ? ».

Cette volonté de localisation ne pouvait laisser de côté le domaine des maladies mentales : ainsi des aliénistes comme A.L. Bayle ou E. Georget vont essayer d'identifier des lésions organiques, du cerveau essentiellement, qui seraient à l'origine des maladies mentales. Nombre d'entre eux accueilleront favorablement les idées de Gall et participeront aux sociétés phrénologiques.

Bien souvent un aspect politique et antireligieux se combine pour conduire à cette adhésion à la phrénologie : l'œuvre de Gall permet de critiquer les doctrines spiritualistes, en affirmant que la pensée, ou l'âme, est localisée dans le cerveau. En France la phrénologie triomphe avec l'arrivée des libéraux au pouvoir sous la monarchie de Juillet. Cet aspect de protestation politique et philosophique est très important dans l'adhésion à la phrénologie du médecin F. J.V. Broussais (1772-1838), l'un des personnages les plus marquants de cette École de Paris, qui fonde la Société phrénologique de Paris en 1831. C'est à l'occasion de son *Cours de phrénologie* (1836) qu'il renoue avec le succès public qu'il avait connu lorsqu'il avait, quelques années auparavant, violemment critiqué les doctrines « ontologiques » en médecine mais aussi en philosophie. Il se réclame en partie de Cabanis (1757-1808) qui avait su montrer dans

ses *Rapports du physique et du moral* (1802), que le moral n'est rien d'autre que le physique, considéré sous un autre point de vue. Broussais apprécie la formule fameuse de Cabanis, selon laquelle le cerveau est « l'organe particulier destiné spécialement à produire la pensée, de même que l'estomac et les intestins à opérer la digestion ». Mais Broussais, à la suite de Gall, critique le sensualisme de Cabanis, qui le rattache encore au XVIII^e siècle : Cabanis a en effet souligné l'importance des sensations internes, issues des viscères en particulier digestifs, mais il n'a pas compris que les facultés humaines sont innées.

Broussais se servira également de la phrénologie pour critiquer les doctrines des philosophes éclectiques comme Cousin (1792-1867) ou Jouffroy (1796-1842) qui voulaient fonder une psychologie sur le « sens intime » et l'« observation intérieure ». Aux obsèques de Gall, Broussais le loue d'avoir montré que « l'intelligence et ses différentes manifestations sont des phénomènes de l'action nerveuse ». Il apprécie également que la pluralité des facultés permette de détruire le vieux dogme de l'unité du moi, et souligne enfin l'utilité pratique de la phrénologie, qui permet de « lire à travers le masque trompeur » des dissimulations : la phrénologie sera utile aux instituteurs, mais aussi aux gardiens de prison ou pour établir une « morale du citoyen » remplaçant la morale religieuse.

En effet, le succès de la phrénologie était aussi dû à ses applications potentielles. La phrénologie doit permettre le « dépistage des aptitudes », ce que l'on appellerait aujourd'hui l'orientation scolaire, la pédagogie, avec la fondation d'écoles phrénologiques, la réforme pénitentiaire, et plus largement la réforme sociale : le principal journal de phrénologie en France a pour titre *La phrénologie, journal des applications de la physiologie animale à la physiologie sociale, par l'observation exacte*. Ces « applications pratiques » sont encore plus populaires en Angleterre et aux États-Unis. Du point de vue criminel, Gall souligne que la législation doit avoir désormais une fonction curative et protectrice et non plus seulement judiciaire : « toute sage législation doit donc renoncer à la prétention d'exercer la justice (réservée à Dieu seul,

qui sonde les reins et les cœurs), son but doit être, autant que le permet la nature de l'homme de prévenir les délits et les crimes, de corriger les malfaiteurs, et de mettre la société en sûreté contre ceux qui sont incorrigibles ». Les crimes, en particulier les plus affreux, doivent être considérés « comme des résultats d'une maladie de l'esprit et non comme des crimes volontaires ».

1.4. AUGUSTE COMTE CONTRE LA PSYCHOLOGIE

L'œuvre d'Auguste Comte (1798-1857) s'inscrit dans la lignée des travaux de Gall et de Broussais. Elle en est la traduction philosophique la plus cohérente et la plus radicale. Comte pousse à son extrême la critique de la psychologie faite par ses prédécesseurs et en fait un des éléments de base de sa philosophie, réitéré du début à la fin de son œuvre. Le premier « avantage » des six volumes du monumental *Cours de philosophie positive* (1830-1842) est de détruire radicalement la « psychologie illusoire, dernière transformation de la théologie, qu'on tente si vainement de ranimer aujourd'hui ». Cette condamnation de la psychologie aura d'importantes conséquences historiques du fait de l'importance du positivisme au XIX^e siècle : elle explique en partie le retard de la psychologie expérimentale française, et aussi le développement relatif de la psychopathologie en France.

CONTRE L'INTROSPECTION

Comte s'en prend indistinctement à ce qu'il appelle les « trois écoles » de psychologie de son temps : l'école française, celle des Idéologues, l'école allemande, qui est en fait celle de Victor Cousin et de Jouffroy, et l'école écossaise. Mais la pire de toutes est l'école allemande, « sorte de mystification universelle », qui avait prétendu, à partir de « l'observation intérieure », fonder une métaphysique de la « raison impersonnelle ».

Comte critique d'abord, à la suite de Broussais, la référence à la notion de conscience qui « rétrécit extrêmement l'étude de l'intelligence », puisqu'elle la limiterait à l'étude de « l'homme adulte

et sain », excluant de fait le fou, l'enfant ou l'animal. Le « sentiment du moi » qui est censé être une donnée immédiate de la conscience n'est en fait qu'une illusion : il n'est qu'un résultat, toujours instable, de sollicitations multiples et contradictoires.

Le principal argument utilisé par Comte est dirigé contre l'idée même d'introspection. Il ne nous est pas possible de nous observer nous-mêmes : « l'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre se regarderait raisonner ». Il reprend le très vieil argument, utilisé par Cicéron, de l'œil qui « voit toutes autres choses et ne se voit pas lui-même ». L'homme ne peut pas se penser sans quelque chose qui le « rende sensible et en quelque sorte extérieur », comme le notait de Bonald, philosophe traditionaliste dont s'inspire Comte. Au-delà des psychologues qui lui sont contemporains, Comte vise le « cogito » cartésien et l'idée de « sujet », qu'il estime n'être qu'individuel. Le fond de sa critique est en effet que l'homme n'existe pas comme individu mais comme être social et donc que la sociologie, dont il a trouvé le nom, est beaucoup plus apte à le connaître que la psychologie.

PHRÉNOLOGIE ET SOCIOLOGIE

Comte propose donc de remplacer la psychologie par deux disciplines. La première qui étudie l'organe de la pensée ou de l'âme, le cerveau, est la phrénologie. Toute une leçon du *Cours de philosophie positive* est consacrée à l'« étude positive des fonctions intellectuelles et morales ou cérébrales » et aux « perfectionnements » qu'il est possible d'apporter à la phrénologie, essentiellement en montrant que le cerveau est un « cerveau social », un organe très particulier qui met en relation l'homme et la société. Avec Comte, le cerveau devient ainsi un objet philosophique à part entière. L'autre discipline qui remplacera la psychologie est la sociologie, qui couronne la philosophie positive et étudie la « marche effective de l'esprit humain en exercice », l'esprit humain dans ce qu'il a produit de plus élevé, c'est-à-dire les sciences.

LE « PRINCIPE DE BROUSSAIS »

Une des seules possibilités que Comte laisse ouverte à la psychologie est celle qui repose sur l'étude des aberrations de l'esprit humain, de la pathologie psychiatrique. Comte se réclame en effet du « principe de Broussais », qui pose qu'il y a une identité de nature entre l'état normal et l'état pathologique, leur différence n'étant que quantitative. Donc il est possible de connaître l'état normal par l'étude des maladies, qui sont une « sorte d'expérimentation spontanée », qui est la seule possible en biologie. Selon lui « rien n'est plus propre que l'état de folie à dévoiler ou confirmer les véritables facultés fondamentales de la nature humaine ». Ainsi la raison serait selon Comte l'état moyen entre deux excès symétriques, l'excès d'« objectivité », ou envahissement par le « dehors », qui est « l'idiotisme » et l'excès de « subjectivité », qui est la folie proprement dite. Cette idée que la pathologie est la meilleure voie d'accès à la connaissance de l'état normal sera à l'origine du développement de la psychopathologie en France, avec Hippolyte Taine (1828-1893), auteur de *De l'intelligence* (1870), puis Théodule Ribot (1839-1916).

Contre la psychologie

Si l'on envisage ces fonctions (intellectuelles) sous le point de vue statique, leur étude ne peut consister que dans la détermination des conditions organiques dont elles dépendent : elle forme ainsi une partie essentielle de l'anatomie et de la physiologie. En les considérant sous le point de vue dynamique, tout se réduit à étudier la marche effective de l'esprit humain en exercice, par l'examen des procédés réellement employés pour obtenir les diverses connaissances exactes qu'il a déjà acquises, ce qui constitue essentiellement l'objet général de la philosophie positive, ainsi que je l'ai définie dans ce discours. En un mot, regardant toutes les théories scientifiques comme autant de grands faits logiques, c'est uniquement par l'observation approfondie de ces faits qu'on peut s'élever à la connaissance des lois logiques.

Telles sont évidemment les deux seules voies générales, complémentaires l'une de l'autre par lesquelles on puisse arriver à quelques notions rationnelles véritables sur les phénomènes intellectuels. On voit que, sous aucun rapport, il n'y a place pour cette psychologie illusoire, dernière transformation de la théologie, qu'on tente si vainement de ranimer aujourd'hui, et qui, sans s'inquiéter ni de l'étude physiologique de nos organes intellectuels, ni de l'observation des procédés rationnels qui dirigent effectivement nos diverses recherches scientifiques, prétend arriver à la découverte des lois fondamentales de l'esprit humain, en le contemplant en lui-même, c'est-à-dire en faisant complètement abstraction et des causes et des effets.

A. Comte, *Cours de philosophie positive*, 1^{re} leçon (1830).

1.5. BROCA ET LA PHYSIOLOGIE CÉRÉBRALE

Les intuitions de Gall seront, d'une certaine manière, retrouvées par Paul Broca (1824-1880), le fondateur de la physiologie cérébrale. Le médecin J.-B. Bouillaud (1796-1881), qui fut phrénologiste et qui est un des inspirateurs de Broca, joue d'ailleurs un rôle d'intermédiaire ambigu entre les recherches préscientifiques, voire aberrantes, qui sont celles de Gall, et celles de Broca, qui sont reconnues comme rigoureusement scientifiques. Médecin, biologiste, anthropologue Paul Broca est aussi un personnage important de la République. Il réalise toute une série d'études sur le poids du cerveau inspirées par ses prises de parti anthropologiques polygénistes et racistes. Dans le domaine de la psychologie, il va

réussir en 1861 à localiser le siège de la fonction du langage articulé, à la suite de l'observation d'un patient qui était dans l'incapacité de s'exprimer, ne pouvant prononcer que le mot « Tan », ce qui lui avait valu ce surnom. Broca nomme aphémie cette « abolition de la parole » : le terme qui sera ensuite retenu est celui d'aphasie. Cette perte de la parole est « la conséquence d'une lésion de l'un des lobes antérieurs du cerveau », dans la troisième circonvolution frontale de l'hémisphère gauche, qu'il a constatée à l'autopsie.

Pour la première fois une fonction psychique était localisée dans le cerveau, à partir de constatations cliniques. Cette découverte ouvre une grande période de recherches sur les localisations cérébrales qui va conduire à dresser des « cartes » des « centres » dans le cerveau, avec notamment Frisch et Hitzig en 1870, qui localisent les centres moteurs dans le cortex, ou Wernicke, qui localise en 1874 le centre de l'aphasie sensorielle.

2. LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE EN ALLEMAGNE

C'est au ^{xix}^e siècle, en Allemagne, que la psychologie prend véritablement naissance sous sa forme moderne, expérimentale, et qu'elle s'institutionnalise comme discipline distincte dans les universités. On peut même dater précisément cette naissance de 1879, date à laquelle Wilhelm Wundt fonde son « laboratoire de psychologie expérimentale » à l'Université de Leipzig. Pourtant il est possible de donner d'autres dates de naissance à cette psychologie expérimentale et l'on peut choisir de privilégier, plutôt que Wundt, d'autres pères fondateurs, comme Herbart, Fechner ou Helmholtz. Mais tous ont en commun de vouloir faire de la psychologie une science comme les autres, reprenant le modèle proposés par les sciences exactes et naturelles, et insistant notamment sur l'importance de la mesure pour accéder à la scientificité. Les enjeux

philosophiques de leurs diverses théories sont pourtant très différents.

2.1. HERBART ET LA POSSIBILITÉ D'UNE SCIENCE PSYCHOLOGIQUE

Le premier auteur allemand à proposer la création d'une psychologie scientifique est le philosophe kantien Johann Friedrich Herbart (1776-1841). Élève de Fichte à Iéna, il fut élu à la chaire de Kant à Königsberg. Il est l'auteur en 1824-1825 d'un ouvrage intitulé *De la psychologie comme science, appuyée pour la première fois sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques*. Selon le psychologue français Ribot, il est celui qui fait la transition « entre spéculation pure et psychologie sans métaphysique ». Le point essentiel de son œuvre est qu'il affirme qu'une science psychologique est possible. Il répond ainsi aux critiques sévères de Kant. Celui-ci avait rendu l'idée même de psychologie scientifique problématique et avait émis face à la psychologie des réserves pour une part analogues à celles que Comte ferait quelques années plus tard en France.

LA CRITIQUE KANTIENNE DE LA PSYCHOLOGIE

Kant, qui reprenait la distinction de Wolff entre « psychologie rationnelle » et « psychologie empirique », l'une dépendant de la philosophie, l'autre indépendante de la philosophie, avait critiqué aussi bien l'une que l'autre.

Dans la *Critique de la raison pure* (1781) il avait réduit à néant la psychologie rationnelle. Celle-ci se ramène à la proposition « je pense », « texte unique de la psychologie rationnelle ». Or il n'est pas possible pour le moi transcendantal de se penser lui-même, alors qu'il est une condition *a priori* de toute expérience : il n'y a de connaissance que d'un objet, or le sujet n'est que sujet et non objet de connaissance. L'erreur consiste à faire du moi une substance qu'il n'est pas.

Il n'existe qu'un moi empirique et il ne reste donc « qu'à étudier notre âme sous la conduite de l'expérience » : la psychologie ne peut être qu'une discipline empirique. Mais Kant critique également cette psychologie empirique, en particulier dans les *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* de 1786. Cette psychologie empirique n'est pas à proprement parler une « science de l'âme », mais seulement une « description naturelle des phénomènes de l'âme ». En effet, pour Kant, « une théorie de la nature ne contient de proprement scientifique que ce qu'elle contient de mathématique ». Or la psychologie n'est pas mathématisable, car ses phénomènes ne présentent pas de dimension spatiale : la seule dimension pour les phénomènes psychiques est celle du temps. Elle n'est pas non plus susceptible d'expérimentation : « il n'est pas possible de soumettre un autre sujet pensant à des expériences convenant à nos fins et l'observation elle-même altère et défigure déjà en soi l'état de l'objet observé ». Enfin il n'est pas possible au psychologue de décrire autre chose que ses propres états mentaux.

Si la psychologie peut néanmoins devenir une moins mauvaise science empirique, c'est grâce à la méthodologie anthropologique, qui s'appuie sur des observations des sens externes plutôt qu'internes. Kant donne, dans l'*Anthropologie du point de vue pragmatique*, des exemples de ces observations d'hommes et de femmes dans le monde, de récits de voyages, de biographies, de pièces de théâtre et de romans qui peuvent servir d'auxiliaires à la psychologie empirique.

LA SCIENCE PSYCHOLOGIQUE SELON HERBART

Pour Herbart en revanche, comme l'indique le titre de son ouvrage principal, la psychologie peut être une véritable « science », dans la mesure où elle peut se servir des mathématiques. Il est possible d'user des mathématiques en psychologie, car, si l'âme est simple, ses représentations sont multiples et en concurrence pour accéder à la conscience. Certaines représentations sont plus fortes et en occultent d'autres. Herbart retrouve ainsi des remarques déjà formulées par Wolff, et propose de présenter ce conflit des

représentations sous forme d'un antagonisme mesurable de forces : « on peut soumettre au calcul les variations de certaines quantités, et ces quantités elles-mêmes, en tant qu'elles sont variables, sans les déterminer complètement : c'est sur elles que repose toute l'analyse infinitésimale ». Il est ainsi possible de produire « quelque chose qui ressemble aux sciences de la nature », une sorte de « mécanique de l'esprit ».

Il existe selon Herbart un « seuil » (« *Schwelle* ») que franchissent les représentations quand elles deviennent conscientes, et qu'il doit être possible de déterminer par le calcul : « je nomme seuil de la conscience ces limites qu'une représentation semble franchir, lorsqu'elle passe de l'état d'arrêt complet à un état de représentation réelle ». Cette notion de seuil sera reprise par toute la psychophysique ultérieure, en particulier par Fechner.

Herbart ouvre aussi la voie à des études de psychologie comparée lorsqu'il note, à la suite de Kant, que « la matière de la psychologie, c'est la perception interne, le commerce avec les autres hommes de tous les degrés de culture, les observations de l'éducateur et de l'homme d'État, les récits des voyageurs, des historiens, des poètes et des moralistes, les expériences fournies par les fous, par les malades et les animaux ». Ces études seront entreprises par certains de ses disciples.

2.2. FECHNER ET LA PSYCHOPHYSIQUE

L'œuvre de Fechner est d'une beaucoup plus grande importance que celle de Herbart dans l'histoire de la psychologie scientifique. Il est l'auteur d'une découverte, la « loi psychophysique », qui est longtemps passée pour être le principal, sinon le seul, acquis de la psychologie expérimentale. Mais son œuvre ne se réduit pas à cet aspect, et présente un aspect philosophique, voire mystique, souvent passé sous silence, mais qui est en fait essentiel pour comprendre son œuvre.

GUSTAV FECHNER, SAVANT ET MYSTIQUE

Gustav Fechner (1801-1887) a une formation scientifique, dans l'esprit de la « philosophie de la nature » allemande du début du siècle. Il enseigne d'abord la physique et les mathématiques, connaît très bien les travaux mathématiques sur la théorie des probabilités, mais se consacre ensuite surtout à la philosophie et écrit, quelquefois sous un pseudonyme, des livres dont les titres indiquent assez l'orientation mystique : *Sur la danse* (1824), *Anatomie comparée des anges* (1825), *Le petit livre de la vie après la mort* (1836). Il subit une grave et longue crise de dépression mélancolique, dont il s'estime sauvé par ses « croyances » : « Si je ne m'étais pas alors attaché à cette croyance que mon attachement même à ma croyance porterait d'une manière ou d'une autre sa récompense, je n'aurais pas supporté cette épreuve ». Rétabli, il est pris ensuite d'une grande exaltation et chante la beauté du monde et de la nature dans *Nanna ou l'âme des plantes* (1848), Nanna étant la déesse norvégienne des fleurs. Dans *Zend-Avesta ou sur les choses du ciel et de l'au-delà envisagées du point de vue de l'observation de la nature* (1851), il expose une vision d'ensemble de l'univers : c'est dans ce livre qu'apparaît pour la première fois l'exposé de son programme de « psychologie mathématique ». En 1860 il développe ses thèses psychologiques dans son livre le plus fameux, les *Éléments de psychophysique*, en deux volumes : le premier présente des résultats expérimentaux, le second une théorie générale du fonctionnement du psychisme, qui intéressera particulièrement Freud, qui cite souvent le « grand Fechner » et lui emprunte les notions de « principe de plaisir » ou l'idée d'une « scène du rêve ». Fechner est ensuite le fondateur d'une « esthétique expérimentale », qui tente de mesurer les jugements de goût à l'aide de questionnaires (*Cours élémentaire d'esthétique*, 1876). En 1879, dans *La vision du jour contre la vision de la nuit*, il oppose sa vision du monde panthéiste, lumineuse, à la conception grise, nocturne du scientisme.

PARALLÉLISME ET PSYCHOPHYSIQUE

Le point de départ de Fechner est une thèse philosophique, celle du « parallélisme psychophysique », qu'il résume ainsi : « Pour nous, comme pour Leibniz, chaque fois qu'un processus se déroule dans l'esprit, un processus correspondant se déroule dans le corps, sans que l'on puisse dire que l'un des deux a causé l'autre ». Il n'est pas possible de réduire le psychique au physique, ni le physique au psychique. Physique et psychique sont les deux « faces » d'une même réalité, ils ne diffèrent que par le « point de vue » : le physique et le psychique « ne sont pas différents selon leur fondement ou leur essence, mais seulement en raison de la différence du point de vue selon lequel on les conçoit ou les observe ».

C'est pour approfondir cette question des relations de l'âme et du corps qu'il fonde la psychophysique, qu'il définit comme la « science exacte des rapports de dépendance fonctionnelle existant entre le corps et l'âme, ou, plus généralement, entre les mondes matériel et mental, physique et psychologique ». Il rapporte la découverte de la loi psychophysique à une illumination au matin du 22 octobre 1850 : il a eu ce jour-là l'idée de trouver la formule mathématique qui permettrait de rendre compte des rapports entre « accroissement de l'énergie corporelle et accroissement de l'énergie mentale ».

LA LOI DE WEBER-FECHNER

Le domaine d'étude qu'il va choisir, à la limite de l'extérieur et de l'intérieur, est celui de la sensation. Il cherche à établir une relation mathématique entre les variations de la sensation et les variations de l'excitation. Fechner explique que, s'il s'appuie d'abord sur l'étude des excitations plutôt que sur celle des sensations, c'est parce que celles-ci sont plus directement accessibles : « La psychophysique préfère adopter l'approche qui prend en compte la dépendance de l'esprit vis-à-vis du corps plutôt que l'approche inverse ; car c'est seulement le physique qui est immédiatement accessible, alors que la mesure du psychique peut être obtenue seulement en tant que dépendante du physique. »

Pour ce faire, Fechner s'inspire de divers travaux antérieurs. D'abord ceux du physicien français Pierre Bouguer, fondateur de la photométrie, déjà cité par Wolff, qui, dans son *Traité d'optique* (1760), s'interrogeait sur la force que doit avoir une lumière « pour qu'elle en fasse disparaître une autre plus faible ». Ensuite, et surtout, ceux du physiologiste Ernst-Heinrich Weber (1795-1878). Celui-ci, dans son mémoire sur le tact (*De tactu*, 1834), avait fait des expériences sur le problème des plus petites différences perceptibles dans les sensations tactiles : il avait mesuré l'écartement minimum entre deux pointes d'un compas appliquées sur la peau, pour que deux pressions simultanées soient perçues comme distinctes, et avait établi que la sensibilité est différente suivant les parties du corps : la langue est très sensible alors que le dos l'est très peu. Il avait ainsi établi la notion de « seuil sensoriel ».

Concernant la sensation de poids, Weber avait montré qu'une différence de 10 grammes est plus sensible lorsqu'elle s'ajoute à un poids de 100 grammes que lorsqu'on l'ajoute à un kilo. L'augmentation de l'excitant nécessaire pour produire une augmentation juste perceptible de la grandeur de la sensation est une fraction constante de cet excitant. Par exemple, pour le poids, cette fraction est d'environ $1/40^e$ suivant les individus, quel que soit le poids initial. La loi de Weber, selon Fechner, démontre que « des augmentations relatives des stimuli sont proportionnelles à des accroissements égaux des sensations ».

Fechner s'inspire de ces travaux pour parvenir à ce qu'il appelle la « loi de Weber », que nous appelons la « loi de Weber-Fechner ». Pour quantifier la sensation, il a l'idée de prendre le seuil différentiel comme unité de mesure, en postulant qu'il reste constant tout au long de l'échelle sensorielle.

Il distingue entre le « seuil absolu », qui est la plus petite quantité d'énergie susceptible de déclencher une sensation et le « seuil différentiel », qui est l'augmentation d'intensité minimum nécessaire pour provoquer une modification de la sensation. Pour mesurer ce seuil différentiel, Fechner a recours à trois méthodes. La méthode « des plus petites différences », qui consiste à faire croître ou

décroître le stimulus jusqu'à ce que le sujet déclare que la différence est perceptible. La méthode « des cas vrais et faux », qui consiste à demander aux sujets de comparer des stimuli voisins et à compter les stimuli qui donnent lieu au plus grand nombre d'appréciations vraies ou d'appréciations fausses, le seuil étant franchi lorsqu'il y a 75 % de réponses justes. Enfin la méthode des erreurs moyennes, où le sujet doit trouver des excitants qui paraissent égaux à un excitant donné : le nombre d'erreurs est d'autant plus fréquent que la différence est plus faible.

Fechner parvient à la formule mathématique $S = k \log E$, qui est selon lui la loi générale de mesure de la sensation, où S est l'intensité de la sensation, E l'intensité de l'excitation et k une constante à déterminer. La sensation varie donc comme le logarithme de l'excitation. Elle croît selon une progression arithmétique alors que l'excitation croît selon une progression géométrique. Fechner reconnaît cependant que la loi ne se vérifie que dans certaines limites car elle ne vaut pas pour les stimuli très faibles ou très forts.

Anticipant les critiques de Bergson, selon qui les sensations ne sont pas mesurables, Fechner estime qu'« on ne peut pas nier que la sphère mentale est sujette à des considérations quantitatives. Après tout, nous parlons bien d'une intensité plus ou moins grande des sensations ; il y a des pulsions de forces différentes ainsi que des degrés plus ou moins grands d'attention, de vivacité des souvenirs et imaginations, de clarté de la conscience en général, et de l'intensité des pensées particulières ».

FECHNER PAN-PSYCHISTE

Il existe cependant un autre Fechner, qui, à partir de la même intuition primitive du parallélisme psychophysique, aboutit à une doctrine pan-psychiste, découvrant des âmes au sein de toute la nature, depuis les plantes jusqu'aux anges en passant par les planètes. Dans la mesure où l'univers est homogène, s'il existe une conscience pour l'homme, il doit aussi en exister une pour le règne végétal ou pour la terre. C'est cet aspect de son œuvre qui est,

selon Fechner, sa principale découverte. Raisonnant uniquement par analogie, ce Fechner construit un étonnant système du monde, où la terre est un organisme vivant, « notre mère », dont les végétaux, les animaux et les hommes sont les organes. « Les poumons de l'homme sont les poumons de la Terre, le cerveau de l'homme est le cerveau de la Terre ». La terre n'est pas extérieure aux organismes qui vivent avec elles : « Serait-ce donc que les animaux et les plantes sont tombés du ciel sur la Terre, pour qu'ils puissent être considérés comme quelque chose qui s'oppose à elle de l'extérieur ? » Quand un homme meurt, c'est comme si un œil de l'univers se fermait. Mais nos perceptions nous survivent, imprimées dans l'âme universelle de la terre.

Quant aux anges auxquels il consacre le seul de ses ouvrages qui soit actuellement traduit en français, Fechner explique, à partir de toute une série de déductions, qu'« on peut donc les concevoir en général comme des bulles vaporeuses plus ou moins grosses, remplies d'air et d'éther, que l'on peut s'imaginer vraisemblablement constituées d'un tissu cellulaire fait de petites bulles vaporeuses très fines, et ajouté aux organes internes » et il poursuit, très assuré : « Mon hypothèse est donc la suivante : les unes sont remplies d'oxygène, les autres d'hydrogène », les unes sont masculines, les autres féminines.

Le parallélisme psychophysique

Le corps et l'esprit évoluent l'un avec l'autre : à un changement dans l'un correspond un changement dans l'autre. Pourquoi ? Leibniz dit : on peut avoir sur ce point différentes opinions. Deux horloges fixées sur le même support ajustent mutuellement leur mouvement grâce à cet arrimage commun (quand elles ne diffèrent pas trop l'une de l'autre) ; c'est la thèse dualiste couramment adoptée sur les rapports de l'âme et du corps. Ou il se peut que quelqu'un pousse les aiguilles des deux horloges de telle façon qu'elles se meuvent toujours en harmonie l'une avec l'autre : cette thèse est celle de l'occasionnalisme, d'après lequel Dieu crée les changements mentaux correspondant aux changements corporels, et réciproquement, réalisant ainsi entre les uns et les autres une harmonie constante. Ou bien les horloges peuvent être synchronisées de façon si parfaite au moment de leur mise en route, que d'elles-mêmes elles marquent toujours exactement la même heure, sans qu'il soit besoin de les accorder : c'est la doctrine de l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps. Leibniz a oublié un point de vue – qui est pourtant le plus simple possible. Il se pourrait également que les deux horloges marquent la même heure, et en vérité ne divergent jamais, parce qu'elles ne sont pas en fait deux horloges distinctes. Dans ces conditions on fait l'économie du support commun, de l'ajustement mutuel permanent, de l'artificialité du montage initial. Ce qui apparaît à l'observateur extérieur sous la forme d'une horloge organique, avec un ressort et un mouvement fait de rouages et de leviers organiques, ou plutôt sous la forme de la partie la plus importante et la plus essentielle d'une telle machine, apparaît de l'intérieur à l'horloge elle-même d'une manière bien différente, comme son propre esprit, animé du mouvement des sentiments, des désirs et des pensées.

G. Fechner, *Éléments de psychophysique*, 1860.

2.3. HELMHOLTZ ET L'ANALYSE DES SENSATIONS

Hermann von Helmholtz (1821-1894) est, des psychologues allemands du XIX^e siècle, celui qui est aujourd'hui le plus lu, que ce soit par les philosophes, en particulier cognitivistes, ou par les scientifiques. Il fit des études de médecine à Berlin, où il fut l'élève de Johannes Müller. Il occupe la première chaire autonome de physiologie à Heidelberg. Ses connaissances sont universelles : chirurgien, physiologiste, physicien, il met au point des instruments comme l'ophtalmoscope, qui permet l'observation *in vivo* de la rétine. Il travaille également sur la glaciologie à ses moments perdus et manifeste un grand intérêt pour les arts, en particulier la musique,

comme en témoigne sa conférence sur *L'optique et la peinture* (trad. 1994), ou sa monumentale *Théorie des sensations sonores comme fondement physiologique pour la théorie de la musique* (1863). Selon Helmholtz, la musique a avec la sensation, dont il fait l'étude scientifique, une relation beaucoup plus intime que tous les autres arts. Son principal ouvrage est un imposant *Manuel d'optique physiologique* en trois volumes (1856, 1860, 1866).

L'œuvre de Helmholtz porte principalement sur la connaissance de la sensation, et transpose ainsi, sur un plan scientifique, les problèmes de la connaissance tels que les avait soulevés Kant.

L'ÉNERGIE SPÉCIFIQUE DES NERFS

Helmholtz poursuit en particulier l'œuvre de son maître Johannes Müller (1801-1858) sur « l'énergie spécifique des nerfs » (1826). Ce que Müller voulait dire par là, c'est que « lorsque nous sommes affectés d'une sensation, il n'est pas nécessaire que nous soyons affectés d'une cause extérieure ». Les qualités sensibles sont d'abord déterminées par l'activation de mécanismes nerveux, quelle que soit la source de stimulation extérieure. Une même cause, par exemple une excitation électrique, peut provoquer différentes sensations dans différents nerfs et inversement des causes différentes agissant sur un même nerf peuvent donner la même sensation. La sensation est une transmission non pas des qualités des corps extérieurs, mais des qualités propres du nerf : « les nerfs sensoriels ne sentent immédiatement que leurs états ».

Selon Helmholtz, la découverte de Müller est d'une importance égale à celle de Galilée. Il en souligne la portée générale : « tout ce que nous percevons du monde extérieur, nous le percevons par le fait que certaines modifications qui ont été provoquées dans nos organes sensoriels par des impressions externes sont transmises par les nerfs au cerveau ; ce que par conséquent nous percevons immédiatement n'est jamais l'action directe de l'agent externe sur les terminaisons de nos nerfs, mais toujours uniquement la modification transmise par les nerfs que nous désignons comme l'état d'irritation ou d'excitation du nerf ». Parmi les preuves

privilégées de cette distorsion entre la réalité et ce que nous en percevons figurent les illusions des sens, dont l'étude est « une partie très importante de la physiologie des sens », puisque « dans ces cas d'excitation insolite des organes des sens, nous nous formons des idées inexactes sur les objets ». De même, dans la perception sensible habituelle, nous ne prêtons en général pas attention à ce qui, des sensations, n'a aucune signification relativement aux objets extérieurs, par exemple les « mouches volantes » toujours présentes « devant » nos yeux, auxquelles nous ne prêtons attention que si nous nous inquiétons d'une éventuelle maladie des yeux.

Un autre domaine dans lequel Helmholtz fait une découverte essentielle est celui de la perception des couleurs, avec la théorie connue sous le nom de théorie de Young-Helmholtz : il montre que les trois couleurs fondamentales distinguées par Young, rouge, vert et violet correspondent à trois sortes de terminaisons nerveuses, et permettent de donner toute la variété des couleurs.

SENSATIONS ET « INFÉRENCES INCONSCIENTES »

Helmholtz montre donc, contre la conception réaliste naïve, que la sensation est liée à une certaine modification de l'organisme et non à des qualités propres du monde. D'où des interrogations sur la réalité du monde extérieur, qui ont quelquefois, à tort, fait rapprocher Helmholtz de Berkeley. En fait c'est à Kant qu'il se réfère : « ce fut Kant, qui fit, dans sa *Critique de la raison pure*, le pas le plus important pour poser la question sous son point de vue véritable ; il déduisit de l'expérience toutes nos connaissances de la réalité, et il ne confondit pas avec ces connaissances tout ce qui, dans la forme de nos notions et de nos représentations, provient des propriétés particulières de notre esprit ». Kant a su montrer que la perception « dans ses conditions intimes, dépend aussi bien de la nature de l'objet qui agit que de celle de l'objet sur lequel l'action s'exerce ». Helmholtz, contre un réalisme naïf, souligne que la perception est loin de nous mettre en relation d'une manière simple et directe avec le monde extérieur.

En outre, Helmholtz montre que nous faisons toujours inconsciemment appel à nos expériences antérieures pour interpréter ce que nous percevons. Ainsi de l'« équation personnelle » du chercheur, qui le conduit à observer certains phénomènes plutôt que d'autres. C'est ce que Helmholtz appelle des « inférences inconscientes ». Ce qui semble être une sensation simple est en fait un jugement complexe et largement inconscient. Il critique ainsi les théoriciens qui « n'ont pas pu se résoudre à accorder un rôle à la pensée et au raisonnement dans la perception sensible ». De ces inférences inconscientes, il est très difficile de se libérer : dans la mesure même où elles « ne sont pas des actes de la pensée libre et consciente, elles s'imposent nécessairement et l'on ne peut pas s'en affranchir par une connaissance exacte des choses ».

LA VITESSE DE TRANSMISSION DE L'INFLUX NERVEUX

Un dernier point qu'il convient de souligner parmi les nombreuses recherches de Helmholtz, est sa tentative de mesurer la vitesse de transmission de l'influx nerveux. Alors que son maître Müller affirmait que la « vitesse de la pensée » est égale à soixante fois la vitesse de la lumière, c'est-à-dire quasi instantanée, Helmholtz, qui mesure la vitesse de la conduction nerveuse en stimulant un nerf de grenouille à des distances différentes de sa jonction avec le muscle, démontre que cette vitesse est d'environ cinquante mètres à la seconde. Elle est donc non seulement moins rapide que la vitesse de la lumière, mais encore plus lente que celle du son. Il y a donc un intervalle important entre la pensée et le mouvement, le corps de l'homme n'obéit pas instantanément à son esprit. Encore une fois Helmholtz restitue toute sa complexité, toute son épaisseur, à une opération de l'esprit apparemment simple.

Illusions sensorielles et inférences inconscientes

Aussi, conformément à notre règle, localisons-nous, dans la perception, à la surface périphérique correspondante, toutes les excitations des nerfs de la peau, même lorsqu'elles ont porté sur les troncs ou sur l'extrémité centrale elle-même. Les exemples les plus frappants et les plus surprenants de cette illusion sont ceux qui se présentent en l'absence de la partie de peau périphérique correspondante, comme chez les amputés. Ces personnes, encore longtemps après l'opération, croient éprouver des sensations très vives dans le pied qui leur manque, elles sentent exactement quel est le point de tel ou tel orteil qui est douloureux. Naturellement l'excitation ne peut porter, dans ce cas, que sur le tronçon encore existant du nerf, dont les filets aboutissaient aux orteils coupés, et c'est le plus souvent la terminaison du nerf dans la cicatrice qui est excitée par une pression extérieure ou par la contraction du tissu cicatriciel. Parfois, pendant la nuit, les sensations dans l'extrémité absente sont tellement vives, que les sujets sont obligés d'y porter la main pour s'assurer que cette extrémité leur manque réellement.

Ainsi, dans ces cas insolites d'excitation des organes des sens, nous nous formons des idées inexactes sur les objets, et c'est ce qui les a fait désigner sous le nom d'illusion des sens. Il est évident que l'erreur n'est produite par une action inexacte ni de l'organe sensitif, ni de l'appareil nerveux qui s'y rapporte : tous deux ne peuvent agir que d'après les lois qui régissent une fois pour toutes leur action. L'illusion ne réside que dans l'interprétation des données fournies par les sensations, ce qui mène à une représentation inexacte.

Les activités psychiques qui nous amènent à conclure qu'un objet déterminé, de structure déterminée, se trouve en un endroit déterminé qui est en dehors de nous, ne sont pas, en général, des actes conscients mais des actes inconscients. Dans leurs résultats, ils sont analogues à des conclusions, puisque l'effet que nous observons sur nos sens nous amène à nous représenter une cause de cet effet : mais en réalité nous ne pouvons percevoir directement que les excitations nerveuses, c'est-à-dire les effets et jamais les objets extérieurs. Mais ce qui se passe diffère d'une conclusion – en prenant ce mot dans sa signification ordinaire – en ce qu'une conclusion est un acte de la pensée consciente [...].

Cependant on nous permettra de désigner les actes psychiques de la perception ordinaire sous le nom de jugements inconscients, ce nom les distinguant suffisamment de ce qu'on appelle les jugements conscients.

H. Helmholtz, *Optique physiologique*, 1866.

2.4. WUNDT ET L'INSTITUTIONNALISATION

DE LA PSYCHOLOGIE

L'œuvre de Wilhelm Wundt est en un sens moins originale que celle de Fechner, moins riche que celle de Helmholtz. Wundt est pourtant souvent considéré aujourd'hui comme le véritable fondateur de la psychologie. Cela tient pour une bonne part au fait que les historiens actuels de la psychologie, en particulier anglo-saxons, accordent une grande place aux aspects institutionnels et sociaux de cette histoire : de ce point de vue, Wundt est effectivement celui qui a fait exister la psychologie en tant que discipline autonome, et il est à l'origine des travaux de la plupart des psychologues, en particulier américains, du début du ^{xx}^e siècle. En créant un « laboratoire » de psychologie, Wundt a su donner à cette discipline un important signe extérieur de scientificité. Sa volonté conquérante a néanmoins été raillée par William James qui a constaté qu'il avait voulu être « une sorte de Napoléon de l'esprit », mais un « Napoléon sans esprit et sans idée centrale ».

UN « MANDARIN ALLEMAND »

Wilhelm Wundt (1832-1920) fut l'élève de Johannes Müller et de Hermann Helmholtz, dont il devint l'assistant à Heidelberg. Il est nommé à une chaire de philosophie à Leipzig où il enseigne de 1875 à 1917. Il fonde en 1879 son laboratoire de psychologie, l'« Institut de psychologie expérimentale ». Il recevra dans ce laboratoire de nombreux élèves, venus du monde entier. Son œuvre est considérable, au moins en volume : le grand historien américain de la psychologie G.E. Boring note qu'il a publié 53 735 pages, soit 2,2 pages par jour durant toute sa vie. Parmi ces ouvrages, les plus importants sont ses *Leçons sur l'âme de l'homme et des animaux* (1863), sa *Physique pour médecins* (1867), ses *Éléments de psychologie physiologique* (1873-1874, traduits en français) et des ouvrages de philosophie, *Logique* (1880 et 1883), *Éthique* (1886) et *Système de philosophie* (1889). Il publia à la fin de sa vie dix volumes sur la *Psychologie des peuples* (*Völkerpsychologie*, 1900-1920). Wundt ne fut pas seulement un pur savant, mais il fut aussi un temps député. C'est un représentant particulièrement éloquent

du nationalisme scientifique allemand pendant la Première Guerre mondiale : il oppose à l'« utilitarisme égoïste », au « positivisme » et au « pragmatisme » anglais l'idéal allemand de l'« héroïsme », du « combat pour les idéaux », du « sacrifice » et du « service ».

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Wundt est d'abord un philosophe, nommé à une chaire de philosophie, qui fait sa leçon inaugurale à Leipzig en 1875 sur « L'influence de la philosophie sur les sciences expérimentales ». Jusqu'à la fin de son œuvre, il visera à produire, selon le titre d'un de ses livres, un *Système de philosophie*. Néanmoins il tient à déterminer pour la psychologie une place distincte à l'intérieur de son système des sciences. Les liens qui unissent philosophie et psychologie sont chez Wundt très complexes : il veut à la fois rendre la psychologie autonome par rapport à la philosophie, mais en même temps ne souhaite pas qu'elle rompe tous ses liens avec elle. Ainsi la revue qu'il fonde et dans laquelle il publie le résultat de ses expériences pendant une vingtaine d'années s'appelle les *Études philosophiques* (*Philosophische Studien*). Et quand il décide d'en changer le titre pour celui d'*Études psychologiques* (*Psychologische Studien*), il exprime dans le premier numéro de la nouvelle revue le vœu que les préoccupations philosophiques ne disparaissent pas complètement de la psychologie. Les relations institutionnelles entre philosophes et psychologues seront d'ailleurs souvent conflictuelles dans ces années-là : en 1912 près de la moitié des professeurs de philosophie des universités allemandes signe une pétition contre la trop grande place accordée à la psychologie. Wundt réplique en 1913 par un pamphlet sur *La psychologie en lutte pour son existence*.

Wundt ne renoncera jamais à une prise de parti philosophique. Il participe à sa manière à la querelle du matérialisme, qui anime la pensée allemande vers 1850. Il récuse le matérialisme dans la mesure où la conscience existe selon lui comme activité irréductible, en particulier à travers le phénomène de l'aperception. Mais il rejette également le spiritualisme, qui pose des problèmes insolubles quant

à la corrélation de l'âme et du corps. Pour dépasser ces deux doctrines, il propose une philosophie qu'il qualifie d'animiste : « Nous entendons par animisme, cette conception métaphysique, qui, émanant de la conviction que les phénomènes psychiques ont une connexion intime, absolue, avec la totalité des phénomènes biologiques, considère l'âme comme le principe de la vie. » Cet animisme, qui est « susceptible d'avoir une coloration tantôt matérialiste, tantôt spiritualiste », étonnera d'ailleurs bien des lecteurs matérialistes de Wundt, comme le Français Jules Soury.

PSYCHOLOGIE ET PHYSIOLOGIE

La tâche de définition de la psychologie est un des aspects essentiels de l'œuvre de Wundt, en particulier de son œuvre majeure, les *Éléments de psychologie physiologique*, où il « essaie de délimiter un nouveau domaine de la science ». La psychologie qu'il entend fonder n'est pas seulement une discipline descriptive, comme l'histoire naturelle, mais une véritable « science » naturelle, explicative : « Les recherches de la psychologie physiologique ressortissent généralement à la science de l'âme ». Elle est même une science particulièrement éminente, centrale. La psychologie constitue la théorie fondamentale des sciences morales, car toute manifestation de l'esprit humain a sa cause dernière dans les phénomènes élémentaires de l'expérience interne. L'intervention de Wundt est l'une des premières à l'intérieur du fameux débat allemand qui oppose les « sciences de la nature » (*Naturwissenschaften*) et les « sciences de l'esprit » (*Geisteswissenschaften*). En habile stratège, il choisit de placer la psychologie telle qu'il l'entend au centre : « la psychologie occupe une place intermédiaire entre les sciences naturelles et les sciences morales ». En effet son objet relève des sciences morales, mais l'approche naturaliste que prône Wundt s'inspire des sciences naturelles et en particulier de la physiologie. Il accorde une très grande place aux bases neurologiques de la psychologie, qui occupent environ les deux tiers des *Éléments de psychologie*

physiologique. De cet intérêt pour une approche naturaliste témoigne également sa *Physique pour médecins*.

LE LABORATOIRE DE PSYCHOLOGIE

La principale création de Wundt est son laboratoire. Il s'agissait d'abord d'une seule pièce, privée, qui ne sera reconnue par l'Université qu'en 1885. Par la suite la place qui lui est consacrée sera accrue au point d'occuper, à partir de 1897, tout un bâtiment, détruit pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ce laboratoire a d'abord une unité architecturale : il « a formé pour la première fois un tout cohérent, qui, par les données architecturales, a donné l'occasion de créer des agencements appropriés pour des fins particulières ». Il est équipé de toutes une série d'instruments, dont certains sont empruntés au laboratoire de physiologie et dont beaucoup sont mis au point par Wundt et ses élèves : des tachistoscopes, qui permettent de faire varier le temps de l'exposition à des images et de le mesurer précisément, des esthésiomètres pour mesurer les sensations tactiles, des chronoscopes.

Dans ce laboratoire, pour la première fois, les recherches ne sont plus faites par un chercheur isolé, mais sont des recherches collectives. Wundt utilise ses étudiants, qui participent ainsi à la recherche, soit comme sujets, soit comme expérimentateurs. Les modalités de l'expérimentation sont professionnalisées. Wundt souhaite que les sujets soient très entraînés avant d'être utilisés pour des expériences, qui, au contraire des tests mentaux, ne s'adressent pas à des sujets non prévenus. Petit à petit le vocabulaire même des expérimentations perdra son caractère concret et deviendra plus rigoureusement standardisé.

Outre ce laboratoire, Wundt fournit à la discipline psychologique les autres moyens de son institutionnalisation : un manuel faisant autorité, une revue de référence, des élèves qui soutiennent avec lui près de deux cents thèses, des correspondants dans le monde entier, et particulièrement aux États-Unis.

LA MÉTHODE INTROSPECTIVE

La principale méthode utilisée par Wundt est l'introspection. Mais il distingue nettement entre une « auto-observation expérimentale » (« *experimentelle Selbstbeobachtung* ») qui est une forme d'introspection vérifiable, dirigée, dans laquelle les sujets sont placés dans des situations standards, répétables, et où on leur demande de donner des réponses quantifiables, et une introspection préscientifique, non contrôlée, qu'il appelle « perception interne » (« *innere Wahrnehmung* »). Wundt estime qu'on ne peut pas se passer de cette introspection scientifique, au moins comme point de départ : « toute psychologie commence par l'introspection ». Il est possible pour un temps de faire abstraction des bases physiologiques et Wundt soutient la valeur du « point de vue exclusivement psychologique, qui soumet à son examen les faits de conscience sans avoir le moindre égard pour les processus physiques qui les accompagnent ». Cette introspection nous fait comprendre l'existence d'un « facteur personnel » qui intervient dans la série des causes et qu'il appelle le caractère : « le caractère est la seule cause immédiate des actes volontaires. Les motifs ne sont jamais que des causes médiatees. » Mais ce caractère est, d'une certaine manière, inconscient.

Contre son avis, certains de ses disciples, dont Oswald Külpe (1862-1915), fondateur de l'école de Würzburg, vont étendre l'usage de cette méthode introspective à l'analyse non plus seulement des sensations, mais des processus supérieurs de la pensée. C'est à l'occasion de ces travaux que Külpe et ses élèves établiront l'existence d'une « pensée sans images ».

EXPÉRIMENTATION ET PSYCHOLOGIE COMPARÉE

Il convient cependant, selon Wundt, de compléter l'introspection par deux « méthodes auxiliaires », l'expérimentation et la psychologie comparative. La première méthode, l'expérimentation, a connu ses résultats les plus satisfaisants dans le domaine de la psychophysique et c'est cette direction de recherches qu'il convient de continuer. Wundt va en particulier s'attacher à l'étude des temps

de réaction en laboratoire, aux études de « chronométrie mentale ». Une telle mesure de la « durée des actes psychiques » est en effet, selon Ribot, « l'une des plus propres à faire comprendre quelle marche la psychologie doit suivre pour devenir une science précise ». Wundt met au point des expériences de « complication » de la réaction, par exemple en faisant réagir la main droite à la couleur rouge, et la main gauche à la couleur blanche, plutôt que de faire réagir d'une main à une couleur simple. Il s'inscrit ainsi dans la tradition des travaux sur le temps de réaction, comme ceux du physiologiste hollandais F.C. Donders (1818-1889), qui avait montré que les erreurs d'observation apparentes des astronomes s'expliquent en fait par des variations individuelles, par l'« équation personnelle » de l'observateur.

Wundt mène également des études dans le domaine de l'attention. À l'intérieur même de la conscience il y a un point central de clarté maximale de la conscience, qu'il appelle « point d'aperception ». Il va s'efforcer de mesurer l'ampleur de ce champ d'aperception. Pour répondre à une question complexe, telle que : « combien d'idées l'esprit peut-il contenir en même temps ? », il propose une expérience simple. Il place un sujet face à un écran de projection, sur lequel est projeté pendant 0,9 seconde un stimulus constitué par quatre colonnes de quatre lettres. Il demande ensuite au sujet de se rappeler le plus grand nombre de lettres possibles. Wundt montre que les sujets non expérimentés peuvent se rappeler environ quatre lettres, les sujets expérimentés six, mais pas plus. Le nombre de lettres qui peut être retenu est beaucoup plus grand si ces lettres forment des mots, sont des parties d'un plus grand ensemble saisi comme une seule idée complexe. Il note également que certaines lettres attirent plus l'attention de la conscience, sont plus facilement remémorées que d'autres.

L'autre complément de l'introspection est la psychologie comparée, la *Völkerpsychologie*, qui permet d'étudier les formes les plus élevées de la pensée humaine : « à ce point précis où l'observation expérimentale retire son assistance, les moyens de la psychologie des peuples la remplacent ». De ce point de vue Wundt

retrouve en partie l'idée de Comte que la psychologie doit pouvoir être éclairée par l'étude « sociologique » des formes de la pensée humaine. Il convient donc de s'intéresser à la vie mentale collective, en particulier aux « lois de l'évolution de la langue, du mythe et des mœurs », selon le sous-titre de la *Völkerpsychologie*, qui ont pour la conscience collective une signification analogue à celle que possèdent la représentation, le sentiment et le vouloir pour la conscience individuelle : l'humanité passe selon lui par quatre âges. Cette *Völkerpsychologie*, à laquelle Wundt consacra toute la fin de sa vie, devrait permettre d'aller plus « profond » que la psychologie expérimentale.

Une autre possibilité d'étude comparative devrait être ouverte par la psychiatrie, par exemple l'étude des troubles de l'attention. Parmi les principaux disciples de Wundt, il faut signaler le grand psychiatre allemand Kraepelin (1856-1926), dont le *Manuel de psychiatrie* (1883) jouera pour la psychiatrie le rôle que le manuel de Wundt avait tenu pour la psychologie.

Psychologie et physiologie

Objet de la psychologie physiologique. Le titre de ce livre indique déjà que j'entreprends de combiner deux sciences, qui, bien qu'elles s'occupent l'une et l'autre presque d'un seul et même sujet, de l'étude particulière de la vie humaine, ont néanmoins parcouru pendant longtemps des routes différentes. La physiologie répand sa lumière sur ces phénomènes biologiques que perçoivent nos sens externes. Dans la psychologie, l'homme se voit, pour ainsi dire, du dedans et cherche à s'expliquer l'enchaînement de faits que lui offre cette observation intérieure. Malgré les aspects si divers que semblent présenter généralement dans leur contenu notre vie interne et notre vie externe, toutes deux ont cependant de nombreux points de contact : car l'expérience interne est continuellement influencée par les agents extérieurs, et nos états internes exercent souvent une action décisive sur l'évolution du fait externe. C'est ainsi que se forme un cercle de phénomènes biologiques simultanément accessible à l'observation externe et interne ; un domaine limitrophe qui, aussi longtemps que la physiologie et la psychologie seront en général séparées l'une de l'autre, sera convenablement assigné à une science particulière qui leur est intermédiaire [...] En parcourant les routes situées entre la vie interne et externe, la psychologie physiologique suit, d'abord, celles qui conduisent du dehors au dedans. Elle commence par les phénomènes physiologiques et essaie de démontrer leur mode d'influence sur le domaine de l'observation interne ; ensuite son examen s'étend aux réactions que l'être interne exerce contre l'être externe. Aussi, les regards qu'elle jette vers les deux sciences fondamentales, où elle s'est intercalée, sont-ils spécialement dirigés du côté psychologique. C'est ce qu'exprime ce terme de psychologie physiologique.

W. Wundt, *Éléments de psychologie physiologique*, 1873-1874.

CHAPITRE 4

LA PSYCHOLOGIE DYNAMIQUE AU XIX^E SIÈCLE ET LA NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE

1. LA MÉDECINE AU SERVICE DE LA PSYCHOLOGIE

2. LA PSYCHOLOGIE DE JANET : AUTOMATISME PSYCHOLOGIQUE, SUBCONSCIENT ET IDÉES FIXES

3. FREUD ET LA PSYCHANALYSE : DE L'INCONSCIENT EN PSYCHOLOGIE À LA PSYCHOLOGIE DE L'INCONSCIENT

4. LES DÉVELOPPEMENTS DE LA PSYCHANALYSE

1. LA MÉDECINE AU SERVICE DE LA PSYCHOLOGIE

1.1. RIBOT : UN PROJET DE PSYCHOLOGIE OBJECTIVE

Théodule Ribot (1839-1916), philosophe de formation, s'est progressivement orienté vers la psychologie, avec le projet d'en faire une discipline indépendante. Il s'attache en effet à fonder une *psychologie objective*, s'appuyant sur l'observation précise des *faits*. Prenant ses distances par rapport à la tradition qui l'a formé, il critique sévèrement la psychologie qu'il appelle « ancienne »,

associée à la morale et à la métaphysique. Il se sent proche en revanche de la psychologie anglaise – en collaboration avec Espinas il traduit les *Principes de psychologie* de Spencer – et de la psychologie allemande.

PSYCHOLOGIE ET PHYSIOLOGIE

S'il est pertinent de parler d'« idéologie scientifique » (cf. G. Canguilhem, *Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1988), Ribot en est à coup sûr un représentant dans le domaine nouveau de la psychologie. Opposé à l'idée qu'il puisse y avoir une *spécificité du psychisme*, il se rattache sans ambiguïté au grand courant positiviste du ^{xix}^e siècle, préconisant de partir des observations où les réactions, les attitudes, les conduites de l'individu sont *déterminées par des mécanismes physiologiques*. « L'ancienne psychologie est une conception bâtarde qui doit périr par les contradictions qu'elle renferme, elle est imbue de métaphysique, elle est la science de l'âme » : ainsi s'exprime Ribot, en 1879 dans l'Introduction à *La psychologie allemande contemporaine*. On pourrait lui opposer que l'affirmation du caractère scientifique de la psychologie peut aboutir à nier le psychisme comme réalité originale distincte du physiologique, que l'objectivisme dans ses aspects outrés comporte le risque de négation de la subjectivité. L'ambition de Ribot est double : rapprocher la psychologie des sciences biologiques, introduire un enseignement officiel de cette discipline. En 1888 la chaire du droit de la nature et des gens au Collège de France est transformée en chaire de psychologie expérimentale, et c'est Ribot qui y est appelé. La psychologie « purement expérimentale » ne doit, selon lui, avoir pour objet que « les phénomènes, leurs lois et leurs causes immédiates. »

CONSCIENCE ET INCONSCIENT SELON RIBOT

« La psychologie expérimentale, écrivait Ribot dans la préface du *Traité de Psychologie* paru en 1923 sous la direction de G. Dumas, se propose l'étude exclusive des phénomènes de l'esprit suivant la

méthode des sciences naturelles et indépendamment de toute hypothèse métaphysique. Elle a un objet précis : les faits psychiques, leur description, leur classification, la recherche de leurs lois et de leurs conditions d'existence. [...] Elle n'est ni spiritualiste, ni matérialiste. [...] La psychologie est pour nous une partie de la science de la vie ou de la biologie. »

Les bases physiologiques de l'inconscient

[...] Il est utile de nous entendre sur la nature de la conscience. [...] Négligeant les détails, nous n'avons en présence que deux hypothèses : l'une fort ancienne, qui considère la conscience comme la propriété fondamentale de « l'âme » ou de « l'esprit », comme ce qui constitue son essence : l'autre, très récente, qui la considère comme un simple phénomène, surajouté à l'activité cérébrale, comme un événement ayant ses conditions d'existence propres et qui, au gré des circonstances, se produit ou disparaît. [...] La seconde hypothèse [...] est plus simple, plus claire, plus consistante. Par opposition à l'autre, on peut la caractériser en disant qu'elle exprime l'inconscient en termes physiologiques [...], et non en termes psychologiques [...]. Chaque état de conscience ne représente qu'une portion très faible de notre vie psychique, parce qu'il est à chaque instant soutenu et pour ainsi dire poussé par des états inconscients. Chaque volition, par exemple, plonge jusqu'au plus profond de notre être ; les motifs qui l'accompagnent et l'expliquent en apparence, ne sont jamais qu'une faible partie de sa véritable cause. [...] La théorie qui considère la conscience comme un phénomène [...] a paru à beaucoup de bons esprits paradoxale et irrévérencieuse. Il leur semble qu'elle ôte à la psychologie toute solidité et toute dignité. Ils répugnent à admettre que les manifestations les plus hautes de la nature soient instables, fugaces, surajoutées et, quant à leurs conditions d'existence, subordonnées. Pourtant ce n'est là qu'un préjugé.

Th. Ribot, *Les Maladies de la personnalité* (1884), Paris, Alcan, 1908, Introduction.

LES CADRES THÉORIQUES DE RÉFÉRENCE

Les cadres théoriques auxquels Ribot se réfère sont la méthode expérimentale de Claude Bernard et l'évolutionnisme de Charles Darwin et Herbert Spencer.

La méthode expérimentale. Dans la ligne de Claude Bernard, Ribot utilise la pathologie mentale comme une situation expérimentale spontanée, naturelle : « La méthode pathologique tient à la fois de

l'observation pure et de l'expérimentation. La maladie, en effet, est une expérimentation de l'ordre le plus subtil, instituée par la nature elle-même dans des circonstances bien déterminées et avec des procédés dont l'art humain ne dispose pas ; elle atteint l'inaccessible » (Th. Ribot, *De la méthode dans les sciences*, Paris, Alcan, 1909, p. 52). Ribot, qui n'était pas médecin, conseilla vivement à ses élèves, Pierre Janet et Georges Dumas en particulier, de faire leurs études de médecine, afin de pouvoir observer directement et personnellement les phénomènes pathologiques si précieux pour la connaissance de la psychologie. Lui-même, utilisant des données pathologiques de seconde main, a proposé une étude de la psychologie par le biais de l'observation des *Maladies de la mémoire* (1881), des *Maladies de la volonté* (1884), des *Maladies de la personnalité* (1885). Il s'agissait en somme de fonder la psychologie sur la science du corps, et Théodule Ribot est à l'origine de cette tradition médico-philosophique de la psychologie française, qui sera illustrée par P. Janet, G. Dumas, Ch. Blondel, H. Wallon.

La théorie évolutionniste. L'évolutionnisme de Spencer (1820-1903) a exercé une influence déterminante sur la pensée de Ribot, qui a puisé directement dans l'œuvre de l'auteur des *Principes de Psychologie* et s'est inspiré également de l'application faite par Jackson (1835-1911) des idées de Spencer à la neurologie. Selon Jackson, en effet, il y a une hiérarchie des centres nerveux ; les centres supérieurs ont une action dominatrice et inhibitrice sur les centres inférieurs ; les maladies du système nerveux doivent être considérées comme des *régressions de l'évolution*, c'est-à-dire comme des *dissolutions* : « Je prends, écrit Hughlings Jackson en 1884, le terme dissolution de Herbert Spencer comme le contraire du processus de l'évolution » (*First Cronian Lecture*, 1884). Ribot a transposé cette conception dans le champ de la psychologie pathologique, introduisant dans ce domaine les notions de *hiérarchie* des facultés et de *dissolution* : « La loi de dissolution en psychologie, consiste en une régression continue qui descend du supérieur à l'inférieur, du complexe au simple, de l'instable au stable, du moins organisé au mieux organisé : en d'autres termes, les manifestations

qui sont les dernières en date dans l'évolution disparaissent les premières ; celles qui ont apparues les premières disparaissent les dernières. L'évolution et la dissolution suivent un ordre inverse. J'ai montré autrefois que la disparition lente et continue de la mémoire vérifie cette formule » (*Psychologie des sentiments*, Paris, Alcan, 1896, 13^e éd. 1930, p. 424). La conception hiérarchique du fonctionnement psychique se retrouve en fait chez la plupart des psychiatres et psychologues de la fin du ^{xix}^e siècle et du début du ^{xx}^e siècle : explicite chez Janet, elle est présente également dans la théorie freudienne. Plus près de nous, l'organodynamisme de Henri Ey se rattache sans conteste à cette tradition qui s'enracine dans la neurophysiologie.

Avec Ribot, en tout cas, la psychologie est devenue objective, comparative, pathologique, génétique : c'est là une psychologie scientifique affirmait Janet dans sa leçon au Collège de France en 1916 sur « La psychologie de Th. Ribot ». Une telle perspective pourtant ne laisse pas d'être problématique : que deviennent les représentations et les sentiments ? « L'orientation nouvelle de l'époque, remarque René Zazzo dans *Psychologie et marxisme*, que ce soit en littérature ou en psychologie témoigne d'une surprenante fascination de naturalisme et de physiologie où Claude Bernard, tout autant que Darwin, a joué un rôle considérable. [...] Chacun à sa façon s'emploiera à définir le statut scientifique et la spécificité d'une science de l'homme, alors que parallèlement se développera [...] le courant purement expérimentaliste, lui aussi sous l'impulsion de Ribot » (R. Zazzo, *Psychologie et marxisme*, Paris, Denoël, 1979, p. 16-17).

Un immense domaine qu'ignore ou néglige la psychologie de Ribot va être mis au jour par une pratique spectaculaire, qui fascine médecins, artistes et grand public, l'hypnose, à laquelle Charcot apporte la caution de la neurologie, la garantie de la pensée rationaliste. Tandis que le courant psychologique issu de la philosophie revendique l'objectivité de la science, le courant psychologique issu de la médecine, sans toutefois abandonner ses présupposés organicistes, se laisse entraîner dans les méandres et

les abysses d'une autre vie que celle de la conscience. Les rêves fascinent, les perversions intriguent, l'hypnose entraîne patients, public et praticiens dans des régions inconnues, dans le trouble et le mystère de relations inédites.

1.2. CHARCOT, L'HYSTÉRIE ET L'HYPNOSE : DÉVELOPPEMENTS DE LA PSYCHOLOGIE DYNAMIQUE

RECONNAISSANCE MÉDICALE DE L'HYPNOSE

Un siècle sépare la pratique de Mesmer de celle de Charcot ; peu de chose différencie réellement ces deux pratiques. Mais, incontestablement, Charcot, neurologue prestigieux jouissant d'une reconnaissance internationale, fort du pouvoir et de l'autorité qui manquaient à Mesmer, va donner à l'hypnose la caution scientifique dont elle avait besoin pour assurer sa reconnaissance par l'Académie de Médecine (1882). À vrai dire, entre 1784 et 1882, la pratique du magnétisme, sous une forme ou sous une autre, s'est toujours poursuivie. Certes, à certains moments l'engouement a pu faiblir, la technique et les résultats ont pu être moins spectaculaires, mais l'intérêt s'est maintenu, comme en témoignent les thèmes littéraires et le goût de nombreuses personnes pour une pratique thérapeutique éloignée de l'approche traditionnelle.

Mais à partir de 1882, si l'on en croit Pierre Janet, « toutes les revues, non seulement médicales, mais philosophiques et même littéraires, les comptes rendus de toutes les sociétés sont remplis d'articles sur le grand hypnotisme » L'engouement est marqué par des jalons significatifs : 1889 est l'année de la thèse de Janet, *L'Automatisme psychologique*, c'est aussi l'année de la publication de l'ouvrage de Forel, *L'Hypnotisme, son importance psychophysiologique, médicale et juridique, sa pratique* ; et c'est également en 1889 que se tient à l'Hôtel-Dieu de Paris le premier Congrès International de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique, sous la présidence d'honneur de Charcot. L'hypnotisme tient une place importante dans un autre congrès, lui

aussi présidé par Charcot en 1889, le premier Congrès International de Psychologie.

Il a donc fallu un siècle pour que, grâce au prestige de Charcot, soit reconnue par les autorités scientifiques une théorie dont il n'avait pas été lui-même l'initiateur. « Il est vraiment étrange de constater, remarque Janet, que Charcot a présenté à l'Académie des Sciences, en 1878-1882, de prétendues découvertes scientifiques destinées à ruiner définitivement les prétentions des magnétiseurs et de voir que ces découvertes étaient dans l'enseignement même de ces magnétiseurs depuis 50 ans ».

L'hystérie fascine, l'hypnose passionne : l'union de l'une et de l'autre à la fin du ^{xix}^e siècle donne naissance à de nombreuses études qui contribuent à l'exploration et à la connaissance de l'inconscient, envisagé désormais non comme un principe universel, mais comme un inconscient personnel.

Dans le développement de ces études, dans le rayonnement de l'hypnose, l'École de la Salpêtrière a joué le rôle d'une véritable pépinière. Au centre de ce rayonnement, Jean-Martin Charcot (1825-1893), prestigieux neurologue, tombé amoureux de l'hystérie avec laquelle les hasards de sa carrière l'ont mis en contact autour des années 1870, lorsqu'il a pris en charge un pavillon d'hystériques à la Salpêtrière. « Plongé en pleine hystérie », selon l'expression de Pierre Marie, Charcot aborde cette maladie, décrite depuis l'Antiquité (cf. E. Pewzner, *Naissance et développements de la psychopathologie. Le fou, l'aliéné, le patient*, Paris, Dunod, 2002, chap. 1), avec son regard de neurologue, et en prenant nettement ses distances par rapport à l'étiologie utérine, qui depuis des siècles avait prévalu, au point qu'il insiste sur l'observation de troubles dits hystériques chez l'homme : « Mettez-vous bien dans l'esprit, écrit-il dans les *Leçons du Mardi* (1888-1889), qu'en soi le mot « hystérie » ne signifie rien, et peu à peu vous vous habituerez à parler d'hystérie chez l'homme sans songer le moins du monde à l'utérus. »

Le dernier tiers du ^{xix}^e siècle nous montre clairement que le magnétisme n'a pas disparu : il a changé de nom ; de même, le

phénomène du sommeil magnétique est autrement nommé. Nous l'avons dit, l'hypnose, qui, incontestablement, a pour ancêtre le magnétisme, va, grâce à Charcot, avoir les honneurs de l'Académie, refusés un siècle plus tôt au magnétisme de Mesmer.

À vrai dire, tout au long du ^{xix}^e siècle, l'inconnu, le mystérieux, le caché n'ont pas cessé de susciter curiosité et passion. Spiritisme, rêves, écriture automatique ont attiré médecins, poètes et grand public.

HYPNOSE ET HYSTÉRIE

En 1878, alors que l'Exposition universelle attire une foule nombreuse, la magistrale présentation clinique de Charcot fait grand bruit : il transforme les symptômes des malades hystériques et plonge ces malades dans des états spectaculaires de catalepsie.

Fort de sa notoriété, le « Napoléon de la neurologie », qui a le goût du spectacle et qui aime à accentuer sa ressemblance avec le vainqueur d'Austerlitz, donne à l'hystérie, ou plutôt au couple hystérie/hypnose, une place privilégiée et lui fait une publicité dont on a du mal à se représenter l'ampleur aujourd'hui. L'hystérie, c'est vrai, en dépit des multiples travaux qui lui ont été consacrés depuis l'Antiquité, est restée une énigme. Cette maladie, qui peut reproduire quasiment tous les troubles somatiques, avec une affinité particulière pour les symptômes neurologiques, a conduit un célèbre médecin du ^{xvii}^e siècle, Thomas Sydenham, à la comparer à Protée, car, à l'instar du dieu grec, l'hystérie peut changer de forme, presque à l'infini : et ses nombreuses métamorphoses sont autant d'énigmes pour le médecin.

À la fin du ^{xviii}^e siècle, l'hystérie fait partie, avec l'épilepsie, la chorée et un certain nombre d'autres troubles, du cadre des névroses, catégorie nouvelle, individualisée par le médecin anglais William Cullen. Au cours du ^{xix}^e siècle, l'hystérie est devenue la « grande névrose », et elle intéresse de plus en plus les médecins, en particulier durant la décennie 1850-1860. Et lorsque Charcot, en partie par le hasard de la nouvelle répartition des responsabilités

hospitalières, commence à s'intéresser à cette maladie, l'hystérie est tenue – ce qui n'a pas toujours été le cas – pour un sujet digne de recherches sérieuses !

Avant Charcot, deux médecins ont, au ^{xix}^e siècle mis ou remis en vedette l'hystérie : il s'agit de Charles Lasègue (1816-1883) et de Pierre Briquet (1796-1881). Si Charcot a peu fait référence à Lasègue, il a en revanche reconnu en Briquet son précurseur dans l'approche systématique et rigoureuse de l'hystérie. Il a reconnu d'autre part sa dette envers l'éminent médecin anglais Russell Reynolds (1828-1896) qui, lors de la réunion annuelle de la British Medical Association en 1869, avait présenté une communication intitulée : « *Paralysies and other disorders of motion and sensation dependent on an idea* » (Paralysies et autres troubles moteurs et sensitifs en rapport avec une représentation).

En fait, l'hystérie, que Charcot, selon toute vraisemblance, a rencontrée tout au long de sa carrière de neurologue, n'a pas d'emblée présenté pour lui un intérêt particulier : face à des manifestations souvent spectaculaires, il recommandait la vigilance, voire la méfiance, la simulation étant selon lui – et c'était un avis largement partagé – toujours à craindre. À partir de 1872, et surtout de 1874, comme en témoignent les annotations qui couvrent l'article « Hystérie » (Bernutz, 1874) du *Nouveau Dictionnaire de Médecine et Chirurgie Pratiques* (Bernutz, 1865 pour la première édition) il va consacrer une grande partie de sa pratique et de ses réflexions théoriques à la névrose qui devient la maladie vedette de la fin du ^{xix}^e siècle.

L'hystérie et son « mariage », célébré en grande pompe à la Salpêtrière, avec l'hypnose, attirent en effet les regards de toute l'Europe et de l'Amérique, et soulèvent débats et controverses. D'ailleurs, la passion de Charcot pour la grande névrose n'est pas forcément prise au sérieux et donne même lieu parfois à d'ironiques commentaires, comme celui du jeune médecin américain James Putnam (1846-1918), qui écrivait en 1872 : « Il existe une charmante variété de malades hystériques qui semblent capables d'avoir des crises à la demande, ce qui amuse beaucoup Monsieur

Charcot » (cité par Michel Bonduelle, in *Charcot. Un grand médecin dans son siècle*, Paris, Éditions Michalon, 1996, p. 159).

Au cours de la décennie 1870-1880, la collaboration de Bourneville, ancien interne de Charcot, donne un développement considérable aux études sur l'hystérie ; l'engouement est amplifié encore par la publication de *l'Iconographie photographique de la Salpêtrière*, justement éditée par Bourneville, et exclusivement consacrée à l'hystérie. Les observations contenues dans cet ouvrage décrivent les fantasmes des malades, souvent de nature sexuelle. Et les détails cliniques ne laissent pas de choquer certains : le rédacteur du *British Medical Journal* est de ceux-là ; il écrit ainsi en 1879 : « Nous devons le dire, nous regrettons qu'un travail d'un si grand intérêt scientifique soit, pour le lecteur anglais, rendu quelque peu repoussant par l'introduction de longues pages d'obscénités furieuses de filles hystériques délirantes et de descriptions de tous les éléments de leur vie sexuelle » (cité par M. Bonduelle, p. 163).

La perspicacité et la finesse clinique de Bourneville l'amènent à mettre l'accent sur la question de la réminiscence lors de la crise d'hystérie et sur l'importance des émotions : « Dans leur délire, écrit-il dans *l'Iconographie photographique*, les hystériques ont des réminiscences des événements anciens de leur existence [...] et plus particulièrement, peut-être, des événements qui ont été la cause occasionnelle de leurs attaques. » Charcot s'est-il lui-même orienté vers la fin de sa vie, comme il est classique de le dire, vers un modèle psychogénique de l'hystérie ? Il est difficile de l'affirmer, et on ne saurait tenir pour une caution suffisante la description de l'hystérie traumatique chez l'homme, les nombreux travaux de ses élèves sur les paralysies par suggestion, les études sur les « paralysies psychiques », l'accent mis sur le rôle de l'imagination dans le déclenchement de l'hystérie.

En tout cas, la passion de Charcot pour l'hystérie a ouvert à d'autres la voie de la psychogenèse et de l'exploration de l'inconscient. C'est bien entendu surtout de Janet et de Freud qu'il s'agit.

2. LA PSYCHOLOGIE DE JANET : AUTOMATISME PSYCHOLOGIQUE, SUBCONSCIENT ET IDÉES FIXES

2.1. JANET, PHILOSOPHE ET MÉDECIN

Philosophe et médecin, Pierre Janet (1859-1947), à l'instar de ses maîtres, Ribot et Charcot, a vu dans la pathologie un terrain privilégié pour l'observation et la connaissance du fonctionnement de la vie mentale.

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, après avoir obtenu l'agrégation de philosophie, il enseigne au lycée de Châteauroux, puis au lycée du Havre, où il passe six ans et demi. À la recherche d'un sujet de thèse pour son doctorat ès lettres, il s'adresse au Havre au docteur Gibert : celui-ci le met en rapport avec une patiente fort étrange, Léonie, susceptible d'être hypnotisée à distance. La découverte que Léonie a été magnétisée dans le passé conduit Janet à se pencher sur les travaux des magnétiseurs, à reconnaître les résultats thérapeutiques obtenus par ces derniers et à souligner les similitudes entre magnétiseurs du début du ^{XIX}^e siècle et hypnotiseurs de la fin de ce même siècle.

Devenu médecin, ce qui lui permet d'avoir une approche directe des cas cliniques qui alimentent sa réflexion et sa construction théorique, il consacre, pendant de nombreuses années, ses travaux à des malades hystériques traitées par l'hypnose. Sa thèse de médecine, soutenue en 1893, porte sur *L'état mental des hystériques*, et rend compte des travaux cliniques menés à la Salpêtrière depuis 1890.

2.2. JANET PSYCHOLOGUE

L'élaboration d'une psychologie expérimentale est le grand projet de Janet, projet clairement annoncé dans l'introduction de son premier ouvrage, *L'Automatisme psychologique*, publié en 1889 (il

s'agit, on le sait, de sa thèse de doctorat ès lettres, soutenue l'année même où se tient l'Exposition Universelle de 1889).

Suivant la voie tracée par Ribot, auquel il succédera au Collège de France en 1902, Janet fonde son approche de la psychologie expérimentale sur l'étude de la pathologie mentale ; en revanche, à la même époque, la psychologie allemande, sous l'influence de Wundt, se développe comme une science de la mesure des fonctions psychiques. Comme Ribot encore, Janet s'inspire du schéma jacksonien pour rendre compte du fonctionnement mental ; il donne de la vie psychique une représentation hiérarchisée, dans laquelle les fonctions supérieures exercent un contrôle sur les activités inférieures, automatiques. On peut d'ailleurs remarquer que cette représentation hiérarchisée du psychisme est commune, avec des nuances et des différences, à Ribot, Janet et Freud.

Le projet de Janet est résumé dans l'extrait reproduit ci-dessous.

Un essai de psychologie expérimentale et objective

La méthode que nous avons essayé d'employer, sans prétendre aucunement y avoir réussi, est la méthode des sciences naturelles. [...] Nous avons recueilli par l'observation les faits, c'est-à-dire les actions simples que nous voulons étudier. [...]

Une recherche de ce genre ne peut se faire au moyen de l'observation personnelle des faits qui se passent dans notre propre conscience. En effet, les phénomènes qu'elle nous présente ne peuvent que difficilement être l'objet d'une expérimentation régulière [...]. La conscience ne nous fait pas connaître tous les phénomènes psychologiques qui se passent en nous ; c'est une vérité aujourd'hui indiscutable que nous espérons confirmer encore. C'est de là que proviennent les plus graves difficultés qu'ont rencontrées les psychologues quand ils ont voulu se borner à l'observation personnelle de la conscience. [...] Comme, pour beaucoup d'auteurs, un phénomène inconscient est uniquement un phénomène physiologique, c'est à la physiologie et à ses lois que l'on fait sans cesse appel pour expliquer les phénomènes de l'esprit. Cet appel souvent utile nous semble quelquefois prématuré, car, d'un côté, la psychologie renonce à trouver de véritables lois des phénomènes spirituels et, de l'autre, la physiologie constate simplement des coïncidences entre tel fait moral et tel fait physique et n'explique pas réellement les lois de la conscience. [...] Pour avoir des phénomènes simples, précis et complets, il faut les observer chez les autres et faire appel à la psychologie objective. Sans doute on ne connaît qu'indirectement les phénomènes psychologiques chez autrui et la psychologie ne pourrait pas commencer par cette étude ; mais, d'après les actes, les gestes, le langage, on peut induire leur existence, de même que le chimiste détermine les éléments des astres d'après les raies du spectre, et la certitude de l'une des opérations est aussi grande que celle de l'autre. Notre étude sur l'automatisme sera donc un essai de psychologie expérimentale et objective.

P. Janet, *L'Automatisme psychologique* (1889), Paris, Odile Jacob, 1998, p. 35-37.

En prenant pour point de départ de l'étude du psychisme, non la sensation, mais l'activité, Janet se démarque de la tradition philosophique antérieure, et justifie sa démarche en affirmant qu'il n'y a pas de conscience sans quelque forme d'activité. Dans *L'Automatisme Psychologique*, dont le sous-titre – *Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine* – dessine le projet d'ensemble de l'ouvrage, Janet insiste sur le rapport étroit existant entre les phénomènes psychologiques

et les phénomènes physiologiques, en particulier entre les pensées et les mouvements, montrant par là la filiation qui le rattache à Maine de Biran : « Nous avons essayé de montrer que les sensations et les images étaient accompagnées par des mouvements des membres et que, d'autre part, les disparitions de la sensation ou de l'image provoquaient une suppression parallèle dans les mouvements, *si bien que certaines paralysies pouvaient être considérées comme des amnésies* » (c'est nous qui soulignons).

D'emblée, dans *L'Automatisme psychologique*, Janet souligne l'intérêt de partir de l'étude de *l'activité humaine dans ses formes les plus simples*, activité élémentaire qui « a été désignée par un nom qu'il faut lui conserver, celui d'*activité automatique* ». En même temps, Janet souligne l'originalité de sa position marquée par le refus d'assimiler automatisme et absence de conscience : « Nous croyons que l'on peut admettre simultanément et l'automatisme et la conscience, et par là donner satisfaction à ceux qui veulent conserver à l'homme, jusque dans ses actions les plus simples, la conscience et la sensibilité ». Cette concomitance d'une activité automatique et de la conscience mérite d'être appelée « automatisme psychologique ».

C'est par l'étude des formes les plus simples de l'activité de l'esprit qu'il est possible d'éclairer la connaissance du fonctionnement mental. On doit préférer l'étude des faits les plus élémentaires à celle des formes les plus élevées de l'activité humaine (volonté, libre arbitre). L'activité élémentaire est appelée « automatique » : « On désigne sous le nom d'automatique un mouvement qui présente deux caractères. Il doit d'abord avoir quelque chose de spontané, [...] prendre sa source dans l'objet même qui se meut et ne pas provenir d'une impulsion extérieure ; une poupée mécanique qui marche seule sera dite un automate, une pompe que l'on fait mouvoir à l'extérieur ne pourra pas en être un. »

L'AUTOMATISME TOTAL

S'attachant ainsi à étudier l'activité qu'il est légitime d'appeler automatique, Janet passe en revue les travaux, nombreux depuis

trente ou quarante ans et souvent oubliés, qui rapportent l'existence d'états inconscients, mis en évidence en particulier au cours de la pratique du magnétisme. Janet distingue automatisme total et automatisme partiel : la catalepsie est l'exemple typique de l'automatisme total et spontané ; le somnambulisme, obtenu par l'hypnose, correspond à l'automatisme total et provoqué. L'automatisme partiel peut correspondre à trois éventualités principales : les actes subconscients, les anesthésies et les existences psychologiques simultanées. Ces différentes possibilités peuvent là encore se rencontrer sous la forme de manifestations spontanées – essentiellement chez des sujets hystériques – ou de manifestations déclenchées par la pratique de l'hypnose.

L'automatisme total est observé au cours d'un état pathologique rarement rencontré à l'état spontané, mais que l'on peut provoquer, la catalepsie, « état maladif qui se produit naturellement chez quelques individus prédisposés, à la suite d'un choc ou d'une émotion et que l'on produit artificiellement chez quelques sujets par divers procédés bien connus. [...] Le premier caractère et le plus apparent, c'est l'absolue immobilité du sujet. [...] Les mouvements de la vie organique [...] et tous les mouvements qui dépendent de la vie de relation et qui expriment la conscience sont supprimés » (*Automatisme psychologique, op. cit.*, p. 46-48). La persistance des attitudes imposées est un phénomène remarquable : « Les bras, les jambes, la tête, le tronc du sujet peuvent être mis dans toutes les positions, même les plus étranges ; aussi a-t-on comparé tout naturellement ces sujets à des mannequins de peintre que l'on plie dans tous les sens » (*ibid.*, p. 49). La conscience, purement affective, est réduite aux sensations et aux images. Un tel état s'observe chez des sujets hypnotisés, mais aussi dans des circonstances pathologiques, au cours de crises d'hystérie, et plus particulièrement lors d'une phase caractéristique de la crise, la période dite des attitudes passionnelles, intermédiaire entre un état de syncope, où la conscience semble être nulle, et un état où la conscience est presque complète. Les symptômes sont les mêmes que ceux de l'état cataleptique : « Immobilité ou continuation

indéfinie d'un même mouvement, expressions harmonieuses de tout le corps, absence de parole comme moyen d'expression et répétition d'une même phrase. »

L'étude de la catalepsie, spontanée ou provoquée, suscite chez Janet une interrogation sur le rôle des souvenirs personnels dans les phénomènes observés, et l'importance accordée aux souvenirs enfouis dans le fonctionnement de la vie psychique le met sur la voie de la psychogenèse. Les phénomènes de la mémoire, souligne Janet, sont peut-être les plus importants de notre vie psychologique. Or la mémoire du somnambule présente des modifications particulièrement complexes, caractérisées principalement par trois traits significatifs : l'oubli complet pendant l'état de veille de tout ce qui s'est passé pendant l'état somnambulique ; le souvenir complet lors d'une nouvelle phase de somnambulisme de tout ce qui s'est passé pendant les précédentes séances de somnambulisme ; souvenir complet pendant le somnambulisme de tout ce qui s'est passé pendant la veille. Voilà qui pose clairement le problème de la complexité de la vie psychique, dont une partie, possédant sa propre continuité, échappe à la conscience.

L'AUTOMATISME PARTIEL

Tous les phénomènes de la catalepsie peuvent exister partiellement, alors que la conscience du sujet reste intacte : un petit groupe de phénomènes séparés des autres, est isolé de la conscience totale de l'individu qui continue à se développer pour son propre compte et d'une autre manière.

Les actes subconscients. L'étude de l'automatisme partiel est pour Janet l'occasion de donner une définition de l'acte inconscient : c'est une action ayant tous les caractères d'un fait psychologique sauf un, c'est qu'elle est toujours ignorée par la personne même qui l'exécute au moment même où elle l'exécute (*cf. L'Automatisme psychologique*, p. 264-265).

Un seul acte, ainsi, échappe à l'individu qui, en dehors de cela, garde la claire et pleine conscience de son activité et de sa vie mentale. Il ne s'agit pas pour Janet d'une hypothèse théorique, à

plusieurs reprises soulevée par les philosophes, mais de l'observation d'une réalité, dont on trouve déjà des exemples dans les travaux des magnétiseurs et/ou dans certains commentaires se rapportant à des convulsionnaires : « Il arrive souvent que la bouche des orateurs prononce une suite de paroles indépendantes de leur volonté, en sorte qu'ils s'écoutent eux-mêmes comme les assistants et qu'ils n'ont connaissance de ce qu'ils disent qu'à mesure qu'ils le prononcent » (Carré de Montgeron, cité par Janet, p. 267).

Les actes inconscients les plus simples méritent le nom de « catalepsies partielles » : continuation ou persévération de l'attitude ou imitation ne se retrouvent que dans une partie du corps : « Un bras, par exemple, se comporte comme s'il était le bras d'une personne en catalepsie, mais le sujet tout entier, loin d'être dans cet état, rit et cause sans se préoccuper de ce que devient son bras » (*L'Automatisme psychologique*, p. 268).

Les anesthésies. Les faits que nous venons de décrire se voient électivement chez des hystériques, et « l'anesthésie » est la condition essentielle de l'apparition des phénomènes observés, ce que Janet constate chez une de ses patientes, Léonie : « Si je me place devant elle pendant la veille complète et si elle ne regarde pas ses bras, elle imite mes gestes avec son bras gauche qui est anesthésique et jamais avec son bras droit qui est sensible » (*ibid.*, p. 271). Ce n'est donc pas du point de vue physique que Janet envisage le phénomène de l'anesthésie, mais du point de vue psychologique, comme une suppression de sensation au cours de l'hypnose, bien illustrée par une expérience dont Binet et Féré rendent compte et dont nous n'indiquons qu'un extrait : « Si on a suggéré à une somnambule qu'une personne, M. X , avait disparu, la somnambule ne peut plus le voir à quelque endroit de la chambre qu'il se tienne ; mais si on ajoute un objet sur M. X , un chapeau par exemple, comme il n'est pas compris dans la suggestion, ce chapeau reste visible et paraît alors tenir en l'air ».

Si l'étude psychologique est justifiée, c'est que l'on a affaire non à la lésion d'un organe des sens mais à l'abolition d'une faculté mentale, « de tous ses pouvoirs et de tous les souvenirs qu'elle a

acquis » (*Automatisme psychologique*, p. 311). À la formulation proposée par Bernheim pour désigner la suppression de la sensation : « hallucination négative », on doit, selon Janet, préférer l'expression : « anesthésie systématisée ». Janet cite l'exemple de la « vision subconsciente », qui s'apparente aux actes subconscients envisagés précédemment : l'objet invisible est vu (!), mais « nous savons, et nous ne sommes pas le seul à le constater, que le sujet est sincère quand il dit qu'il ne le voit pas ».

Durant l'état de veille, la « distraction » équivaut à une anesthésie, et, dans le cadre des distractions, Janet décrit un phénomène spectaculaire, celui de « l'écriture automatique », couramment pratiquée par les spirites, et qui connaît un grand succès depuis le milieu du ^{xix}^e siècle : tandis que l'attention du sujet est occupée et retenue par quelque objet, il peut écrire des pages entières sans avoir conscience de ce qu'il écrit ; à la lecture, il est étonné de ce qu'il a écrit. Janet illustre son propos par une longue citation de Taine, extraite de l'ouvrage de ce dernier, *De l'intelligence*, dont nous retiendrons des propos auxquels on ne s'attendrait peut-être pas chez cet auteur : « Certainement on constate ici un dédoublement du moi, la présence simultanée de deux séries d'idées parallèles et indépendantes, de deux centres d'actions, ou, si l'on veut, de deux personnes morales juxtaposées dans le même cerveau ; chacune a une œuvre différente, l'une sur la scène, et l'autre dans la coulisse ». La distraction semble scinder en deux parties le champ de la conscience, l'une reste consciente, l'autre semble ignorée par le sujet ; elle entraîne une modification de l'état mental facilitant les suggestions post-hypnotiques, et en même temps permettant de comprendre leur impact. La persistance d'un commandement au-delà de l'état hypnotique et son exécution après le retour à l'état habituel font partie des phénomènes depuis longtemps connus des magnétiseurs et bien décrits en particulier par Deleuze (*Instruction pratique*, 1825) et Bertrand (*Traité du somnambulisme*, 1823).

La conservation et l'activité d'une idée en dépit du passage d'un état de conscience – hypnose – à un autre – état de veille – peut se

voir également en dehors de l'hypnose. Dans un ouvrage qui traite des effets du haschich, l'aliéniste Moreau de Tours écrit, mettant ainsi en relief l'importance des rêves dans la vie mentale : « Ordinairement, les rêves s'arrêtent avec le sommeil, quelquefois ils persistent dans la veille. Un individu rêve qu'il peut voler en l'air ; réveillé, il éprouve le besoin de l'essayer en sautant un fossé. [...] Un autre rêve à son père qui est mort et en voit le fantôme, il continue à le voir dans un demi-réveil et même un peu pendant la veille » (Moreau de Tours, *Le Haschich*, cité par Janet, p. 288). Des phénomènes comparables sont observés lors des crises nerveuses et des états extatiques.

LES EXISTENCES PSYCHOLOGIQUES SIMULTANÉES

Il arrive que l'on observe chez certains sujets la manifestation et le développement d'une existence psychologique autre et simultanée, véritable personnalité seconde qui se révèle « au-dessous de la conscience normale ».

Le phénomène observé par Janet chez certains sujets d'un dédoublement de la conscience sous la forme d'une existence psychologique autre et simultanée s'apparente, selon lui, aux effets du somnambulisme. C'est la mémoire, facteur de continuité de la vie psychologique, qui rapproche l'existence subconsciente – qui prend place pendant la veille – de l'existence alternante qui caractérise le somnambulisme. Pendant le somnambulisme lui-même, le sujet peut d'ailleurs retrouver le souvenir de certains états oubliés pendant la veille, distincts de l'état hypnotique, le souvenir de rêves, de crises d'hystérie parfois. L'écriture automatique fait de même resurgir des souvenirs. Ainsi, la vie subconsciente ressemble à la vie somnambulique, ce qui n'implique pas que l'on puisse affirmer l'identité totale de ces deux formes d'existence psychique.

La survenue de tels phénomènes conduit en tout cas Janet à proposer une conception hiérarchisée de la vie mentale. Si la santé psychologique est parfaite, la puissance de synthèse est assez grande pour que tous les phénomènes psychologiques soient réunis dans une même perception personnelle : dans ces conditions, la

seconde personnalité (ou personnalité seconde !) n'apparaît pas. Mais, dans la plupart des cas, on ne peut parler de santé parfaite ; la puissance de synthèse, affaiblie, laisse alors échapper des phénomènes psychologiques : c'est ce que Janet appelle l'état de désagrégation. « C'est le moment des distractions, des anesthésies systématisées, des anesthésies générales, des suggestions exécutées inconsciemment par le sujet. »

La psychologie de Janet est ainsi caractérisée par une conception hiérarchique et une conception énergétique de la vie mentale.

HIÉRARCHIE DES PHÉNOMÈNES PSYCHOLOGIQUES

La représentation hiérarchisée de la vie psychique est particulièrement nette dans la théorie de Janet. Elle ne se rencontre pas uniquement chez lui cependant, et l'on peut considérer qu'une véritable filiation relie Janet à Ribot, et ce dernier à Jackson, neurophysiologiste héritier de la théorie de l'évolution de Darwin. Jackson a éclairé la compréhension du fonctionnement du système nerveux par la connaissance de la pathologie : l'atteinte lésionnelle d'un niveau supérieur libère l'activité du niveau sous-jacent, qui, dans les conditions normales, était contrôlée et inhibée par le niveau lésé.

Toute la psychologie de la fin du ^{xix}e siècle et du début du ^{xx}e siècle sera d'ailleurs influencée par la conception hiérarchisée de la vie psychique, associée à l'idée que les fonctions mentales les plus élaborées sont aussi celles qui sont apparues le plus tardivement au cours du développement. On retrouve d'ailleurs dans la théorie freudienne l'impact de ce modèle évolutionniste.

Dans *L'Automatisme psychologique* (1889), Janet a distingué conscient et subconscient ; en 1903, dans *Les obsessions et la psychasthénie*, il propose cinq niveaux de fonctionnement psychique, et en 1926 il en propose neuf, dans l'ouvrage *De l'angoisse à l'extase*. Trois groupes de tendances sont distingués. Les tendances psychologiques inférieures correspondent aux fonctions apparaissant avant le langage, et le premier fait psychologique est l'agitation

diffuse, correspondant aux « actions les plus basses, celles qui réapparaissent quand les actions mieux adaptées et supérieures sont supprimées ou deviennent insuffisantes ».

Les tendances moyennes correspondent au groupe des opérations intellectuelles élémentaires qui a donné naissance aux symboles, au langage, à la mémoire. Deux types de conduite appartiennent à ce groupe de tendances :

La « croyance asséritive ». Souvent contradictoire ou absurde, elle relève plutôt des sentiments que des faits, s'imposant avec une énergie, une ténacité « que l'on ne retrouvera plus dans les croyances plus raisonnables ». Habituelle chez les enfants et les débiles, cette forme de croyance se retrouve dans le processus de suggestion. C'est à ce niveau également que Janet situe l'origine des légendes et des mythes.

La « réflexion ». Elle « reproduit en dedans de nous-mêmes la discussion d'une assemblée et qui ne laisse l'assentiment se faire qu'après une discussion interne ».

Les tendances supérieures comportent les tendances rationnelles (exécution des décisions, travail – « La valeur d'un homme, affirme Janet, se mesure à sa capacité à faire des corvées » –, devoir, attention volontaire), les tendances expérimentales (conduite expérimentale, tenant compte de l'expérience et se soumettant aux faits, à l'origine de la science, et incluant la conduite vertueuse, c'est-à-dire la soumission à la vérité objective) et les conduites progressives, correspondant au plus haut développement des conduites individuelles ; l'idée de progrès et la recherche du progrès en sont le caractère essentiel.

LA PERSPECTIVE ÉNERGÉTIQUE

Les concepts énergétiques de force et de tension psychologiques représentent l'aspect dynamique de la psychologie et de la psychopathologie de Janet. L'existence d'une énergie nerveuse ou mentale est d'ailleurs une hypothèse soutenue par de nombreux auteurs en cette fin du ^{xix}^e siècle. Selon Janet, la force

psychologique correspond à la quantité d'énergie psychique élémentaire, c'est-à-dire à la capacité d'accomplir des actes psychologiques nombreux, prolongés et rapides. La tension psychologique correspond à la capacité d'un individu à utiliser son énergie psychique à un niveau plus ou moins élevé dans la hiérarchie des tendances. Les fonctions de la vie psychique requièrent pour s'exercer et atteindre leur niveau supérieur (adaptation au réel, conduite sociale réussie) une tension psychologique. Janet distingue en ces termes force et tension psychologiques : « La force psychologique, c'est-à-dire la puissance, le nombre, la durée des mouvements, ne doit pas être confondue avec la tension psychologique caractérisée par le degré d'activation et le degré hiérarchique des actes. »

La tension psychologique, synonyme des notions d'intégration, de contrôle, de volonté, d'attention, représente ainsi la force d'organisation de la vie psychique. En parlant de « force » et de « faiblesse » psychologiques, Janet est amené à poser le problème de l'équilibre des forces, indispensable à la santé, plus nécessaire encore que l'équilibre force-tension, et qu'il compare à l'équilibre du budget dans une entreprise commerciale : « Dans toute entreprise commerciale, recettes et dépenses doivent s'équilibrer : elles doivent le faire aussi dans le budget psychologique sous peine de voir apparaître des troubles. »

Dynamique et énergétique, la psychologie de Janet est aussi une psychologie des conduites.

UNE PSYCHOLOGIE DES CONDUITES

Le véritable objet de la psychologie est l'étude des conduites humaines. Pour être objective, en effet, la psychologie ne peut étudier que les actions, les attitudes, les langages du sujet. Nous ne pouvons pas nous représenter la pensée intime d'autrui en nous mettant à sa place. Nous ne pouvons nous représenter ses pensées qu'en partant de ses actions visibles. « Il faut en psychologie renoncer aux prétentions anatomiques et physiologiques et se borner humblement à être psychologue en parlant toujours le

langage de la conduite et de l'action » (*De l'angoisse à l'extase*, p. 175).

La conception hiérarchique de la vie mentale, explicite chez Janet, est présente, sous une autre forme chez un contemporain auquel il est classique de le comparer, Sigmund Freud. De manière fort différente, tous deux ont exploré les profondeurs cachées du psychisme, et tous deux ont souligné le rôle actif des souvenirs enfouis dans la vie de l'esprit.

3. FREUD ET LA PSYCHANALYSE : DE L'INCONSCIENT EN PSYCHOLOGIE À LA PSYCHOLOGIE DE L'INCONSCIENT

3.1. LA VIE DE FREUD : UN PARCOURS ATYPIQUE

Si l'on compare, comme il est classique de le faire, la biographie de Freud (1856-1939) à celle de Janet (1859-1947), les différences sont plus nombreuses que les ressemblances. Intégration pour l'un, marginalité, d'ailleurs proclamée et revendiquée, pour l'autre. La naissance de Janet dans un milieu bourgeois, aisé, et bien pensant, représente un atout considérable pour le déroulement d'un parcours académique sans faute, facilité en outre par les affectueux conseils et le soutien de son oncle Paul Janet, philosophe de renom, dont le manuel servira longtemps de référence pour l'enseignement de la philosophie en France. La naissance de Freud, le 6 mai 1856 dans une petite ville de Moravie, Freiberg, au sein d'une famille juive qui s'installera à Vienne quatre ans plus tard, n'offre pas d'emblée au jeune Sigismund – qui changera ce prénom en Sigmund à l'âge de vingt ans – les meilleures conditions pour le déroulement d'une carrière universitaire.

En butte à l'antisémitisme dès son entrée à l'université, Freud développe très vite une remarquable capacité de riposte et de résistance à l'adversité : « L'Université, où j'entrai en 1873,

m'apporta d'abord quelques vives déceptions. Je fus avant tout en butte à l'idée qu'en tant que juif, je devais me ressentir inférieur et comme ne faisant pas partie de la communauté du peuple. Je rejetai catégoriquement le premier point. Je n'ai jamais compris pourquoi j'aurais dû avoir honte de mon origine ou – comme on commençait à dire – de ma race. Quant à l'appartenance à la communauté du peuple qui m'était refusée, j'y renonçai sans beaucoup de regret. [...] Mais une conséquence importante pour la suite, de ces premières impressions à l'Université, fut que, de la sorte, je me familiarisai précocement avec le destin de me trouver dans l'opposition et d'être mis au ban de la « majorité compacte ». Cela prépara la voie à une certaine indépendance du jugement » (*Sigmund Freud présenté par lui-même*, 1925, Paris, Gallimard Folio, 1995, p. 16-17).

LA PÉRIODE PRÉPSYCHANALYTIQUE

Plusieurs périodes jalonnent l'existence, la carrière et l'évolution de la pensée de Freud. Durant la période que l'on peut appeler prépsychanalytique, Freud se consacre et se destine à la neurologie et à la neurophysiologie. Ainsi, de 1876 à 1882, il travaille dans le laboratoire de physiologie du célèbre Ernst Wilhelm von Brücke, qui a pour assistants Sigmund Exner, qui lui succédera comme professeur de physiologie, et Ernst von Fleischl-Marxow, physicien et physiologiste brillant.

En 1882, sur le conseil de Brücke qui, s'inquiétant de sa situation matérielle, l'incite à abandonner la recherche théorique, il quitte le laboratoire de physiologie de son « professeur vénéré par-dessus tout » et travaille comme interne dans divers services de l'Hôpital général, en particulier, durant un semestre, dans le service de psychiatrie de Theodor Meynert. Durant ces années d'internat, il publie plusieurs travaux portant sur des maladies organiques du cerveau. Il est ainsi passé de l'institut de physiologie à l'institut d'anatomie du cerveau, où, à l'entendre, il fait merveille (*cf. encadré infra*).

Devenu *Dozent* en neuropathologie, Freud obtient, grâce à l'appui de Brücke, une bourse d'études suffisamment importante pour lui permettre de passer un semestre à Paris où, à l'automne 1885, il découvre la Salpêtrière et le service de Charcot, neurologue célèbre dans toute l'Europe, personnalité brillante et fascinante à qui Freud voua une immense admiration. Venu à Paris pour la neurologie, Freud y récolte la semence qui donnera naissance à la psychanalyse. Dans le temple de la neurologie, s'affichent sans vergogne devant le jeune médecin viennois les contorsions érotiques de l'énigmatique hystérie. Après bien d'autres, Freud succombe au charme mystérieux de la grande névrose qui l'entraînera dans les profondeurs abyssales du désir inconscient !

Freud neuropathologiste

[...] Je fus le premier à Vienne à envoyer à la dissection un cas diagnostiqué comme polynévrite aiguë. La renommée de mes diagnostics confirmés par l'autopsie fit affluer chez moi des médecins américains, à qui je fis quelques cours dans une sorte de pidginenglish [jargon], à partir de quelques malades de mon service. Aux névroses je n'entendais rien. Lorsqu'un jour, je présentai à mes auditeurs un névrosé souffrant d'une céphalalgie fixe comme un cas de méningite chronique, ils se détournèrent de moi en proie à une révolte critique justifiée, et mon activité pédagogique prématurée toucha ainsi à son terme. Il faut remarquer à ma décharge que c'était l'époque où, à Vienne, même de plus grandes autorités que moi avaient coutume de diagnostiquer la neurasthénie comme une tumeur cérébrale.

Sigmund Freud présenté par lui-même, (1925), Paris, Gallimard
Folio/Essais, 1995, p. 21.

LA PÉRIODE PSYCHANALYTIQUE

La période que l'on a coutume d'appeler psychanalytique prend probablement sa source dans le choc provoqué par la rencontre avec le mystère de l'hystérie, aussi fascinant pour Freud que pour Charcot. Au retour de Freud à Vienne après son séjour à Paris, rien ne sera plus comme avant : Charcot, l'hystérie et l'hypnose ont infléchi la pratique et les choix théoriques de Freud, désormais confronté à des réalités cliniques qui jusque-là lui étaient peu familières, les névroses. Car rien, au cours des années passées chez

Brücke ou Meynert, ne l'a préparé à la pathologie des patients qu'il reçoit désormais. Il vient en effet d'ouvrir un cabinet dans un beau quartier de Vienne (« En automne 1886, je m'installai comme médecin à Vienne et épousai la jeune fille qui m'avait attendu pendant plus de quatre ans dans une ville lointaine »). La formation qu'il a reçue ne lui a pas fourni les outils adaptés au traitement des « névropathes » : « Mon arsenal thérapeutique ne comportait que deux armes : l'électrothérapie et l'hypnose. » La première sera bientôt abandonnée, en raison de sa totale inefficacité – « Pour l'électrothérapie, je m'en remettais au manuel de W. Erb qui dispensait des prescriptions détaillées pour le traitement de tous les symptômes neurologiques. Je dus malheureusement faire bientôt l'expérience que s'en tenir à ces prescriptions n'avancait jamais à rien [...] » – et cette expérience « douloureuse » l'incitera à sortir des sentiers battus, à prendre des distances par rapport aux idées reçues, à se libérer d'une autorité dont, selon ses propres termes, il n'était « pas encore débarrassé ». La seconde arme, l'hypnose, qui « marchait mieux », reste pour quelques années le principal instrument de travail de Freud, qui, à Paris chez Charcot, puis à Nancy auprès de Bernheim, en 1889, a été le témoin de l'utilisation de l'hypnose et de ses effets : « Il arriva ainsi tout naturellement que pendant les premières années de mon activité médicale [...] la suggestion hypnotique devint mon principal instrument de travail. » Ayant ainsi renoncé au traitement des maladies nerveuses organiques, il est entraîné dans une aventure relationnelle et théorique dont il assumera les difficultés et les aléas, allant de découverte en découverte.

Utilisée pour tenter de saisir la genèse du symptôme dont souffre le patient, l'hypnose sera abandonnée elle aussi, mais plus tard, vers 1895, après la publication avec Breuer des *Études sur l'hystérie*, et le rejet par ce dernier de l'étiologie sexuelle des névroses. Ne se limitant plus au traitement des seuls états hystériques, Freud trouve grand avantage à utiliser une autre méthode que l'hypnose, celle des associations libres : « J'abandonnai l'hypnose et essayai de la remplacer par une autre méthode parce que je voulais faire éclater

la limitation du traitement aux états hystériformes ». L'abandon de l'hypnose présente un autre avantage, un jeu de forces se dévoile, donnant à la théorie « un fondement sûr ». Ainsi, au fil de la pratique, de ses modifications et de ses innovations, se mettent en place l'hypothèse de l'étiologie sexuelle des névroses, la notion de transfert et celle de résistance : « Il fallait surmonter chez le malade quelque chose qui se cabrait. [...] La dépense d'énergie du médecin donnait manifestement la mesure d'une *résistance* chez le malade. » On voit se dessiner la doctrine du refoulement, qui deviendra, comme Freud l'indique lui-même, la clé de voûte de la compréhension des névroses. « On peut partir du refoulement comme d'un centre auquel se rattachent tous les pans de la doctrine psychanalytique. » Dès lors il est clair que le concept d'inconscient occupe une place centrale et déterminante pour rendre compte non seulement de la psychopathologie mais également de la vie psychique normale. L'interprétation du rêve, phénomène psychique normal, selon la même méthode que celle qui préside à l'analyse des phénomènes morbides, conduit Freud à considérer la psychanalyse non point simplement comme une science auxiliaire de la psychopathologie mais comme « l'instauration d'une psychologie [*Seelenkunde*] nouvelle et plus approfondie, qui devient également indispensable pour la compréhension du normal ».

Ces quelques aperçus de l'itinéraire de Freud nous permettent déjà de voir que la théorie freudienne s'est élaborée par à-coups, sur le socle du modèle physico-chimique, pour s'en émanciper, certes, mais sans pour autant y renoncer totalement.

Devenu professeur en 1902, Freud réunit autour de lui à partir de cette année-là quelques jeunes médecins désireux « d'apprendre la psychanalyse, de l'exercer et de la répandre ». En 1906 a lieu la rencontre avec Jung, élève de Bleuler, psychiatre suisse qui connaissait les travaux de Freud et reconnaissait leur intérêt dans le traitement des maladies mentales. Jung, en qui Freud mit beaucoup d'espoir pour la diffusion de la théorie psychanalytique, fut exclu du mouvement en 1913. Mais en fait, dès 1909, la série de conférences que Freud donna aux États-Unis, à la Clark University de Worcester

favorisa l'extension de la psychanalyse tant en Europe qu'aux États-Unis. La psychanalyse s'organisa dans chaque pays sous la forme de sociétés scientifiques et le premier rassemblement international eut lieu à Nuremberg en 1910.

À partir de 1914 et jusqu'à sa mort en 1939, s'ouvre pour Freud une période marquée par une série d'événements douloureux ; ses deux fils sont sur le front durant la Première Guerre mondiale, sa fille Sophie meurt en 1920, son petit-fils en 1923. Au cours de la même année 1923, Freud est opéré d'un cancer de la mâchoire ; c'est le début d'une longue chaîne d'interventions douloureuses. Au milieu de ces épreuves familiales et personnelles, Freud introduit dans sa théorie ce qu'il appelle la « pulsion de mort », qui s'oppose à la vie, tend à la réduction complète des tensions, ramène l'être vivant à l'état inorganique.

3.2. LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE

Il est difficile de résumer une théorie qui s'est constituée en épousant les méandres d'une pensée n'hésitant pas à revenir sur elle-même pour se corriger, voire se contredire. Si nous tentons néanmoins de le faire, nous sommes amenés à mettre en relief comme principaux aspects de la théorie freudienne :

- une conception de la vie psychologique illustrée par le schéma de l'appareil psychique ;
- ce schéma mettant en évidence l'étendue et la place déterminante de la vie psychique inconsciente ;
- une théorie des pulsions, centrée sur la notion de libido, s'articulant avec la théorie de la sexualité infantile, elle-même envisagée dans la perspective de la succession des stades marquant le développement de tout individu ;
- la place centrale de la problématique œdipienne dans la structuration du psychisme ;
- la place du rêve et du fantasme dans la compréhension de la vie psychique ;

– le rôle des notions de transfert et de contre-transfert dans la dynamique relationnelle, la connaissance du fonctionnement psychique et l'interprétation du conflit pathogène.

L'APPAREIL PSYCHIQUE

Dès 1895, dans un texte connu sous le nom de « Projet pour une psychologie scientifique », Freud tente d'édifier un modèle théorique du fonctionnement psychique. L'idée essentielle de ce projet est qu'il existe une corrélation entre certains processus psychologiques d'une part, et, d'autre part, la circulation et la distribution des quantités d'énergie à travers les structures cérébrales. Ce projet, qui peut nous surprendre compte tenu de l'idée que nous avons de la pensée freudienne, doit être replacé dans son cadre historique, le ^{XIX}^e siècle, qui fut le siècle de l'anatomo-physiologie du cerveau et aussi le siècle de la « mythologie cérébrale », la référence cérébrale étant invoquée pour rendre compte de tous les phénomènes psychologiques. Le « Projet » de Freud, dernier-né d'une longue série de spéculations de ce genre, s'inspirait directement des théories de ses prédécesseurs, en particulier de ses maîtres : Brücke, qui réduisait la psychologie à la neurologie, Meynert, qui décrivait les processus psychologiques en termes de quantité d'excitation et de neurologie des réflexes, Exner, auteur d'une véritable psychologie neurologique.

C'est à la fin de *L'Interprétation des rêves* (1900), que Freud propose un schéma de « l'appareil psychique », fonctionnant comme régulateur des tensions et se composant de trois systèmes, l'inconscient, le préconscient et le conscient. Le passage des contenus psychiques de l'un à l'autre de ces systèmes est contrôlé et peut être inhibé par des censures. L'inconscient est ainsi, dans ce premier modèle, constitué de contenus psychiques qui se sont vu refuser l'accès au système préconscient-conscient du fait de l'action du refoulement : dans cette première topique, l'inconscient se confond pratiquement avec le refoulé. Mais ce matériel refoulé peut refaire surface : le retour du refoulé est repérable dans les symptômes, les rêves et les actes manqués, autant de phénomènes

représentant une voie d'accès à l'exploration des profondeurs de la vie psychique. À partir de 1920, les modifications apportées par Freud à ce modèle aboutissent à la deuxième topique freudienne (1923) ; celle-ci comporte toujours trois instances, mais qui sont appelées désormais le ça, le moi et le surmoi. Le ça est le siège des pulsions innées et des désirs refoulés ; son fonctionnement est régi par le processus primaire et il répond au principe de plaisir-déplaisir. Le moi se forme par la différenciation du ça au contact de la réalité ; son fonctionnement est dominé par le processus secondaire et il répond au principe de réalité. Le moi est comparé à la couche externe du ça, couche modifiée par l'influence du monde extérieur, de la réalité : « Pour nous, le « moi » est vraiment le plus superficiel, le « ça » le plus profond. »

Dans l'essai intitulé « Le moi et le ça », Freud introduit une troisième instance, le surmoi, qui, formé par l'intériorisation de l'image idéalisée des parents, est à l'origine des sentiments sociaux et religieux et de la conscience morale, et représente l'instance vigilante qui juge et punit : ainsi, du surmoi dépendent l'estime de soi et les sentiments de culpabilité. L'édification de cette instance est liée à la façon dont chaque individu a résolu la problématique oedipienne, qui joue un rôle central dans la construction de la personnalité selon Freud.

Cette seconde topique donne une place plus grande à l'inconscient ; désormais, en effet, le moi n'est plus tout entier conscient, il comporte une partie inconsciente, ce que la clinique atteste, par les résistances inconscientes rencontrées au cours de la cure. Freud écrivait ainsi : « Nous avons trouvé dans le moi lui-même quelque chose qui aussi est inconscient, qui se comporte exactement comme le refoulé, c'est-à-dire qui produit des effets puissants sans devenir lui-même conscient et qui nécessite, pour être rendu conscient, un travail particulier » (« Le moi et le ça »). La notion de moi est élargie, comportant des fonctions diverses : contrôle de la motilité et de la perception, épreuve de la réalité, pensée rationnelle, entre autres, mais aussi rationalisation, défense compulsive contre les revendications pulsionnelles.

LA VOIE ROYALE DU RÊVE

S'intéresser aux rêves à la fin du ^{XIX}^e siècle n'a rien d'exceptionnel. Dans *l'Interprétation des rêves* (1900), Freud fait d'ailleurs référence à divers auteurs contemporains qui ont traité de ce sujet.

Mais dans son interprétation des rêves, Freud emploie la technique même qui lui sert à interpréter les névroses. L'aiguillon qu'il appelle son « tyran » – la psychologie ! – le contraint à se tourner vers de nouveaux problèmes, à tenter de résoudre de nouvelles énigmes : l'une des plus troublantes est le rêve. Il part alors à l'affût de ses propres rêves, qu'il tente de déchiffrer, en même temps qu'il s'efforce d'élucider le sens des rêves que ses patients lui racontent, se livrant ainsi à un véritable travail d'archéologie de la vie psychique. Le rêve est pris comme un rébus, un langage codé. Dans son contenu manifeste – le rêve tel qu'on se le rappelle au réveil, tel que le raconte le rêveur –, le rêve semble n'avoir ni logique ni cohérence. Mais la technique de libre association conduit au contenu latent, mène à une « autre scène » où se pressent désirs interdits, représentations refoulées, souvenirs enfouis. « Le rêve est en somme comme une régression au plus ancien passé du rêveur, comme une reviviscence de son enfance, des motions pulsionnelles qui ont dominé celle-ci, des modes d'expression dont elle a disposé. Derrière cette enfance individuelle, nous entrevoyons l'enfance phylogénétique, le développement du genre humain, dont le développement de l'individu n'est en fait qu'une répétition abrégée, influencée par les circonstances fortuites de la vie. » Dans certains rêves, l'accomplissement de désirs est facile à déchiffrer ; dans d'autres, cet accomplissement est rendu méconnaissable par l'effet de la censure du rêve. Dans tous les cas, qu'il s'agisse de la névrose ou du rêve, l'interprétation est centrée sur la parole du patient et l'écoute du psychanalyste.

La psychanalyse s'applique non seulement aux névroses et au rêve, mais aux actes courants de la vie quotidienne (oubli d'un nom, actes manqués, *lapsus linguae* ou *lapsus calami*) qui révèlent l'existence d'une relation conflictuelle entre le conscient et l'inconscient (cf. *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1904) ;

l'étude du mot d'esprit révèle de même le recours à des techniques analogues à celles mises en œuvre dans le travail du rêve (*cf. Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, 1905).

RÉSISTANCE ET REFOULEMENT

La connaissance de la vie psychique par la méthode de libre association – consistant à exprimer sans discrimination toutes les pensées qui viennent à l'esprit, soit à partir d'un élément donné (image d'un rêve, représentation quelconque, mot inducteur) –, soit de façon spontanée, permet une véritable plongée dans la vie inconsciente et révèle à certains moments des difficultés, des arrêts dans l'évocation ; à ce véritable blocage dans le déroulement des associations, à cette paralysie de la mémoire, Freud donne le nom de résistance (*Abwehr*). Il écrit en 1925 dans *Selbstdarstellung* :

« Mon attente fut comblée, je me dégageai de l'hypnose, mais avec le changement de technique, le travail cathartique changea lui aussi de visage. L'hypnose avait dissimulé un jeu de forces qui se dévoilait maintenant, et dont la saisie donnait à la théorie un fondement sûr. [...] Tout ce qui était oublié avait été d'une manière ou d'une autre pénible, que ce fût effrayant ou douloureux ou honteux, face aux exigences de la personnalité. Une idée s'imposait d'elle-même ; c'était justement pour cette raison que cela avait été oublié, c'est-à-dire n'était pas resté conscient. Pour le rendre à nouveau conscient, il fallait surmonter chez le malade quelque chose qui se cabrait, il fallait y mettre du sien pour le presser et l'obliger. L'effort exigé de la part du médecin donnait manifestement la mesure d'une résistance chez le malade. Il suffisait maintenant de traduire en mots ce qu'on avait éprouvé soi-même, et l'on était en possession de la théorie du *refoulement*. »

Ces découvertes justifient la place croissante dévolue à l'inconscient et le rôle clé reconnu à celui-ci non seulement pour l'interprétation des symptômes névrotiques mais pour la connaissance de la genèse et du développement de la vie psychique normale. Résistance et refoulement obligent la psychanalyse « à prendre au sérieux », comme le dit Freud, le concept d'inconscient ; Freud en vient désormais à considérer que tout le psychique est d'abord inconscient, « la qualité de la conscience pouvant s'y rajouter par après ou également rester absente ».

TRANSFERT ET CONTRE-TRANSFERT

Au cours du déroulement de la cure, outre la résistance et le refoulement, se manifestent des phénomènes que Freud va regrouper sous le terme de *transfert*. Il désigne ainsi la répétition dans la cure des expériences du passé ; il importe toutefois de préciser que cette répétition ne doit pas être prise dans un sens réaliste : c'est la réalité psychique qui est transférée, autrement dit le désir inconscient. Le patient, au cours de l'évolution de la relation thérapeutique, manifeste à l'égard du thérapeute des mouvements irrationnels d'amour ou d'hostilité, qui sont en fait la reproduction, au sein de la relation actuelle, des relations établies autrefois par le patient avec ses proches. Ainsi, dans le transfert, s'actualise l'essentiel du conflit infantile. L'encadré ci-dessous illustre la place cruciale que Freud accorde au transfert, et le lien entre résistance et principe du plaisir. Dans l'effort déployé par le patient pour faire appel à ses souvenirs, sur la demande de l'analyste, des résistances se manifestent, au service du principe du plaisir.

Transfert et principe du plaisir

Le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est refoulé le plus souvent, c'est l'essentiel même qui lui échappe, de sorte qu'il est difficile de le convaincre de l'exactitude de la construction qu'on lui présente. Il est obligé, pour acquérir cette conviction, de revivre dans le présent les événements refoulés, et non de s'en souvenir, ainsi que le veut le médecin, comme faisant partie du passé. Ces événements revécus, reproduits avec une fidélité souvent indésirée, se rapportent toujours en partie à la vie sexuelle infantile, et notamment au complexe d'Œdipe et aux faits qui s'y rattachent, et se déroulent toujours dans le domaine du transfert, c'est-à-dire des rapports avec le médecin. Quand on a pu pousser le traitement jusqu'à ce point, on peut dire que la névrose antérieure a fait place à une nouvelle névrose, à une névrose de transfert. [...]

Si l'on veut bien comprendre cette obsession qui se manifeste au cours du traitement psychanalytique et qui pousse le malade à reproduire, à revivre le passé, comme s'il faisait partie du présent, on doit tout d'abord s'affranchir de l'erreur d'après laquelle les résistances qu'on a à combattre proviendraient de l'« inconscient ». L'inconscient, c'est-à-dire le « refoulé », n'oppose aux efforts du traitement aucune résistance ; il cherche, au contraire, à secouer la pression qu'il subit, à se frayer le chemin vers la conscience ou à se décharger par une action réelle. [...] Pour éviter toute obscurité et toute équivoque, nous ferons bien notamment de substituer à l'opposition entre le conscient et l'inconscient l'opposition entre le moi cohérent et les éléments refoulés. Il est certain que beaucoup d'éléments du moi sont eux-mêmes inconscients, et ce sont précisément les éléments qu'on peut considérer comme formant le noyau du moi et dont quelques-uns seulement rentrent dans la catégorie de ce que nous appelons le préconscient. Après avoir ainsi substitué à une terminologie purement descriptive une terminologie systématique ou dynamique, nous pouvons dire que la résistance des malades analysés émane de leur moi, et nous voyons aussitôt que la tendance à la reproduction ne peut être inhérente qu'à ce qui est refoulé dans l'inconscient. [...] Il est hors de doute que la résistance opposée par l'inconscient et le préconscient se trouve au service du principe du plaisir, qu'elle est destinée à épargner au malade le déplaisir que pourrait lui causer la mise en liberté de ce qui se trouve chez lui à l'état refoulé. Aussi tous nos efforts doivent-ils tendre à rendre le malade accessible à ce déplaisir, en faisant appel au principe de la réalité.

S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1963, p. 21-24

SEXUALITÉ INFANTILE ET STADES DU DÉVELOPPEMENT

Nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, le projet de Freud ne se limite pas à l'interprétation des manifestations psychopathologiques, il s'étend à la connaissance du fonctionnement et de la genèse de la vie psychique normale. Si les facteurs sexuels jouent selon lui un rôle essentiel dans l'étiologie des névroses, la sexualité infantile occupe également une place déterminante dans l'organisation précoce et le développement de la vie psychique. Cette thèse est clairement formulée dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), où Freud, ayant classé les déviations sexuelles – sujet fort à la mode à la fin du ^{xix}^e siècle – d'après leur objet et leur but, souligne la bisexualité fondamentale de l'être humain et décrit de façon systématique les phases successives du développement de la sexualité infantile.

Les stades prégénitaux. Le développement de l'enfant est caractérisé dans un premier temps par une phase d'autoérotisme ; durant cette phase, l'enfant ne dirige pas son activité sexuelle vers une autre personne, il se satisfait de son propre corps : « Son attitude est *autoérotique*, pour employer un terme de Havelock Ellis. » Les différents stades s'étaient sur des organes et des fonctions physiologiques qui occupent une place privilégiée à tel ou tel moment de la vie de l'enfant. Ainsi, le premier plaisir dont l'enfant fait l'expérience est celui que lui procure la succion :

« En suçant de manière rythmique une partie d'épiderme ou de muqueuse, l'enfant se satisfait. [...] Au début, la satisfaction de la zone érogène fut étroitement liée à l'apaisement de la faim. L'activité sexuelle s'est tout d'abord étayée sur une fonction servant à conserver la vie, dont elle ne s'est rendue indépendante que plus tard. Quand on a vu l'enfant rassasié abandonner le sein, retomber dans les bras de sa mère, et les joues rouges, avec un sourire heureux, s'endormir, on ne peut manquer de dire que cette image reste le modèle et l'expression de la satisfaction sexuelle qu'il connaîtra plus tard. »

Le stade oral fait partie, avec le stade anal, des stades que Freud appelle prégénitaux. Nous venons de voir qu'au cours du stade oral, qui occupe la première année de la vie, la zone érogène est la région buccale. Karl Abraham (1877-1925), disciple de Freud, a subdivisé ce stade en une période passive, où la succion prédomine, et une

période active (sadique-orale), caractérisée par la possibilité de mordre l'objet et de le détruire.

Au cours du stade anal, qui occupe les deux années suivantes, la zone érogène concerne toute la région anorectosigmoïdienne.

« La situation anatomique de la zone anale, tout comme celle de la zone bucco-labiale, la rend propre à étayer une activité sexuelle sur une autre fonction physiologique. [...] Les troubles intestinaux, si fréquents chez l'enfant, entretiennent dans cette région un état d'excitation intense. [...] Les enfants qui utilisent l'excitabilité érogène de la zone anale se trahissent parce qu'ils retiennent leurs matières fécales, jusqu'à ce que l'accumulation de ces matières produise des contractions musculaires violentes, et que, passant par le sphincter anal, elles provoquent sur la muqueuse une vive excitation. [...] L'enfant considère [le contenu intestinal] comme une partie de son corps ; pour lui, c'est un "cadeau" qui lui sert à prouver, s'il le donne, son obéissance et, s'il le refuse, son entêtement. »

Pour ce stade comme pour le précédent, Karl Abraham a distingué deux phases ; dans la première, le plaisir est lié à l'expulsion des matières fécales : l'enfant a acquis la possibilité de contrarier le désir de ses parents qui le veulent « propre » ; dans la seconde, le plaisir est lié à la rétention des matières, assimilées à un cadeau par l'enfant qui découvre alors qu'il peut l'offrir ou le refuser à ses parents. Durant ce stade, l'ambivalence domine dans le mode de relation à l'objet : amour et haine coexistent, à l'égard de la mère en particulier, qui a commencé à opposer des refus et à énoncer des interdits.

Le stade génital. Freud appelle génital le stade du développement psychosexuel caractérisé par l'organisation des pulsions partielles sous le primat des zones génitales. Le stade génital comporte deux temps, séparés par la période de latence : la phase phallique, ou organisation génitale infantile, et l'organisation génitale proprement dite, qui s'institue à la puberté. Lors de la phase phallique, la région génitale devient la zone érogène ; l'intérêt pour les organes génitaux et la curiosité sexuelle se manifestent nettement ; l'enfant découvre la différence anatomique entre les sexes. C'est à cette période, entre trois et cinq ans, que Freud situe l'angoisse de castration

correspondant chez le garçon à la peur fantasmatique de perdre le phallus – car il a constaté l’absence de pénis chez la fille –, et, chez la fille, à la blessure narcissique qu’entraîne l’absence de pénis, ressentie comme dévalorisante. Avec l’organisation génitale pubertaire, les pulsions s’unifient et se hiérarchisent définitivement. Une nouvelle relation d’objet s’instaure, marquée par la triangulation.

LE COMPLEXE D’ŒDIPE

Freud fait jouer à ce qu’il a appelé le complexe d’Œdipe un rôle déterminant dans la structuration de la personnalité et dans l’orientation du désir humain. Le complexe d’Œdipe correspond à une situation conflictuelle à laquelle, selon Freud, aucun individu n’échappe, et qui confronte tout un chacun à la question de la rivalité et à celle du renoncement : tout enfant est partagé entre des sentiments tendres pour le parent de sexe opposé et des sentiments ambivalents, mélange de tendresse et d’hostilité, à l’égard du parent de même sexe, ce dernier faisant figure de rival et apparaissant comme un obstacle à la possession exclusive du parent de sexe opposé. Il faut souligner que c’est sur le modèle du garçon que les premières élaborations de la théorie se sont constituées. Freud a longtemps admis, soulignent Laplanche et Pontalis (*Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1968), que *mutatis mutandis* le complexe pouvait être transposé tel quel au cas de la fille, postulat battu en brèche par de nombreux auteurs.

La résolution du complexe d’Œdipe, par le renoncement au désir incestueux et la voie de l’identification, conditionne le choix d’objet d’amour, l’accès à la génitalité, qui n’est pas assuré par la seule maturation biologique, et a des effets sur la structuration de la personnalité et sur la constitution des différentes instances, en particulier celle du surmoi. L’identification correspond à l’intériorisation des images parentales idéalisées ; le surmoi, introjection des interdits parentaux, forme la base de la conscience morale.

Entre cinq et sept ans et jusqu'au début de la puberté, l'enfant entre dans la phase de latence. La poussée instinctuelle s'atténue jusqu'à la puberté et le refoulement des pulsions sexuelles favorise les acquisitions intellectuelles et le développement des intérêts cognitifs. La sublimation, mécanisme inconscient par lequel les pulsions agressives et sexuelles se convertissent en conduites dirigées vers des buts ayant une valeur sociale positive, contribue à la redistribution des énergies pulsionnelles. Avec la puberté, reviennent en force les pulsions agressives et libidinales. Avec la maturation des organes génitaux apparaît la forme adulte de la sexualité qui, selon Freud, « subordonne les tendances partielles et les diverses zones érogènes au primat de la zone génitale ». L'adolescent construit de nouveaux liens ; de nouvelles identifications se construisent, en dehors du cadre familial. Ascétisme et intellectualisation peuvent être tenus pour des mécanismes de défense contre l'angoisse caractéristiques de cet âge de la vie.

THÉORIE DE LA LIBIDO ET THÉORIE DES PULSIONS

Lorsque Freud publie, en 1905, les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, la sexualité et ses déviations suscitent depuis longtemps un intérêt soutenu et ont donné lieu depuis environ trente ans à de nombreuses publications. En ce sens, l'intérêt que Freud porte à cette question n'est pas d'une radicale originalité. Le pédiatre hongrois Lindner, pour ne citer que lui, auquel Freud d'ailleurs fait référence, avait ainsi décrit plusieurs types de succion du pouce, voyant dans cette activité l'expression d'une satisfaction érotique infantile. C'est en tout cas à partir de la description de la sexualité humaine que se dégage chez Freud la notion de pulsion et que se met en place la théorie de la libido.

Freud tient pour fondamental un concept dont, dit-il, nous ne pouvons nous passer en psychologie, celui de *pulsion*. Dans un texte célèbre du recueil *Métapsychologie* publié en 1915, Freud précise qu'à côté des excitations externes que le sujet peut fuir ou dont il peut se protéger, il existe des sources internes apportant d'une façon

constante un afflux d'excitations auquel l'organisme ne peut échapper et qui est le ressort du fonctionnement de l'appareil psychique. La conception généralement admise, attribuant à la pulsion sexuelle un but et un objet de nature spécifiquement génitale est mise en question par Freud. Selon lui, en effet, l'objet est variable, les buts sont multiples, parcellaires (d'où la notion de pulsion partielle) et étroitement dépendants des sources somatiques ; celles-ci sont multiples également et peuvent prendre et garder pour le sujet une fonction prévalente (zones érogènes), les pulsions partielles ne se subordonnant à la zone génitale qu'au terme d'une évolution complexe que la seule maturation biologique ne suffit pas à assurer. La notion de pulsion partielle souligne l'idée que la pulsion sexuelle existe d'abord à l'état polymorphe.

Théorie de la libido

L'hypothèse selon laquelle l'excitation sexuelle aurait une base chimique concorde parfaitement avec les conceptions que nous nous sommes formées pour nous aider à comprendre et à dominer les manifestations psychiques de la vie sexuelle. Nous nous sommes arrêtés à une notion de la libido qui en fait une force quantitativement variable nous permettant de mesurer les processus et les transformations dans le domaine de l'excitation sexuelle. Nous distinguons la libido de l'énergie qu'il faut supposer à la base de tous les processus psychiques en général ; la distinction que nous établissons correspond aux origines propres de la libido ; nous lui prêtons ainsi, en plus de son caractère quantitatif, un caractère qualitatif. Quand nous distinguons l'énergie de la libido de toute autre énergie psychique, nous supposons que les processus sexuels de l'organisme se distinguent des fonctions de nutrition par un chimisme particulier. L'analyse des perversions et des psychonévroses nous a fait connaître que cette excitation sexuelle ne provient pas seulement des parties dites génitales, mais de tous les autres organes. Nous nous formons ainsi la notion d'une quantité de libido dont le représentant psychique serait ce que nous appelons la libido du moi, dont la production, l'augmentation et la diminution, la répartition et les déplacements devront nous fournir les moyens d'expliquer les phénomènes psycho-sexuels.

Toutefois, la libido du moi ne devient accessible à l'analyse que lorsqu'elle s'est emparée d'objets sexuels, c'est-à-dire quand elle est devenue la libido d'objet.

S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, Collection Idées, 1962, p. 125-126

L'existence d'une énergie à l'œuvre dans le fonctionnement psychique est, nous l'avons vu, postulée par Janet, elle l'est aussi par Freud ; celui-ci introduit le point de vue énergétique en utilisant le terme de libido, dont l'usage a été répandu à la fin du ^{xix}^e siècle, mais dans un sens étroit, pour désigner simplement le désir sexuel. Albert Moll, que cite Freud, a donné à ce mot un sens plus large. Il est difficile de donner une définition claire et satisfaisante de la libido dans la terminologie freudienne ; on retiendra toutefois les deux caractéristiques sur lesquelles Freud a toujours insisté. D'une part, la libido, de nature sexuelle, n'est pas réductible à une énergie mentale non spécifiée ; si elle peut être déssexualisée, ce n'est que secondairement, par une renonciation au but spécifiquement sexuel. D'autre part, la libido correspond à un concept quantitatif : « Nous

appelons ainsi [libido] l'énergie, considérée comme une grandeur quantitative – quoiqu'elle ne soit pas actuellement mesurable – de ces pulsions qui ont à faire avec tout ce que l'on peut comprendre sous le terme d'amour ». La libido « est la manifestation dans la vie psychique de la pulsion sexuelle » (cf. encadré [p. 137](#)).

Comme d'autres notions, celle de libido connaît une évolution dans la théorisation freudienne. Dans sa première théorie des pulsions, Freud oppose les pulsions sexuelles à la pulsion d'autoconservation ; dans la deuxième version de sa théorie, à partir de 1920 (« Au-delà du principe de plaisir »), il oppose pulsion de vie et pulsion de mort (Éros et Thanatos). La théorie reste, en tout cas, toujours dualiste.

Le fonctionnement psychique est ainsi envisagé par Freud selon les points de vue dynamique, économique, topique et génétique. Selon le point de vue dynamique, la psychanalyse rend compte du fonctionnement psychique en termes de conflit intrapsychique, faisant intervenir la notion de forces antagonistes. Le point de vue économique met l'accent sur l'aspect quantitatif des forces en présence. Ici interviennent les pulsions et le principe de plaisir qui a pour but de trouver le plaisir et d'éviter le déplaisir en déchargeant l'énergie psychique. Le point de vue topique fait référence à la structure de l'appareil psychique ; il envisage la différenciation de celui-ci en systèmes. Dans les deux topiques freudiennes l'appareil psychique a une structure tripartite. Le point de vue génétique enfin se réfère aux stades du développement, stades prégénitaux et génitaux ; la maturation du corps détermine une maturation des pulsions et la zone érogène change au cours du développement.

3.3. PSYCHANALYSE ET FAITS DE CULTURE

Plusieurs ouvrages de Freud témoignent de son intérêt pour la sociologie et pour la religion ; c'est le cas de *Totem et tabou*, publié en 1913. Après 1926, les écrits freudiens reflètent de plus en plus souvent les préoccupations de l'auteur à propos des faits collectifs, des faits de culture et de la fonction de la religion. On voit par là que la psychanalyse a été pour son inventeur non seulement une

méthode de connaissance et d'interprétation de la vie psychique et une technique thérapeutique, mais aussi un système global de connaissance et d'interprétation de l'ensemble des faits humains. N'a-t-on pas affaire là à quelque chose qui se rapproche d'un système philosophique, d'une vision globale du monde ? On pourrait alors souligner le caractère quelque peu paradoxal de cette position, sachant que Freud se défendait vigoureusement de toute référence au mode de penser de la philosophie ! La force et l'originalité de l'apport freudien ont été déterminantes pour l'essor de la psychologie dynamique. Facile et rapide aux États-Unis, la diffusion de la doctrine et de la pratique freudiennes a rencontré en Europe des résistances qui se sont parfois exprimées avec violence, surtout en France. À partir des années 1950, en revanche, la psychanalyse s'est imposée dans beaucoup de domaines, celui de la psychiatrie et de la psychologie, certes, mais plus généralement dans le champ des sciences humaines.

4. LES DÉVELOPPEMENTS DE LA PSYCHANALYSE

4.1. LE RAYONNEMENT DE LA PENSÉE FREUDIENNE

Les idées de Freud ont eu un tout autre destin en Europe et aux États-Unis. Rapidement et facilement acceptée aux États-Unis, la psychanalyse a pénétré sans difficulté dans le milieu médical américain. L'histoire même des États-Unis et ses caractéristiques culturelles, profondément marquées par l'éthique protestante, ont constitué un terreau favorable au développement des idées de Freud. On peut souligner en effet dans ce contexte la valeur accordée à l'individualisme, et l'intérêt porté à l'histoire et à la trajectoire singulière de chacun.

Adolf Meyer (1866-1950), né en Suisse, émigré aux États-Unis en 1890, fondateur de l'école de psychiatrie dynamique des États-Unis, a joué un rôle essentiel dans la diffusion de la théorie et de la

pratique psychanalytiques. Il n'adhérait pourtant pas à l'orthodoxie freudienne, loin de là : privilégiant le pragmatisme, il préconisait davantage l'étude des réactions du sujet à son environnement plutôt que l'exploration du monde obscur, grouillant et mystérieux de l'inconscient. Ce déplacement de l'intérêt et de l'investigation, de l'intrapsychique à l'interpersonnel, est caractéristique des nouvelles tendances de la psychiatrie américaine, qu'il s'agisse du comportementalisme, du culturalisme ou de la théorie de la communication.

En Europe, en revanche, des résistances à la pénétration de la psychanalyse se sont manifestées, violemment parfois : cela fut le cas en France en particulier, jusque vers les années 1950. Puis, à partir de cette décennie, la psychanalyse s'est au contraire imposée dans de nombreux milieux psychiatriques, souvent d'ailleurs comme une idéologie dominante, prenant volontiers les allures d'une véritable religion dotée de grands prêtres soucieux d'en préserver jalousement les dogmes, par définition rigides et intangibles !

En dehors des scissions qui ont eu lieu au sein du mouvement psychanalytique français, et que l'on peut, avec le recul, regarder comme des querelles de clocher, souvent vaines et/ou empreintes d'un certain snobisme intellectuel, on peut se pencher sur les principales dissensions et divergences qui ont jalonné le devenir de la psychanalyse dans le monde européen.

4.2. LE TEMPS DES DISCIPLES

On sait que Freud aimait à cultiver le mythe de son « splendide isolement » qui, en réalité, ne fut pas aussi total qu'il le proclamait ! De fait, dès le début des années 1900, admirateurs et disciples l'entourent : Max Graf (le père du « petit Hans ») et Paul Federn en 1903, Otto Rank et Isidore Sadger en 1906, Max Eitingon, Carl G. Jung et Karl Abraham en 1907, Sandor Ferenczi et Ernest Jones en 1908, Victor Tausk en 1909.

Les travaux de Karl Abraham sur la névrose obsessionnelle et sur la mélancolie vinrent enrichir la réflexion freudienne, et c'est en

particulier grâce à Abraham que la psychanalyse fit des adeptes en Allemagne. En Suisse, l'attention de Bleuler fut attirée par les idées de Freud, dont les travaux commençaient à être connus également en Italie, en Russie, aux Pays-Bas. En France, où le terrain était occupé par Janet, la tradition rationaliste fortement enracinée opposa de vives réticences à la pénétration de la théorie freudienne, et il faudra attendre les années 1920 pour que les idées de Freud commencent à rencontrer un écho favorable.

Dès 1893, des comptes rendus des travaux de Freud avaient été publiés dans des revues de langue anglaise. Dans les premières années du ^{xx}^e siècle, Morton Price (Boston), Putnam (Harvard) expriment leur intérêt pour les écrits de Freud. En 1908, Brill, un autre Américain, demande à Freud la permission de traduire ses œuvres en anglais. Ernest Jones, installé au Canada en 1908, se fait l'actif propagandiste de la psychanalyse en Amérique du Nord.

Cet intérêt et cette activité vont être couronnés par le fameux voyage aux États-Unis de Freud et Jung, répondant à l'invitation de Stanley Hall, président de l'Université Clark, dans le Massachusetts. Les conférences données par Freud en 1909 seront publiées sous le titre de *Cinq conférences sur la psychanalyse*.

Un an plus tôt s'était tenu à Salzbourg le premier Congrès International de Psychanalyse, au cours duquel Freud présenta un cas clinique ultérieurement publié sous le titre de « L'homme aux rats ». Au cours du deuxième Congrès de 1910, à Nuremberg, fut créée l'Association Psychanalytique Internationale (API), chargée de coordonner les sociétés nationales et de veiller au développement de la psychanalyse dans le monde et au respect des règles techniques et de la déontologie. Freud insista pour que la présidence de l'Association fût confiée à Jung. Ce choix, contesté par les « Viennois », inaugura le temps des conflits, qui devait aboutir à des ruptures parfois retentissantes.

4.3. LE TEMPS DES RUPTURES

Des ruptures, aussi célèbres qu'intéressantes à analyser, ont éloigné de Freud deux disciples qu'il avait privilégiés, Adler et Jung. Chacun d'eux va développer un champ théorique et des techniques psychothérapeutiques se démarquant nettement de l'orthodoxie freudienne.

ALFRED ADLER (1870-1937)

Minimisant le rôle du refoulement et la place du complexe d'Œdipe dans la dynamique psychique, Adler a insisté sur l'importance du sentiment d'infériorité dans la genèse des névroses. Rejetant l'origine sexuelle du fonctionnement névrotique, il a fait du concept de protestation virile la question centrale de la névrose. Ce faisant, il a nié la situation de conflit intrapsychique entre les instances antagonistes mises en place par Freud pour rendre compte de la vie psychologique, et il a mis l'accent sur l'importance des relations interpersonnelles pour comprendre la dynamique du psychisme humain. Ce point de vue, qui accorde une importance déterminante aux rapports de l'individu avec les divers membres du groupe dont il fait partie, a donné naissance à une méthode psychothérapeutique plus brève et plus souple que la psychanalyse freudienne. Dans cette pratique, c'est au fond moins la causalité qui est visée que la finalité du but à atteindre : on a affaire en somme à une perspective plus pragmatique, se proposant d'agir plus directement sur les symptômes, et qui introduit entre patient et thérapeute une relation plus égalitaire que celle qu'avait instituée la pratique freudienne.

On comprend aisément, dans ces conditions, que la position d'Adler soit apparue comme incompatible avec l'axe central de la théorie freudienne, représenté par la névrose infantile et le complexe d'Œdipe.

À vrai dire, lorsque Freud avait voulu placer Jung à la tête de l'Association Internationale de Psychanalyse, il s'était heurté à l'opposition des Viennois, et, pour couper court à leur mécontentement, il avait proposé les candidatures d'Adler et de Stekel pour les postes respectifs de président et de vice-président de

l'Association Viennoise. Cette concession ne réussit pas à calmer le climat hautement conflictuel, comme en témoignent d'ailleurs certains extraits de la correspondance de Freud. Dans une lettre à Ferenczi, du 8 novembre 1910, il écrivait ainsi : « Le manque de tact et le comportement déplaisant d'Adler et de Stekel rendent difficile notre marche commune en avant. Je suis chroniquement exaspéré contre eux deux ». Et dans une lettre du 23 novembre de la même année, adressée au même destinataire, Freud insiste sur la violence du conflit :

« Adler et Stekel m'ont fait passer des moments atroces. J'espérais que l'on en arriverait à une franche séparation, mais cela traîne et tout en pensant qu'il n'y a rien à faire, je me vois obligé de continuer à peiner. Tout me paraissait souvent plus agréable quand j'étais seul. »

En février 1911, Adler et Stekel démissionnèrent de leurs fonctions de président et de vice-président, après une réunion au cours de laquelle Adler avait exposé ses vues sur « La protestation virile, problème central des névroses » ; cet exposé avait suscité de vives critiques de la part de Freud, et la rupture qui s'ensuivit était la conclusion logique et inéluctable d'une relation dont les débuts avaient été marqués par une certaine ambiguïté, et qui avait évolué vers une franche dissidence.

JUNG (1875-1961)

Jung était apparu à Freud comme le candidat le mieux placé pour représenter la psychanalyse et pour en rendre la diffusion large et facile. Le fondateur de la psychanalyse voyait ce jeune et brillant psychiatre comme son « héritier scientifique ». Élève de Bleuler, psychiatre suisse, responsable du Burghölzli à Zurich, Carl Gustav Jung était chrétien, et ceci semblait à Freud la garantie nécessaire et suffisante pour que la psychanalyse, avec un tel représentant, cessât d'être « une science juive ».

Les relations entre les deux hommes, d'abord intenses, devinrent assez vite tendues et orageuses. Ce différend était lié principalement à la place secondaire que Jung accordait à la sexualité. À cet égard,

le récit que fait Ernest Jones des circonstances de la rupture entre Freud et Jung est fort éclairant :

« En 1911, Jung dit à Freud qu'il considérait le terme de *libido* comme la simple désignation d'une tension *générale*. [...] L'idée de l'inceste ne devait plus être prise au sens littéral, mais comme un « symbole » d'idées plus élevées. »

Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. 2. Les années de maturité, 1901-1919*, p. 152.

Dans une lettre adressée à Jones, en février 1909, Jung avait déjà clairement exprimé sa position :

« Il vaudrait mieux ne pas pousser au premier plan la théorie de la sexualité. J'ai beaucoup d'idées là-dessus, particulièrement sur les côtés éthiques de la question. Je crois que proclamer publiquement certaines choses, ce serait scier la branche sur laquelle repose la civilisation ; on sape les tendances à la sublimation. [...] Avec les étudiants comme avec les malades, je continue à ne plus donner la première place au thème de la sexualité. »

Ibid., p. 148.

En 1912, de retour d'un voyage aux États-Unis où il avait donné une série de conférences à New York, Jung dit à Freud qu'il avait réussi à rendre plus acceptable la psychanalyse en en excluant les questions sexuelles... Freud, écrit Jones, « répliqua sèchement qu'il ne voyait là rien d'intelligent : il aurait fallu pratiquer de plus sombres coupes et ainsi la psychanalyse deviendrait plus acceptable encore » !

La rupture était inéluctable ; elle se produisit en 1913 et peu après Jung démissionna de la présidence de l'Association Internationale de Psychanalyse. Il poursuivit néanmoins une longue carrière en continuant d'utiliser le terme de « psychanalyse » pour désigner sa pratique.

À la notion freudienne d'inconscient personnel, Jung a ajouté celle d'inconscient collectif, peuplé d'archétypes, sorte de langage symbolique universel dont l'expression se retrouve dans les mythes de tous les peuples.

La principale critique adressée par Freud à Jung nous éclaire sur ce qui constitue l'essence de la théorie freudienne ; Freud, en effet, reprochait au disciple dissident de procéder à « une transposition des faits analytiques sur le mode abstrait, impersonnel, sans tenir compte de l'histoire de l'individu, ce par quoi il espérait s'épargner la reconnaissance de la sexualité infantile et du complexe d'Œdipe, en même temps que la nécessité de l'analyse de l'enfance ». Cette dissidence notoire s'ajoutait au peu d'empressement manifesté par Jung pour remplir correctement les charges administratives que comportait sa fonction de président.

Au cœur de la polémique, souvent virulente, on voit bien la place, déterminante, qu'occupe la question sexuelle. Dans une lettre adressée à Jones et datée du 17 mai 1914, Freud mettait le doigt avec une percutante ironie sur ce point crucial : « Celui qui promettra à l'humanité de le délivrer de l'embarrassante sujétion sexuelle, quelque sottise qu'il choisisse de dire, sera considéré comme un héros » (cité par Jones, *op. cit.*, p. 161). Adler et Jung n'avaient-ils pas eu l'un comme l'autre l'outrecuidance de jouer au héros ?

4.4. LE TEMPS DES VARIANTES

Certains disciples, directs ou indirects, de Freud ont, sans rompre avec le noyau central de la psychanalyse, proposé des approches théoriques et thérapeutiques comportant des variantes ou des aménagements de la théorie et de la pratique freudiennes.

MELANIE KLEIN (1882-1960)

Née à Vienne, Melanie Reizes devient en 1922 l'épouse d'Arthur Klein. Elle commence une analyse avec Ferenczi à Budapest, puis en entreprend une seconde avec Karl Abraham à Berlin ; elle s'affirmera toujours disciple de ce dernier. Venue en Angleterre en 1926, elle y restera jusqu'à sa mort.

Inaugurant une pratique inédite, la psychanalyse d'enfants, elle se trouve bientôt en rivalité avec la fille de Freud, Anna.

Melanie Klein a montré l'intérêt du jeu chez l'enfant, car cette activité est un véritable langage permettant l'expression des conflits et de la souffrance. À travers le jeu, au fil des séances, s'expriment des fantasmes inconscients chargés d'angoisse. Le jeu est ainsi chez l'enfant la voie royale d'accès à l'inconscient, tout comme le rêve est chez l'adulte la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient.

Insistant sur l'importance déterminante des stades précoces, prégénitaux, dans le développement de l'enfant, Melanie Klein a situé beaucoup plus tôt que Freud le moment du conflit œdipien : selon elle, en effet, dès la fin de la première année le complexe d'Œdipe se développe et le Surmoi commence à s'établir. S'attachant à décrire les mécanismes de projection et d'introjection au cours de la première enfance, Melanie Klein a mis tout particulièrement l'accent sur l'intensité des mouvements d'amour et de haine chez le jeune enfant. Les fantasmes archaïques que mettent au jour les analyses d'enfants persistent à l'état inconscient dans la vie de l'adulte.

L'univers psychique que décrit Melanie Klein est un univers angoissé, terrifiant parfois, celui d'enfants gravement perturbés, souvent psychotiques, qu'elle a traités par une approche psychanalytique originale.

Les controverses entre Melanie Klein et Anna Freud furent parfois vives, surtout après l'arrivée d'Anna Freud en Angleterre. Anna, née en 1895, sixième et dernier enfant de Sigmund Freud, était choquée par le caractère intrusif des interprétations kleinienne. Selon elle, en matière de transfert, l'analyse d'enfant différait radicalement de l'analyse d'adulte, tandis que Melanie Klein soutenait que l'on observait des phénomènes de transfert tout aussi intenses au cours des analyses d'enfant qu'au cours des analyses d'adulte.

Ainsi, deux écoles rivales dans le domaine de la psychanalyse des enfants connurent chacune un développement important, l'école kleinienne d'une part, l'école d'Anna Freud d'autre part.

D.W. WINNICOTT

Étranger à tout dogmatisme, ne prenant parti ni pour l'une ni pour l'autre école, Donald Woods Winnicott (1896-1971) offre le profil d'un psychanalyste original. Médecin, pédiatre, il exerça pendant quarante ans au Paddington Green Children's Hospital.

Il fit une première analyse avec Strachey, une seconde avec une élève de Melanie Klein, Joan Riviere. Son rôle au sein de la Société Britannique de Psychanalyse fut important ; il en fut le président de 1956 à 1959, et de 1965 à 1968. Winnicott, évidemment influencé par sa formation de pédiatre, a beaucoup enrichi la connaissance du premier développement de l'enfant et a largement contribué à la compréhension des relations précoces et des interactions mère-enfant. Il a mis l'accent sur le rôle de la mère dans le développement de l'enfant et dans la construction de son identité. La mère « suffisamment bonne », par son empathie et ses réponses adaptées aux besoins du nourrisson, permet à ce dernier d'acquérir un sentiment de continuité. Winnicott a souligné d'autre part un aspect qui nous paraît aujourd'hui évident, le rôle actif du nourrisson dans la relation. C'est à ce pédiatre venu relativement tard – 1923 – à la psychanalyse que l'on doit les notions couramment utilisées de nos jours d'espace intermédiaire, de vrai et de faux self, de personnalité « comme si ». La qualité et l'adéquation des réponses de la mère aux demandes et attentes de l'enfant conditionnent le développement du vrai self. Le développement d'un faux self correspondrait schématiquement à un défaut d'identification de la mère avec son nourrisson. Dans le premier cas, les fondements de la formation symbolique se constituent, dans le second cas, la formation est bloquée ; l'enfant ne fait *que* jouer le rôle du vrai self, qui en fait n'a pu se constituer : on a affaire à une personnalité « comme si ».

EGOPSYCHOLOGY OU PSYCHOLOGIE DU MOI

La psychologie du moi prend place et se développe en un temps où la question de l'étude de la personnalité retient de plus en plus l'attention des psychanalystes qui, sans délaisser l'exploration de

l'inconscient et l'interprétation du contenu mental, s'intéressent aussi désormais aux interactions entre le sujet et la réalité extérieure.

L'un des pionniers de la psychologie du moi fut Herman Nunberg, qui, dans la ligne de certains écrits freudiens, soutenait que l'une des fonctions essentielles du moi est de mettre en harmonie les tendances instinctuelles du ça et les exigences de la réalité. Selon lui, les pulsions de vie – Éros – sont la source dynamique des fonctions synthétiques du moi.

Notons que la description faite par Paul Schilder (1886-1940) du schéma corporel avait rendu plus concrète la notion de moi, envisagé comme une entité irréductible dans laquelle la prise de conscience du corps et de ses fonctions occupe une place déterminante.

En 1929, dans un ouvrage intitulé *The Psychoanalysis of the Total Personality*, Franz Alexander a présenté certaines pathologies – la névrose hystérique, la névrose obsessionnelle et la psychose maniaco-dépressive – comme autant de troubles dans l'interaction entre les forces refoulantes du moi et les tendances refoulées.

Anna Freud, en particulier avec son ouvrage *Le moi et les mécanismes de défense*, publié en 1936, a apporté une contribution importante à l'étude de la psychologie du moi. À côté du refoulement, mécanisme de défense essentiel, elle a souligné l'existence de mécanismes de défense « auxiliaires », comme la surcompensation, la rationalisation, la projection, le retournement des pulsions sur la personne propre, ou l'isolation.

Heinz Hartmann, Ernest Kris et Rudolph Loewenstein, immigrés aux États-Unis à l'époque de la seconde guerre mondiale, ont été les principaux représentants d'un mouvement que l'on peut situer comme un aménagement de la doctrine freudienne, comme un infléchissement de la psychanalyse, sans pourtant qu'il représente une rupture franche avec le noyau central du freudisme.

Hartmann s'intéresse aux fonctions du moi qui interviennent dans l'adaptation de l'individu à son milieu. Ces processus d'adaptation sont certes affectés par les conflits psychiques, mais il importe de les

considérer comme des fonctions « autonomes », appartenant à une sphère du moi « libre de conflit ».

Ernest Kris et Rudolph Loewenstein ont collaboré avec Hartmann pour tenter d'appliquer à la conduite du traitement psychanalytique les conclusions de la psychologie du moi.

En somme, dans cette perspective, l'intérêt tend à se déplacer de l'analyse des contenus refoulés à l'étude des processus dynamiques de défense du moi : les tenants de l'orthodoxie freudienne peuvent voir là un risque, celui de tenir les facteurs externes pour prédominants, voire exclusifs, dans l'organisation de la vie psychique et dans la constitution du moi qui, à l'extrême, serait vidé de ses instincts fondamentaux.

Dans la ligne de Hartmann, nous rencontrons un psychanalyste rendu célèbre par ses travaux sur les troubles du développement de l'enfant placé dans un milieu gravement carencé du point de vue affectif, René Spitz (1887-1974). Spitz a étudié en effet la genèse des relations objectales et les conséquences des privations affectives : troubles digestifs, eczéma, et, dans les cas les plus sévères, dépression anaclitique et hospitalisme.

LE CULTURALISME

On nomme ainsi le mouvement qui, né aux États-Unis, souligne les liens entre la psychiatrie et la psychanalyse d'une part et, d'autre part, les sciences humaines, la sociologie et l'anthropologie culturelle en particulier.

Le développement et la diffusion de ce mouvement ont été favorisés par le psychanalyste Harry Stack Sullivan (1892-1949).

La présence aux États-Unis de communautés de diverses origines, ayant des expressions psychopathologiques différentes, a rendu pertinente et particulièrement utile la prise en considération de l'influence des facteurs familiaux, sociaux et culturels sur la formation de la personnalité et sur l'expression de la pathologie mentale, dont les thèmes essentiels sont empruntés aux thèmes les

plus marquants et les plus fondamentaux d'un groupe culturel donné.

Selon Ruth Benedict (1887-1948), chaque culture possède un *pattern* idéologique qui exerce une influence déterminante sur l'éducation des enfants et sur les fonctions sociales des adultes.

Abram Kardiner et Ralph Linton de leur côté ont développé le concept de « personnalité de base ». Kardiner ne prétend pas, à l'instar de Geza Roheim (1891-1953), expliquer les institutions sociales et les mythes par les mécanismes inconscients de l'individu ; selon lui, au contraire, la personnalité est façonnée par des institutions sociales qui se sont développées à partir de facteurs historiques et culturels.

Dans cette perspective culturaliste, à laquelle on peut rattacher Margaret Mead et Gregory Bateson, mais aussi Karen Horney et Erik Erikson, l'accent est mis sur l'interpersonnel plus que sur l'intrapsychique.

Erikson, qui s'est intéressé à la question de l'identité, négligée jusqu'alors par les psychanalystes, a souligné l'importance des influences sociales sur le développement de la personnalité ; chacune des phases de ce développement – correspondant à autant de « crises » – exige de nouveaux efforts d'adaptation à la réalité extérieure, de nouveaux ajustements assurant l'harmonisation entre les forces libidinales en évolution et les exigences nouvelles du milieu vis-à-vis de l'individu en développement.

Critiquant l'importance, selon elle excessive, accordée aux événements et aux souvenirs de l'enfance, Karen Horney (1885-1952) a mis l'accent sur un conflit qui serait caractéristique de la culture occidentale contemporaine, la contradiction entre la valeur accordée au succès dans une société fortement concurrentielle et le principe chrétien de l'amour du prochain !

Erich Fromm (1900-1980), dans un ouvrage intitulé *Escape from Freedom*, a souligné le fardeau de la responsabilité personnelle qu'imposent les sociétés libres, au sein desquelles l'individu est sans cesse ramené à son jugement personnel.

LACAN, UN MÉDIATIQUE RETOUR À FREUD

Jacques Lacan (1901-1981), psychiatre français, qui fut l'élève de Gaëtan de Clérambault qu'il reconnaissait comme son seul maître, fut un farouche opposant de l'Egopsychology.

En 1932, il soutient une thèse remarquable et remarquée sur la paranoïa. Quelques années plus tard, en 1936, lors du Congrès international de psychanalyse de Marienbad, il introduit le concept de « stade du miroir », moment clé dans le développement de l'enfant et dans la saisie de son unité.

Ses relations avec les sociétés nationales et internationales de psychanalyse furent pour le moins mouvementées. Il fonda sa propre « école » – préférant ce terme à celui d'association –, au sein de laquelle conflits et rivalités se succédèrent à un rythme rapide ; une nouvelle scission eut lieu, et les oppositions, parfois féroces, ont survécu à la disparition du maître

L'apport de Lacan à la compréhension et à l'interprétation de la psychose est considérable. Intégrant à son modèle théorique le modèle linguistique – le langage structure l'inconscient, d'où la formule célèbre : « L'inconscient est structuré comme un langage » –, il a développé en particulier les conditions d'accès à l'ordre symbolique et la question du rapport du sujet à l'Autre et à son propre désir.

Prêchant le retour à Freud, qu'il se targuait de servir mieux que quiconque, Lacan connut un grand succès médiatique et déclencha passions et débats houleux, lors de ses présentations cliniques à l'hôpital Sainte-Anne, ou au cours d'autres apparitions publiques.

À l'heure actuelle, les controverses vont bon train entre les tenants de la psychanalyse – et plus généralement des thérapies dynamiques – et les partisans de l'approche comportementale et cognitive.

La publication du rapport sur l'évaluation des psychothérapies, en 2004, et son retrait, en 2005, sont de bons indicateurs des polémiques opposant cognitivistes et psychanalystes !

De vifs débats ont secoué le monde de la psychologie au cours de ces quinze dernières années ; on trouve une approche critique de la théorie de Freud et des résultats de sa pratique dans des ouvrages comme celui de M. Borch-Jacobsen, *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*, Aubier, Paris, 1995 ou chez des auteurs tels que R. Wilcocks (*Mousetraps and the Moon : the Strange Ride of Sigmund Freud and the Early Years of Psychoanalysis*, Lexington books, Lanham, 2000) et E. Fuller-Torrey (*Freudian Fraud. The Malignant Effect of Freud's Theory on American Thought and Culture*, Harper Collins, New York, 1992). L'affrontement entre cognitivistes et psychanalystes a volontiers pris une tournure passionnelle sous couvert de débat scientifique. Le ton a été donné par les virulents articles contenus dans l'ouvrage collectif *Le Livre noir de la psychanalyse* dirigé par C. Meyer (2005), auquel a promptement répondu un autre livre collectif dirigé par J. A. Miller, *L'Anti-Livre noir de la psychanalyse* (2006) !

Mieux vaudrait sans doute renoncer à énoncer et à imposer une vérité unique, donc absolue : autrement dit, à la complexité psychique pourrait tenter de répondre avec une plus grande pertinence et une meilleure efficacité la pluralité des approches théoriques et cliniques.

CHAPITRE 5

LA PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE AU XX^E SIÈCLE : COMPORTEMENT, FORME, COGNITION

1. BINET ET LA MESURE DE L'INTELLIGENCE

2. PAVLOV ET LE RÉFLEXE CONDITIONNEL

3. WATSON ET LE BEHAVIORISME

4. LA PSYCHOLOGIE DE LA FORME

5. DE LA SOCIÉTÉ AU GROUPE

6. LA PSYCHOLOGIE COGNITIVE

1. BINET ET LA MESURE DE L'INTELLIGENCE

À la fin du ^{xix}e siècle, et dans les premières années du ^{xx}e siècle, se met en place un nouveau type d'études en psychologie, que l'on qualifiera ensuite de psychologie différentielle. Il s'agit de mesurer les différences psychologiques entre les individus, au moyen d'épreuves particulières que l'on qualifiera de « tests ». De telles études seront particulièrement illustrées en France par Binet et Simon, qui les appliqueront à l'étude de l'intelligence.

Il s'agit là d'une double rupture avec la psychologie expérimentale allemande qui, d'une part, Külpe et Ebbinghaus mis à part, s'intéressait aux processus psychiques élémentaires et non aux mécanismes les plus élevés comme ceux de l'intelligence et qui, d'autre part, faisait varier en laboratoire les éléments à étudier, alors qu'ici la variable est une différence entre personnes, qui n'arrive qu'au hasard.

Surtout, la tentative d'aborder directement l'étude de l'intelligence est à l'origine d'un des courants de recherche les plus actuels en psychologie, la psychologie cognitive, qui propose une étude expérimentale des processus supérieurs de la pensée. Certains des auteurs cognitivistes ont d'ailleurs redécouvert les travaux de Binet et Simon.

1.1. LES DEUX SOURCES DES TESTS D'INTELLIGENCE

Les travaux de Binet sont souvent décrits comme étant au confluent de deux traditions de recherche : d'une part les travaux d'Ebbinghaus sur la mémoire, d'autre part ceux de Galton sur la psychologie différentielle.

EBBINGHAUS ET L'ÉTUDE DE LA MÉMOIRE

Hermann Ebbinghaus (1850-1909), chercheur d'abord isolé, ne disposant pas des moyens expérimentaux de Wundt, finit sa carrière comme responsable d'un laboratoire à l'Université de Berlin. Il a lu Fechner, découvert chez un bouquiniste parisien, et se propose d'appliquer la mesure aux phénomènes supérieurs de la pensée. Il mesure tout d'abord ses propres capacités à se remémorer des pages entières du *Don Juan* de Byron. Il publie en 1885 son livre essentiel *Sur la mémoire. Recherches de psychologie expérimentale*, avec, en épigraphe, une formule latine qui indique : « Sur le plus ancien sujet, nous produirons la science la plus neuve ». Dans ce livre il met au point un certain nombre d'épreuves permettant de mesurer les capacités de mémorisation. Il présentait aux sujets d'expérience des listes de syllabes sans significations (il en construit 2 300) et leur demandait ensuite de se les remémorer. Il mesure le

nombre de répétitions ou le temps nécessaire à cet exercice. Il mesure également le gain de temps qu'un apprentissage préalable permet lors d'un réapprentissage du même matériel. En prenant des syllabes sans signification, il montre qu'il est conscient du rapport entre la signification et la mémorisation et qu'il veut éliminer cette variable pour étudier la pure mémoire. Cette étude directe de la pensée fait qu'Ebbinghaus est redécouvert par les psychologues cognitivistes qui le considèrent souvent comme un pionnier.

LA PSYCHOLOGIE DIFFÉRENTIELLE DE GALTON

Le cousin de Darwin, l'Anglais Francis Galton (1822-1911), est considéré comme le père de la psychologie expérimentale britannique et le véritable fondateur de la « psychologie différentielle », qui s'intéresse aux différences individuelles entre les sujets examinés. Le mot d'ordre de Galton, fou de mesure, était : « Chaque fois que vous le pouvez, comptez. » Il dénombrait aussi bien les belles femmes dans les rues anglaises que les bâillements dans une assemblée scientifique, il mesurait les crânes des génies ou les fesses des femmes hottentotes. Dans son livre *Hereditary Genius* (1869), il s'est efforcé de mesurer le nombre des hommes de génie au sein de la population britannique. Il souligne l'importance de facteurs héréditaires dans cette disposition au génie, ce qui le conduira par ailleurs à être le principal théoricien de l'« eugénisme » : l'amélioration de l'espèce humaine est pour lui un « devoir religieux ». Galton met au point toute une série de questionnaires sur l'hérédité des familles et des techniques mathématiques pour calculer les « coefficients de corrélation », qui permettent de comprendre comment les variables sont reliées les unes aux autres. La notion de corrélation « est le seul outil qui permette d'ouvrir une voie d'accès au sein du formidable foisonnement de difficultés barrant le chemin à ceux qui désirent faire l'étude scientifique de l'homme ». Il s'en servira dans son autre ouvrage essentiel *Natural Inheritance* (1899), qui mesure aussi bien l'hérédité de la « faculté artistique » que celle des maladies ou de l'alcoolisme.

CATTELL ET LES TESTS MENTAUX

Les épreuves d'Ebbinghaus permettaient d'étudier une faculté psychique, les mesures de Galton d'examiner les différences individuelles entre les sujets. Les deux traditions de recherche confluent dans un article fameux du psychologue américain, élève de Wundt, James Mc Keen Cattell (1860-1944). Dans ce bref article de 1890 sur « Tests mentaux et mesure », Cattell établissait dix épreuves dont certaines font appel à des processus supérieurs de l'esprit, comme la mémoire ou l'attention. Il notait que « les résultats de ces tests seraient d'une grande valeur scientifique pour découvrir les propriétés fondamentales des processus mentaux, leurs interdépendances et leurs variations sous certaines circonstances. Mais, en outre, les individus trouveraient les « tests » intéressants et, peut-être, utiles pour améliorer leurs capacités ou identifier une maladie ». Mais il y aura de grandes résistances à l'usage de ces tests, qui ne seront véritablement mis au point que par Binet et Simon dans les premières années du ^{xx}^e siècle.

1.2. BINET, SIMON ET LA MESURE DE L'INTELLIGENCE

LES TROIS CARRIÈRES D'ALFRED BINET

Alfred Binet (1857-1911) a une formation plutôt atypique parmi les psychologues français de son temps : issu d'une famille de médecins, il n'est ni médecin ni philosophe. Il fait une licence en droit et un doctorat de sciences naturelles sur « le système nerveux sous-intestinal des insectes ». Il aborde la psychologie par le biais de la lecture de Stuart Mill et de Taine. Ami d'enfance de Babinski, il travaille d'abord dans le service de Charcot à la Salpêtrière : il s'intéresse alors au magnétisme, à l'hypnose et aux phénomènes de dédoublement de la personnalité. Il publie en 1886 *La psychologie du raisonnement. Recherches expérimentales sur l'hypnotisme*, en 1887 *Le magnétisme animal*, en collaboration avec Charles Féré, et en 1892 *Les altérations de la personnalité*. Dans une deuxième période de sa carrière, il entre au Laboratoire de psychologie physiologique de l'École des hautes études dirigé par Beaunis. Il

échoue à obtenir un poste au Collège de France, où Janet est élu pour succéder à Ribot, et à la Sorbonne, où Dumas succède à Janet. Il s'intéresse alors à la psychologie de l'intelligence, dans *La psychologie de grands calculateurs et joueurs d'échec* (1894) et *L'étude expérimentale de l'intelligence* (1903), où il étudie les temps de réaction et les différences psychologiques entre ses deux filles, Madeleine et Alice, qu'il désigne sous les pseudonymes de Marguerite et Alexandre.

C'est en 1905 que Binet entame une nouvelle carrière et se tourne vers l'étude du « niveau intellectuel des anormaux ». Il publie, avec un psychiatre plus jeune, Théodore Simon (1873-1961), une série d'articles dans *L'année psychologique* établissant « la nécessité d'établir un diagnostic scientifique des états inférieurs de l'intelligence » et présentant des « méthodes nouvelles pour le diagnostic du niveau intellectuel des anormaux ». Il publie en 1907 avec Simon un livre sur *Les enfants anormaux* et en 1911 *Les idées modernes sur les enfants*. Il est par ailleurs l'auteur, avec le maître du genre, André de Lorde, de pièces de théâtre de Grand-Guignol aux titres évocateurs : *Le cerveau d'un imbécile*, *Un drame à la Salpêtrière*, *Crime dans une maison de fous* Celui qui passe pour le fondateur d'une approche quantitative, « dure », de la psychologie a, là encore, comme Fechner, sa part d'ombre, fasciné par le magnétisme animal, l'hypnose ou les personnalités doubles et multiples.

LES ENFANTS ANORMAUX

Les travaux de Binet sur la mesure de l'intelligence rejoignent une demande du ministère de l'Instruction publique, qui, après les lois Ferry sur l'obligation scolaire de 1886 et 1893, est confronté au problème de la scolarisation des enfants anormaux. Binet lui-même avait présidé la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant, réunissant de nombreux enseignants, quelques médecins et psychologues, préoccupés par ces problèmes. En 1905 Binet crée un « Laboratoire de pédagogie normale » à l'école de la rue de la Grange-aux-Belles à Paris, les lycées étant réticents à accepter de

tels projets. Il fait partie de la Commission ministérielle pour l'enseignement des enfants anormaux, présidée par Léon Bourgeois.

Avant d'être des recherches sur l'intelligence, les travaux de Binet portent donc sur les enfants anormaux et ont pour origine la question de l'incapacité scolaire : « Nous sommes persuadés que les plus précieuses applications de notre échelle ne seront pas pour le sujet normal, mais bien pour les degrés inférieurs de l'intelligence. » La question de l'enfance déficiente était une vieille question, traitée auparavant par les psychiatres, depuis Pinel ou Séguin, l'« instituteur des idiots » (*Traitement moral, hygiène et éducation des idiots et des autres enfants arriérés*, 1846), jusqu'à Bourneville, qui dirigeait le service des enfants idiots à Bicêtre à la fin du siècle. Ce que constatent Binet et Simon, c'est que « ce qui manque le plus aux aliénistes, c'est une base précise de diagnostic différentiel. Le vague de leurs formules révèle le vague de leurs idées ». C'est cet instrument de mesure qu'ils entendent leur fournir.

Après avoir essayé des recherches céphalométriques avec Simon, qui était psychiatre à la colonie de Perray-Vaucluse, ils se rendent compte que ces mesures crâniennes sont influencées par des préjugés personnels : « J'avais à craindre que, faisant la mensuration des têtes avec l'intention de trouver quelque différence de volume ou de forme entre une tête d'intelligent et une tête d'inintelligent, je fusse porté à augmenter à mon insu, inconsciemment, de bonne foi, le volume céphalique des intelligents et à diminuer celui des inintelligents. » Ils abandonnent donc ces mesures et mettent au point leur « échelle métrique de l'intelligence ». Mais là aussi Binet redoutera l'influence des préjugés sur l'observation : « Il est vraiment trop facile de découvrir des signes d'arriération chez un individu quand on est prévenu. Autant opérer comme ces graphologues qui, du temps où l'on croyait Dreyfus coupable, découvraient dans son écriture les signes d'un traître et d'un espion. »

L'ÉCHELLE MÉTRIQUE DE L'INTELLIGENCE

L'étude de l'intelligence doit être une étude « clinique », qui a pour but de « diagnostiquer » l'état actuel de l'intelligence de l'enfant, sans se préoccuper « de son passé ou de son avenir » : « Notre but est, lorsqu'un enfant sera mis en notre présence, de faire la mesure de ses capacités intellectuelles afin de savoir s'il est normal ou si c'est un arriéré. »

Il s'agit pour les enfants à examiner de répondre à un certain nombre de questions d'une difficulté progressive et graduée : « L'idée fondamentale de cette méthode est l'établissement de ce que nous appellerons une échelle métrique de l'intelligence ; cette échelle est composée d'une série d'épreuves de difficulté croissante, partant d'une part du niveau intellectuel le plus bas qu'on puisse observer et aboutissant d'autre part au niveau de l'intelligence moyenne et normale. »

Le résultat important de ces « tests d'intelligence » est que la différence entre « hommes parfaits, idiots et imbéciles » n'est pas une différence de nature mais une différence quantitative, une variation continue sur une même échelle. Les idiots et imbéciles sont plus ou moins « arriérés » par rapport aux sujets normalement intelligents. La débilité mentale n'est qu'un retard de l'intelligence, elle n'en est en rien radicalement différente : les conduites des enfants arriérés ressemblent, pour l'essentiel, à celles d'enfants normaux plus jeunes.

La mesure de l'intelligence dont parle Binet n'est donc pas une mesure absolue, mais bien plutôt un classement sur une échelle : « le mot mesure n'est pas pris ici au sens mathématique ; il n'indique pas le nombre de fois qu'une quantité est contenue dans une autre ; l'idée de mesure se ramène pour nous à celle de classement hiérarchique ».

LES ÉPREUVES DU TEST

Dans sa première version, en 1905, le test comporte une trentaine d'épreuves, de difficulté croissante, correspondant aux diverses

classes d'âge, qui vont de la recherche d'aliments cachés à la réponse à des questions abstraites, en passant par des exercices de connaissance verbale des images, de comparaison de poids, de mémoire des images, de lacunes verbales à remplir. Chacune des épreuves est accompagnée de longs commentaires sur ses modalités d'utilisation : ainsi il y a cinq pages de commentaires sur la seule épreuve d'interprétation des images.

L'épreuve des questions abstraites est une sorte de couronnement du test : « Cette épreuve est une des plus importantes de toutes pour le diagnostic de la débilité mentale. Elle est rapide, commode, assez précise [...]. Tout esprit qui n'est pas apte à l'abstraction succombe ici. » Ces questions sont très variées, de la question 1 : « Quand on a sommeil, que faut-il faire ? » à la question 22 : « que doit-on faire lorsqu'on a commis une mauvaise action irréparable ? ». Les réponses possibles sont cotées de 1 pour les meilleures réponses à 4 pour les moins bonnes, les « réponses absurdes, ambiguës ou à contre-sens » étant classées à part.

ÂGE MENTAL ET QUOTIENT INTELLECTUEL

Cette échelle a été élaborée par « tâtonnements » : « L'échelle que nous allons décrire n'est point une œuvre *a priori* ; elle résulte de longs tâtonnements qui ont été faits d'abord à l'école de la Salpêtrière et ensuite dans les écoles primaires de Paris, sur des enfants normaux et anormaux. » Les questions retenues sont celles dont Binet et Simon ont constaté qu'elles permettaient de discriminer les enfants ayant tel ou tel âge : il faut retenir « les épreuves qui réussissent pour un âge donné et que les enfants plus jeunes, ne serait-ce que d'un an sont incapables en moyenne de réussir ». Des épreuves auxquelles entre 50 et 75 % des enfants d'une classe d'âge réussissent seront dites caractériser cet âge.

Pour connaître le niveau intellectuel d'un enfant, son « âge mental », il suffit d'examiner « l'âge le plus élevé dont il a accompli toutes les épreuves, avec une tolérance d'un insuccès dans une des épreuves de cet âge [...]. Après avoir déterminé l'âge pour lequel un enfant a exécuté tous les tests supérieurs, on lui ajoute un an

d'intelligence s'il a exécuté cinq tests supérieurs à cet âge ; on lui ajoute deux ans d'intelligence s'il a exécuté dix tests supérieurs à l'âge précédent ; trois ans pour quinze tests et ainsi de suite ». En calculant la différence entre le niveau intellectuel et l'âge réel, il est possible de classer les enfants en différents groupes suivant le nombre d'années de retard ou d'avance.

Les successeurs de Binet, en particulier l'allemand William Stern, en 1911, vont introduire la notion de quotient intellectuel. Le quotient intellectuel (QI) est obtenu en divisant l'âge mental par l'âge réel et en multipliant le résultat par 100 : un enfant de 9 ans qui répond comme un enfant de 7 ans a un QI de $7/9 \times 100 = 78$. Un enfant normal a donc un QI égal à 100. L'intérêt de cette notion de quotient intellectuel est de permettre de mesurer la gravité du retard découvert. Un retard de deux ans est plus grave quand l'âge réel est de quatre ans que quand l'âge réel est de seize ans, ce que le QI rend manifeste : dans le premier cas le QI est de 50, dans le second cas, il est de 87,5.

L'INTELLIGENCE

On a souvent moqué Binet, en lui attribuant la boutade : « L'intelligence, c'est ce que mesurent mes tests. » On a d'ailleurs attribué la même formule à tous ceux qui, dans chaque pays, ont contribué au développement de la mesure de l'intelligence. Il est certain que Binet est hostile aux théories et aux définitions préalables, et conscient de l'« effrayante complexité » du problème de la définition de l'intelligence. « Presque tous les phénomènes dont s'occupe la psychologie sont des phénomènes d'intelligence ; une sensation, une perception sont des manifestations intellectuelles, autant qu'un raisonnement. » L'intelligence n'est pas une faculté isolée, elle est plutôt une faculté globale de « jugement ». « Ainsi, point de théorie générale sur l'intelligence ; mais un examen détaillé de quelques faits spéciaux et mal connus ». Comme il l'a écrit, « on pourrait presque aller jusqu'à dire : peu important les tests, pourvu qu'ils soient nombreux ». Ce qui est important, c'est plutôt la manière dont sont testés les enfants.

UNE MÉTHODE CLINIQUE

Cet examen ne peut être pratiqué d'une manière automatique. Binet répète qu'on ne peut le comparer « à une bascule de gare sur laquelle il suffit de monter pour que la machine délivre notre poids imprimé sur un ticket ». Il s'agit d'un examen « clinique », qui met face à face l'enfant et l'examineur, et doit instaurer une relation de confiance : « L'examen doit avoir lieu dans un cabinet silencieux, bien isolé. L'enfant y sera appelé seul, sans autres enfants [...] L'expérimentateur doit accueillir chaque enfant avec une familiarité bienveillante, pour dissiper la timidité du jeune âge. On lui dit bonjour dès qu'il entre, on lui serre la main, on le fait s'asseoir commodément. S'il est assez intelligent pour comprendre certaines paroles, on éveille sa curiosité, son amour-propre. » L'examen doit être bref et ne pas excéder une vingtaine de minutes. La qualité des résultats dépend de la compétence de l'utilisateur : « Cette méthode de mesure ne peut être mise entre les mains du premier venu. » L'examen est un art qui ne s'apprend « que par l'exemple et l'imitation ».

Outre cette mise en confiance de l'enfant, la relation « clinique » doit permettre d'éviter les deux travers principaux qui guettent l'examineur. Ne noter que les résultats sans tenir compte des petits faits qui les accompagnent et ont une valeur très importante. Suggérer des réponses ou des hésitations aux enfants : « la seconde erreur, tout aussi fréquente, est de faire de la suggestion ».

DESTIN DU BINET-SIMON

Anticipant des critiques qui lui seront souvent faites, Binet s'efforce de distinguer intelligence et instruction : « c'est l'intelligence seule que nous cherchons à mesurer, en faisant abstraction autant que possible du degré d'instruction dont jouit le sujet. Celui-ci doit même être considéré comme un ignorant complet qui ne saurait ni lire ni écrire ». Ces tests devraient même permettre de « dégager de la gangue scolaire la belle intelligence native ».

De même il s'inquiète de l'usage ségrégatif que l'on pourrait faire de son test, dans le domaine social ou scolaire. Il redoute les maîtres

qui s'en serviraient comme d'une excuse pour se débarrasser des enfants qui les gênent ou pour expliquer leurs échecs éducatifs par une « absence de dons » chez l'enfant.

L'usage du test de Binet-Simon, modifié notamment par Terman et Yerkes se répandra surtout aux États-Unis où il sera utilisé à grande échelle pendant la Première Guerre mondiale, pour éviter d'engager des recrues débiles. Après la guerre, l'usage de ces tests se développe, en particulier dans le système éducatif et dans l'industrie américains, en relation quelquefois avec des thèses héréditaristes et eugénistes. En revanche, en France, le test Binet-Simon ne se répandra véritablement que lorsque les « classes de perfectionnement » seront mises en place, dans les années 1950.

L'échelle métrique de l'intelligence

L'idée fondamentale de cette méthode est l'établissement de ce que nous appellerons une échelle métrique de l'intelligence ; cette échelle est composée d'une série d'épreuves, de difficulté croissante, partant d'une part du niveau intellectuel le plus bas qu'on puisse observer et aboutissant d'autre part au niveau de l'intelligence moyenne et normale ; à chaque épreuve correspond un niveau mental différent.

Cette échelle permet, non pas à proprement parler la mesure de l'intelligence – car les qualités intellectuelles ne se mesurent pas comme des longueurs, elles ne sont pas superposables – mais un classement, une hiérarchie entre des intelligences diverses ; et, pour les besoins de la pratique, ce classement équivaut à une mesure. Nous pourrions donc savoir, après avoir étudié deux individus, si l'un s'élève au-dessus de l'autre, et de combien de degrés ; si l'un s'élève au-dessus de la moyenne des autres individus, considérés comme normaux, ou s'il reste en dessous ; connaissant la marche normale du développement intellectuel chez les normaux, nous pourrions savoir de combien d'années tel individu est en retard ou en avance ; enfin, nous pourrions déterminer à quels degrés de l'échelle correspondent l'idiotie, l'imbécillité et la débilité.

L'échelle que nous allons décrire n'est point une œuvre *a priori* ; elle résulte de longs tâtonnements qui ont été faits d'abord à l'école de la Salpêtrière, et ensuite dans les écoles primaires de Paris, sur des enfants normaux et anormaux.

A. Binet, T. Simon, « Sur la nécessité d'établir un diagnostic scientifique des états inférieurs de l'intelligence », *Année psychologique*, 1905.

2. PAVLOV ET LE RÉFLEXE CONDITIONNEL

Toute une école russe d'étude physiologique du comportement humain s'est développée à la fin du ^{xix}^e et au début du ^{xx}^e siècle. Elle n'a été largement connue en Occident qu'avec le Prix Nobel de physiologie décerné en 1904 à Pavlov. Ces auteurs russes ont tous fait leurs études dans les laboratoires des médecins et psychologues allemands, mais ont infléchi leurs conclusions dans un sens « objectiviste », sinon matérialiste. Les recherches de Pavlov n'ont pas manqué d'inspirer le behaviorisme de Watson. Avec la révolution bolchevique, ces travaux seront interprétés dans un sens marxiste, qui n'était pas celui de Pavlov, au moins dans ses premiers travaux : on croira alors avoir découvert une théorie « marxiste » du psychisme humain, et c'est sous cette forme que l'œuvre de Pavlov sera longtemps popularisée en Occident.

2.1. L'ÉCOLE RUSSE DE RÉFLEXOLOGIE

Le premier représentant de cette école russe est Ivan M. Sechenov (1829-1905). Élève de Helmholtz et de Du Bois-Reymond à Berlin, de Claude Bernard à Paris, Sechenov enseigne à l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg à son retour en Russie. Il publie en 1863 *Les actions réflexes du cerveau*, livre un temps censuré pour son matérialisme, où il soutient que « tous les actes de la vie, consciente ou inconsciente, sont des réflexes ». Dans un article fameux de 1870, à la question : « qui doit étudier les problèmes de la psychologie et comment ? », il répond : « le physiologiste, par l'étude des réflexes ».

Le second est Vladimir M. Bechterev (1857-1927) qui passait pour le principal rival de Pavlov. Après des études auprès de Wundt et Flechsig à Leipzig, Du Bois-Reymond à Berlin et Charcot à Paris, il se consacre plus directement à la psychiatrie qu'à la psychologie et occupe à la fameuse Académie militaire de Saint-Pétersbourg la chaire des maladies mentales et nerveuses. Il est l'auteur en 1907 d'un livre sur *La psychologie objective*, où il définit la psychologie

comme la « science de la vie neuro-psychique en général et non pas seulement de ses manifestations conscientes ». En théorie « tout acte neuro-psychique peut être réduit au schéma d'un réflexe où l'excitation, atteignant l'écorce cérébrale, éveille les traces de réflexions antérieures et trouve dans celles-ci le facteur qui détermine le processus de décharges ». Il qualifiera ensuite sa « psychologie objective » de « réflexologie », définie comme la « discipline scientifique qui se pose le problème d'étudier la réaction réponse à des stimuli externes ou internes ».

2.2. IVAN PAVLOV ET LE RÉFLEXE CONDITIONNEL

Ivan Pavlov (1849-1936), après s'être destiné à la prêtrise, se convertit aux sciences naturelles à la lecture d'auteurs matérialistes russes de la fin du ^{XIX}^e siècle comme Tchernichevsky, Herzen ou Pissarev, puis de Spencer : « sous l'influence de la littérature russe des années soixante et en particulier sous celle de Pissarev, notre intérêt de jeunes étudiants se porta aux sciences naturelles. C'est ainsi qu'avec quelques condisciples nous décidâmes d'abandonner la carrière ecclésiastique et de nous inscrire à l'Université de Saint-Pétersbourg, dans la section d'histoire naturelle de la Faculté physico-mathématique ». Il poursuit, comme tous les autres savants russes, ses études en Allemagne, pays qui restera toujours pour lui le modèle de la science avancée, par opposition à la Russie arriérée. Il travaille en particulier à Leipzig sous la direction de Carl Ludwig. À son retour il devient professeur au département de pharmacologie, puis directeur du laboratoire de physiologie de l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg. Il fait d'abord de purs travaux de physiologie et met en évidence le rôle du nerf vague dans le contrôle de la pression sanguine. À partir de 1879, il travaille sur la physiologie de la digestion et publie son livre sur *Le travail des glandes digestives* en 1897 : ce sont ces travaux et la découverte de l'innervation du pancréas qui lui vaudront le prix Nobel. Mais, en même temps, il a découvert ce qu'il appelle le « réflexe conditionnel », auquel il consacrera la suite de ses études, en particulier son livre sur *Les réflexes conditionnels. Étude objective de l'activité nerveuse*

supérieure des animaux (1926). Sous le régime communiste son prestige de seul prix Nobel russe lui vaudra de pouvoir imposer ses vues à Lénine, qui lui permet de poursuivre ses travaux dans des conditions relativement acceptables, malgré les critiques que Pavlov a pu faire des théories marxistes : encore en 1923 il soutient que le marxisme n'est pas une science, à la différence de la théorie du réflexe conditionnel, car il ne permet pas de faire de véritables prédictions. À la fin de sa vie Pavlov se rapproche cependant de plus en plus des idées bolchevistes.

L'« EXPÉRIMENTATION CHRONIQUE »

Le point de départ des recherches de Pavlov est son étude des mécanismes de contrôle de la sécrétion des glandes digestives. Ses expériences sont réalisées sur le chien, auquel il fera d'ailleurs élever un monument à côté de son laboratoire avec cette inscription : « que le chien, aide et ami de l'homme depuis les temps préhistoriques, soit offert en sacrifice à la science, mais que cela se passe obligatoirement et toujours sans torture inutile ». Pavlov pratique ce qu'il appelle une « expérimentation chronique », qu'il oppose à la « vivisection pure », c'est-à-dire aux interventions brutales sur des animaux vivants : « Les interventions sanglantes pratiquées en un seul temps, comme on fait d'habitude peuvent être le point de départ de nombreuses erreurs dues à l'atteinte profonde portée à l'intégrité de l'organisme et à la mise en jeu consécutive d'un grand nombre d'influences inhibitrices sur le fonctionnement des divers organes. » Il entend pour sa part travailler sur un animal complet et en santé, pour pouvoir étudier « le déroulement réel de processus physiologiques précis au sein de l'organisme normal et entier ». Pour ce faire il réalise de délicates interventions chirurgicales. Il pose des fistules dans la bouche ou l'estomac du chien, qui lui permettent de recueillir directement et de mesurer les sécrétions de salive ou de sucs gastriques de l'animal. Il isole également une partie de l'estomac, de manière à avoir, hors d'atteinte des aliments, un « petit estomac », qui est le « miroir de tout ce qui se passe dans l'estomac ».

DU « RÉFLEXE PSYCHIQUE » AU « RÉFLEXE CONDITIONNEL »

Pavlov remarque alors que l'animal peut saliver avant l'absorption de la nourriture qui est habituellement à l'origine de cette salivation. Le simple fait de voir préparer son repas, ou d'entendre les pas de l'expérimentateur qui va entrer dans la pièce, provoque cette réaction chez l'animal. Pavlov parle alors de « réflexe psychique » pour désigner ces réflexes provoqués « à distance », indépendamment des déclencheurs habituels du réflexe. Il décide alors de mener une étude expérimentale sur ces « relations existant entre les phénomènes extérieurs et la réaction de l'organisme », niant qu'elle puisse être liée à un prétendu « état subjectif », à des « sentiments » de l'animal. « Après une véritable lutte intellectuelle, je décidai de demeurer, en face de la soi-disant excitation psychique, dans le rôle du physiologiste pur, c'est-à-dire en observateur objectif et en expérimentateur n'envisageant que les phénomènes extérieurs et leurs rapports. » Lorsqu'il veut trouver des précurseurs à cette étude « objective », outre ses maîtres russes, Pavlov, citera, comme Watson, la théorie du « tropisme animal » de Jacques Loeb et ses successeurs comme Beer, Bethe et Uexküll, qui avaient proposé « une terminologie objective pour désigner les réactions des animaux » : mouvement fixe était remplacé par réflexe, mémoire par rémanence, sensation par réception, tact par tango-réception, vue par photoréception, etc. Il se réfère aussi au « génial Helmholtz » et à sa théorie des « inférences inconscientes » qu'il identifie avec le réflexe conditionnel.

Pour étudier ce réflexe conditionnel, il met au point tout un appareillage permettant de maintenir le chien par des sangles et de l'isoler. Pour isoler le stimulus déclenchant la salivation, il fait même construire une « tour du silence », pour qu'aucun bruit ou aucune vibration n'intervienne de façon parasite au cours des expériences. De même il automatise entièrement la présentation des stimuli.

Le réflexe conditionnel. Son explication des « sécrétions psychiques » fait appel à la notion de réflexe, qui implique, comme l'avaient montré Bell et Magendie en 1822, un changement de sens de l'influx nerveux, qui, de centripète devient centrifuge, sa réflexion

s'opérant automatiquement au niveau d'un centre moteur du système cérébro-spinal. Le réflexe est donc une réaction organique simple et automatique à une excitation venue de l'extérieur. À la fin de ses recherches Pavlov écrira : « Il n'y a plus aucune raison pour ne pas considérer comme réflexe et nommer ainsi ce que nous avons appelé jusqu'à présent signalisation. »

Il distingue le « réflexe inconditionnel ou absolu », qui est entraîné de façon constante par un « stimulus inconditionnel » et le « réflexe conditionnel », qui est la réponse à un « stimulus neutre », habituellement indifférent, mais qui à la suite d'un conditionnement, provoque une réponse de l'organisme identique à celle qui est produite par le réflexe inconditionnel. Ce conditionnement consiste à associer à ce stimulus neutre le stimulus inconditionnel, par exemple en faisant suivre rapidement l'éclairage d'une lumière par la présentation de la nourriture, jusqu'à ce que la lumière provoque la même réaction que la nourriture : cinq présentations environ suffisent dans ce cas à produire la salivation de l'animal. N'importe quel objet de l'environnement, dans la mesure où il est perceptible, semble pouvoir agir comme stimulus conditionnel : « tout phénomène de la nature surgissant devant l'organisme peut devenir un excitant conditionnel pourvu qu'il soit accueilli par un appareil récepteur adapté ».

Physiologie et psychologie. Du point de vue physiologique, Pavlov suppose que le réflexe inconditionnel dépend des parties basses du système cérébro-spinal, alors que les réflexes conditionnels dépendent des parties hautes, particulièrement des grands hémisphères cérébraux. La liaison entre le stimulus conditionnel et la réponse conditionnelle s'expliquerait par un « frayage », établissant une communication entre le centre récepteur du stimulus conditionnel et le centre récepteur du stimulus inconditionnel. Un phénomène apparemment « psychique » est ainsi transposé par Pavlov dans des termes purement physiologiques.

Les résultats de ces recherches le conduisent à penser que la psychologie peut être avantageusement remplacée par la physiologie. « Le physiologiste n'a aucune raison d'avoir recours à la

psychologie » : le psychologue n'est qu'un « homme marchant dans l'obscurité avec une petite lanterne qui n'éclaire que des zones très limitées ». Au contraire « nos recherches doivent par la suite, constituer la base même de la science psychologique ».

INHIBITION, RENFORCEMENT ET NÉVROSE EXPÉRIMENTALE

À la différence de la réponse inconditionnelle, cette réponse conditionnelle se perdra graduellement si le réflexe conditionnel n'est pas « renforcé » régulièrement par la présentation du stimulus inconditionnel : Pavlov parle alors d'« inhibition interne ». Cependant ce réflexe « ne disparaît pas sans laisser de trace » et un conditionnement ultérieur en sera facilité. Il est également possible de faire disparaître plus rapidement ce réflexe conditionnel en liant le stimulus conditionnel à un stimulus aversif, une décharge électrique par exemple : Pavlov parle ici d'« inhibition externe ».

Pavlov raffine extrêmement ses recherches, étudiant par exemple dans quel ordre les stimuli conditionnel et inconditionnel doivent être présentés pour avoir le meilleur rendement, ou étudiant les facultés de discrimination sensorielle du chien, en essayant de voir s'il répond de la même manière à des stimuli sonores d'une hauteur de ton différente.

Il va également réaliser, avec son élève Shenger-Krestovnikova, de très curieuses expériences de « névrose expérimentale » chez le chien : on associe présentation d'un cercle et présentation de nourriture, et d'autre part on présente une ellipse sans accompagnement de nourriture. Le chien salive à la vue du cercle. Progressivement Pavlov rapproche la forme de l'ellipse de celle du cercle : lorsque l'ellipse a une forme trop voisine de celle du cercle, le chien manifeste des comportements névrotiques, agité et aboyant. La névrose est le résultat d'un conflit entre les processus excitateurs et inhibiteurs dans le cerveau. Pavlov montre cependant que des chiens aux « personnalités » différentes ne réagissent pas de même façon à l'expérience, et il décrit ainsi quatre « types nerveux » différents, chez l'animal comme chez l'homme.

DE L'ANIMAL À L'HOMME

Il n'est pas douteux, selon Pavlov, que ces résultats peuvent se généraliser à l'homme. Les conduites supérieures de l'homme ne sont que le prolongement des réflexes les plus simples. La liaison essentielle de l'homme au milieu qui l'entoure « s'accomplit par l'intermédiaire de certaines substances chimiques qui doivent être constamment incorporées dans l'organisme en question, c'est-à-dire par la nourriture ». Il souligne ainsi le rôle du « réflexe de but » qui pousse l'homme comme certains animaux à faire des réserves, et qui est un prolongement du réflexe de préhension. Pavlov parle aussi d'un « second système de signalisation » à propos de l'apparition chez l'homme de la parole articulée.

Pavlov n'hésite pas à écrire en 1917, juste après la chute du tsar, un article sur le « réflexe de servitude », particulièrement néfaste pour la Russie : « Le servage a fait du serf un être passif, n'ayant aucun désir, ses aspirations les plus légitimes étant continuellement entravées par les volontés et les caprices des seigneurs. »

Mais il existe aussi un « réflexe de liberté », qui est une « réaction générale des animaux » : « Il est l'un des réflexes innés les plus importants. Sans lui, le moindre obstacle rencontré par l'animal suffirait à modifier complètement le cours de sa vie. » Ce réflexe peut cependant être plus ou moins développé : il cite l'exemple d'un chien qui, dès qu'il était placé dans des conditions de travail expérimental, faisait preuve d'une agitation et d'une salivation continue qui le rendait « inutilisable ». Toutes les améliorations possibles ayant été essayées, Pavlov constate qu'en fait ce chien ne supporte absolument pas l'entravement et les conditions même de l'expérience. Pour faire disparaître ce réflexe, il ne nourrit alors ce chien que lorsqu'il est entravé, mais sans grand succès : « le retour de ce réflexe montre sa force et témoigne de sa nature innée ».

Le réflexe conditionnel

Ne serait-il pas possible de trouver un phénomène psychique élémentaire qui, en même temps, pourrait à bon droit être entièrement considéré comme un phénomène purement physiologique, afin que, partant de là, par une étude rigoureusement objective (comme toujours en physiologie), des conditions de son apparition, de ses complications et de sa disparition, nous puissions obtenir le tableau physiologique objectif et complet de l'activité supérieure des animaux, du fonctionnement normal du segment supérieur de l'encéphale, au lieu des expériences effectuées jusqu'alors et basées sur l'excitation artificielle et sur la destruction ? [...] Faisons deux simples expériences que tout le monde peut réussir. Versons dans la gueule d'un chien une solution faible d'un acide quelconque. Cela provoque habituellement une réaction défensive : la solution est rejetée par de brusques mouvements de la bouche, la salive est déversée en abondance dans la cavité buccale (et ensuite au dehors), l'acide introduit s'en trouve dilué, et la muqueuse débarrassée. Et maintenant, une autre expérience. Juste avant d'introduire de l'acide dans la gueule d'un chien, soumettons-le à l'action répétée d'un agent externe quelconque, d'un certain bruit, par exemple. Que voyons-nous ? Il suffira de répéter ce bruit seul pour que se reproduise la même réaction : mêmes mouvements de la bouche et même écoulement de salive. Ces deux faits sont également exacts et constants. Tous deux doivent être désignés du même terme physiologique de réflexe.

I. Pavlov, « Le réflexe conditionnel », 1934.

3. WATSON ET LE BEHAVIORISME

Au début du ^{xx}e siècle, après une trentaine d'années de psychologie expérimentale, le sentiment était assez répandu que cette psychologie n'avait produit aucune découverte notable, et qu'elle se perdait dans des expérimentations et des mesures dont la signification était pour le moins obscure. Aux États-Unis, où la psychologie avait été institutionnalisée dans les universités par des élèves de Wundt, William James se fait l'écho de cette déception lorsqu'il note, dans ses *Principes de psychologie* (1890), que la psychologie n'est pas une science faite, mais une « science à faire », qui attend encore son Galilée. C'est dans ce contexte que se produit, avec John Broadus Watson la « révolution behavioriste », qui

propose une rupture radicale avec toute la psychologie antérieure. Le succès est très rapide, au moins aux États-Unis, et le behaviorisme est, avec la *Gestalttheorie* l'un des deux grands courants théoriques qui se partagent la psychologie du ^{xx}e siècle. Ses conséquences sont importantes, à la fois dans le domaine pratique, par exemple avec la mise au point de thérapies comportementales, ou du point de vue philosophique, avec les rapprochements qui s'opèrent entre le behaviorisme et le positivisme logique inspiré du Cercle de Vienne.

3.1. WATSON ET LA RÉVOLUTION BEHAVIORISTE

C'est en 1913 que John Broadus Watson (1878-1958) fait paraître dans la *Psychological review* un article retentissant sur « la psychologie telle que le behavioriste la voit », écrit un peu à la manière des manifestes des avant-gardes littéraires ou artistiques de l'époque. Il propose une rupture radicale avec la psychologie introspective et définit la psychologie comme « une science naturelle purement objective », dont « le but théorique est la prédiction et le contrôle du comportement ». Son succès est très rapide : Watson semble élargir le champ de l'investigation psychologique et lui promettre des résultats indiscutables.

WATSON, DE L'UNIVERSITÉ À LA PUBLICITÉ

Issu d'une famille de fermiers pauvres, Watson avait été étudiant à l'Université de Chicago, où il suivit les cours du philosophe John Dewey et où il prépare un doctorat de psychologie sous la direction de J.R. Angell. Il travaille d'abord comme psychologue animal et succède en 1907 à J.M. Baldwin au département de psychologie de l'Université Johns Hopkins à Baltimore. À la suite du scandale provoqué par sa liaison avec son assistante, alors qu'il est encore marié, il doit quitter l'Université. Il se reconvertit dans la publicité, où il sera vice-président de la grande firme Walter-Thompson. Loin de déplorer ce changement d'orientation, il s'en félicite, notant qu'il est « aussi excitant d'observer la montée d'une courbe de ventes d'un nouveau produit que d'observer la courbe d'apprentissage d'animaux

ou d'hommes ». Ses principaux ouvrages sont *Le comportement : une introduction à la psychologie comparée* (*Behavior : an Introduction to Comparative Psychology*, 1914), *La psychologie du point de vue d'un behavioriste* (*Psychology from the Standpoint of a Behaviorist*, 1919) et *Le behaviorisme* (1924), qui est son seul livre traduit en français, en 1972. Watson use d'un ton volontiers provocateur et iconoclaste et il ne se contente pas de publications dans les revues scientifiques traditionnelles : il publie également de nombreux ouvrages de vulgarisation de ses idées, par exemple sur l'éducation des enfants (*Les soins psychologiques du bébé et de l'enfant*, 1928, avec Rosalie Rayner). Il met d'ailleurs ses idées en pratique sur ses propres enfants ; sur la jaquette d'un de ses livres il publie leur photographie et les décrit comme des « enfants behavioristes » : « Ils dorment quand ils sont mis au lit, ils mangent ce qui est mis devant eux. Ils ne sont sujets ni à la peur ni à la colère. Ils sont des enfants heureux. » Ce qui n'empêchera pas l'un de ses fils de se suicider et l'autre de suivre une psychanalyse. Ses conseils éducatifs ont été suivis par le philosophe anglais Bertrand Russell, avec à peu près le même succès.

LES TROIS SOURCES DU BEHAVIORISME DE WATSON

Sans nier son originalité, il est possible de rattacher les recherches de Watson à trois sources principales : le fonctionnalisme de Dewey, les travaux de Pavlov, mais surtout les résultats de la psychologie animale.

La psychologie fonctionnelle de Dewey. Même s'il le critique dans son article de 1913, il est indéniable que Watson a retenu certaines des leçons de la « psychologie fonctionnelle » fondée par John Dewey (1859-1952), et développée à Chicago par J.R. Angell, qui s'intéressent plus à la « fonction » du psychisme, au rôle qu'il joue dans l'adaptation au milieu, dans une perspective darwinienne, qu'à la nature ou à la structure de l'esprit comme le faisaient des « structuralistes » comme Titchener. Dans un article sur « Le concept d'arc réflexe en psychologie », Dewey avait souligné en 1896 que l'arc réflexe est un tout ne valant que par référence à un

but, l'adaptation au milieu. Angell parle quant à lui de l'« utilité de la conscience » comme « médiation entre l'environnement et les besoins de l'organisme ».

Pavlov et le réflexe. Watson disait souvent qu'il considérait Pavlov comme « un maître » et voyait dans ses travaux une « clé » pour comprendre les siens. Le schéma stimulus-réponse est en effet pour la première fois utilisé par Pavlov. Mais, à la différence de Pavlov, Watson considérera de plus en plus comme inessentielle la connaissance physiologique des modalités du circuit du réflexe. Selon lui, « il est parfaitement possible pour quelqu'un qui étudierait le comportement sans rien savoir du système nerveux sympathique et des glandes et des muscles lisses, et même du système nerveux central, d'écrire une étude tout à fait complète et exacte sur les émotions ». Sa psychologie n'est absolument pas dépendante de connaissances physiologiques ou médicales : elle est d'une certaine manière « a-physiologique ».

La psychologie animale. C'est surtout de la psychologie animale que s'inspire Watson. Il constate que cette psychologie a su progresser en éliminant rapidement toute interprétation anthropomorphique et en se contentant d'observer, de l'extérieur, les comportements des animaux. Il convient « d'appliquer à l'étude expérimentale de l'homme la même procédure et le même langage descriptif que tant de chercheurs, pendant tant d'années, ont employé avec fruit à l'étude des animaux inférieurs ». En psychologie animale, il n'est pas question de « processus conscients » : il faut s'en soucier aussi peu chez l'homme que chez l'animal. Watson propose de supprimer la démarcation entre psychologie humaine et animale : la psychologie ne doit plus être une science centrée autour de l'homme.

Brève histoire de la psychologie animale. À l'origine de cette psychologie animale, qu'on appelle psychologie comparée dans les pays anglo-saxons, on trouve l'œuvre de Darwin. Dans *The Descent of Man* (*La descendance de l'homme*, 1871), Darwin considère l'espèce humaine comme le produit de l'évolution au même titre que les autres espèces animales. Il n'y a pas de différence de nature

entre homme et animal : « Chez les animaux supérieurs, les facultés mentales, quoique si différentes par le degré, sont néanmoins de même nature que celles de l'espèce humaine. » Mais Darwin ne parvient pas à se libérer de l'anthropocentrisme et attribue aux animaux des facultés humaines, y compris le sens moral ou religieux. L'ouvrage considéré couramment comme le premier ouvrage de psychologie animale à proprement parler, est *L'intelligence animale* (*Animal Intelligence*, 1882) de l'Anglais George J. Romanes (1848-1894), grand lecteur de Darwin. Romanes est le premier à s'intéresser à la question de l'apprentissage animal, mais il tend lui aussi à supposer, par « inférence subjective » à partir de leurs activités, que les animaux ont des facultés analogues aux nôtres.

L'Américain C. Lloyd Morgan (1852-1936) mit fin à ces interprétations anthropomorphiques, grâce à son « principe de parcimonie », aussi connu sous le nom de « canon de Morgan » : il ne faut pas expliquer une action par une faculté supérieure, lorsqu'elle peut être expliquée à un niveau inférieur. Il est le premier à consacrer un livre au « comportement » animal (*Animal Behavior*, 1900).

Watson s'inscrit surtout dans la tradition expérimentale de Edward L. Thorndike (1874-1949), auteur de *Animal Intelligence*, en 1911. Pour étudier l'apprentissage animal, surtout sur le rat blanc, Thorndike a inventé en 1898 les « boîtes à problèmes », qui s'ouvrent de l'intérieur avec un mécanisme spécial que l'animal affamé, enfermé dans la boîte, doit apprendre pour sortir et obtenir de la nourriture. Thorndike établit que l'apprentissage se fait par « essais et erreurs ». Le temps mis pour ouvrir la boîte se réduit au fur et à mesure des épreuves. Les réponses conduisant au succès sont progressivement fixées, alors que celles qui sont inutiles sont progressivement éliminées. Thorndike définit ainsi, en 1931, la « loi de l'effet » : « Les actes dont les conséquences sont telles qu'un être vivant ne cherche pas à les éviter, mais au contraire à les provoquer et à les maintenir, sont choisis et fixés. » D'autres psychologues, comme Small en 1900, auront l'idée d'utiliser des

labyrinthes pour étudier les apprentissages animaux par essais et erreurs, ou, comme Yerkes, des dispositifs en T, qui permettent de mesurer l'apprentissage chez les organismes inférieurs.

L'autre spécialiste de psychologie animale auquel Watson se réfère le plus volontiers est le physiologiste américain d'origine allemande Jacques Loeb (1859-1924). Loeb avait développé une conception purement mécaniste de la vie. Avec la notion de « tropismes », il tente d'expliquer les comportements animaux sur le modèle des comportements phototropiques des plantes et des organismes biologiques les plus simples (*L'héliotropisme des animaux et sa conformité avec l'héliotropisme des plantes*, 1889, en allemand, *Mouvements forcés, tropismes et conduites animales*, 1918, en anglais). L'animal s'oriente de manière symétrique par rapport à la source du stimulus lumineux. Mais on peut également décrire les actions humaines, par exemple la mimique amoureuse, en termes de tropisme : « Si le tropisme ou le réflexe constitue l'unité dernière à laquelle aboutit l'analyse du comportement dans les vertébrés inférieurs, il conserve le même rôle dans les organismes supérieurs, y compris l'homme. »

LA PSYCHOLOGIE COMME SCIENCE DU COMPORTEMENT

L'étude du comportement : le stimulus et la réponse. Selon Watson, les références à l'introspection ou à la conscience ne servent à rien en psychologie et ne sont que des reliquats de « croyances religieuses désormais obsolètes ». « Le temps est venu où la psychologie doit rejeter toute allusion à la conscience ». L'introspection est de toute façon contradictoire, puisque les résultats auxquels elle aboutit ne peuvent en aucun cas être vérifiables, étant de l'ordre de la conscience intime de chacun. Il faut bannir définitivement « les termes « conscience », « états mentaux », « esprit », « contenu », « volonté », « image », et autres termes de ce genre ». Plus encore, c'est même l'idée d'intériorité que récuse Watson : « nous vous demandons d'abandonner l'idée selon laquelle l'intérieur de votre corps est

différent ou plus mystérieux que l'extérieur ». Il convient que la psychologie rompe définitivement avec ses origines philosophiques.

La psychologie peut devenir une « branche purement objective de la science », à condition qu'elle prenne pour objet le « comportement » (en anglais « *behaviour* ») des hommes. Le comportement c'est « ce que les hommes font de leur naissance jusqu'à leur mort », ou, plus largement « tout ce que l'organisme fait et dit », depuis les activités animales les plus primitives jusqu'aux formes les plus élaborées de la pensée humaine.

Ce comportement peut être décrit à l'aide des notions de stimulus (S) et de réponse (R), que Watson ne définit jamais très explicitement, mais dont il préfère donner des exemples. Tout comportement est la réponse à un excitant, appelé stimulus. Le stimulus est « tout objet du milieu général et toute modification de tissus » susceptibles de provoquer une réponse de l'organisme, par exemple des vibrations lumineuses ou acoustiques. Ces stimuli sont efficaces par l'intermédiaire des organes sensoriels. Le nombre des stimuli auxquels un individu peut réagir se modifie constamment au cours de sa vie. Watson distingue entre le stimulus, qui désigne les « facteurs relativement simples », que l'on peut isoler au laboratoire, et la « situation », qui désigne les facteurs « plus complexes » qui commandent aux actions, « par exemple, quand ils appartiennent à l'environnement social ».

La réponse ou réaction est le mouvement déclenché par le stimulus. « Par réponse nous entendons quoique ce soit que l'animal fasse, comme se tourner ou se détourner d'une source lumineuse ou sursauter à un son ». La réaction peut prendre des formes très diverses, dont Watson donne des exemples. « Par réponse externe ou apparente, nous signifions les actions habituelles des êtres humains : se pencher pour ramasser une balle de tennis, rédiger une lettre, entrer dans une automobile et conduire, creuser un trou, s'asseoir pour écrire une conférence, ou danser, ou faire la cour à une femme, ou faire l'amour à sa femme ». Il existe aussi des réponses internes : l'« ensemble des changements qui se produisent dans les muscles lisses, les muscles et les sécrétions glandulaires ».

Watson pose en principe « qu'il y a une réponse à chaque stimulus efficace, et que la réponse est immédiate ». Cette réponse conduit, dans la plupart des cas, à un « ajustement », c'est-à-dire que l'organisme se meut « de telle façon que le stimulus ne provoque plus de réaction ».

La pensée et le langage. Selon Watson la pensée elle-même est une partie du comportement. Elle n'est rien d'autre que le langage : « La pensée est en grande partie un discours silencieux. » Or le langage n'est qu'un comportement comme les autres : « Dire c'est faire, c'est-à-dire se comporter. Parler à voix haute ou à soi-même (penser) est un type de comportement tout aussi objectif que de jouer au base-ball. » La parole faisant appel aux muscles du larynx et de la langue, Watson en arrive à la conclusion brutale que la pensée, ce sont les « habitudes motrices dans le larynx ». « Dans le larynx et la langue sont localisés la plupart des phénomènes » de la pensée. Et « si nous pouvions enregistrer exactement leurs mouvements, nous obtiendrions un compte rendu analogue à celui du phonogramme ». Malheureusement Watson échoua à mettre en évidence des mouvements du larynx quand nous pensons, et il modifia alors son affirmation en rappelant l'importance pour le langage de l'activité des mains ou des postures du corps, comme chez les sourds-muets qui ne peuvent utiliser les processus laryngés. Penser deviendrait alors un « terme général pour désigner tout comportement subvocal ». Il explique en termes évolutionnistes que, si le langage s'est surtout localisé dans le larynx chez l'homme, c'est qu'il lui fallait libérer ses bras et mains pour la chasse et la pêche dans la lutte pour la vie.

Contre l'instinct. Watson, qu'il travaille sur les oiseaux ou sur les humains, s'appuie sur des études en laboratoire. Il observe en particulier le comportement des jeunes enfants, dans la mesure où les stimuli auxquels est susceptible de répondre le bébé sont moins nombreux, moins complexes et donc plus faciles à étudier. Le chercheur « amène l'enfant nouveau-né dans sa nursery expérimentale et commence à poser les problèmes : que fait le bébé maintenant ? Quel est le stimulus qui le fait se conduire de cette

façon ? ». Watson déplore d'ailleurs le retard de la psychologie de l'enfant par rapport à la psychologie animale : on connaît « beaucoup plus de choses sur les jeunes des espèces animales que l'on n'en connaît sur le jeune enfant ». Il explique ce retard par les « grandes résistances » des parents.

À l'occasion de ces études des enfants, Watson va établir que l'essentiel des comportements est acquis, et il affirme de plus en plus clairement au cours de son œuvre qu'il n'existe pas d'instinct : « Il n'existe rien de pareil à une hérédité des aptitudes, du talent, du tempérament, de la constitution mentale et des traits caractéristiques. » « Tout cela dépend aussi de l'apprentissage qui commence essentiellement dès le berceau », voire *in utero*. Selon lui, le fils d'un « grand économiste » ne deviendra un grand économiste que si son père s'attache spécialement à lui, mais le fils cadet, couvé par la mère sera « fainéant comme un lézard », quant au troisième, négligé, « il finira à l'asile ». De ce point de vue la psychologie de Watson est profondément égalitaire, et il revient souvent, ce qui est courageux dans l'Amérique d'alors, sur le caractère absolument non déterminant de l'origine raciale.

PSYCHOLOGIE ET CONTRÔLE DU COMPORTEMENT

Le problème scientifique du behavioriste n'est pas seulement d'observer le comportement, mais plus encore de le prévoir : « Le but des études psychologiques est l'établissement de données et de lois telles que, le stimulus étant donné, la psychologie puisse prédire quelle sera la réaction ; et que, d'autre part, la réaction étant donnée, elle puisse déterminer quelle était la nature du stimulus. »

Au-delà, un point essentiel pour Watson, et qui explique sans doute en partie son succès, est sa volonté de « contrôler » le comportement. Le behaviorisme est une psychologie non pas contemplative mais profondément active. « L'intérêt du behavioriste pour le comportement humain est plus grand que celui du spectateur : il veut contrôler les réactions humaines, comme le physicien veut contrôler et manipuler un phénomène naturel. Le travail de la psychologie behavioriste est de pouvoir prédire et

contrôler l'activité humaine. » Dans une formule curieuse au début de l'article de 1913, Watson explique que le « but théorique » du behaviorisme est de « prévoir et contrôler le comportement » : en parlant ici de but théorique à propos de ce que l'on qualifierait couramment de but pratique, il veut sans doute souligner le caractère fondamental de cet objectif.

Le conditionnement. On peut, selon le terme de Watson, « conditionner » les organismes, en particulier humains, à faire tout ce que l'on veut, et en particulier à ressentir certaines émotions. En témoigne la fameuse étude sur le « bébé Albert » de 1920, qui est une sorte de « mythe fondateur » du behaviorisme. Watson et sa collaboratrice Rosalie Rayner ont conditionné ce bébé de neuf mois, en bonne santé, à avoir peur d'un rat blanc. Dans un premier temps le bébé n'a aucune réaction de retrait face à un rat blanc qu'on lui présente, mais il éprouve une réaction de peur à l'audition du bruit d'une barre métallique que l'on frappe violemment derrière lui. Watson va donc, chaque fois que le bébé touche le rat, frapper la barre dans le dos de l'enfant. Albert sursaute et s'effondre en pleurant. Au bout de six stimulations combinées (rat + bruit), le bébé déclenche une réaction de peur à la seule vue du rat. Watson institue ensuite diverses expériences pour voir si cette réaction de peur s'est étendue à des animaux ou à des objets qui semblent proches du rat : un lapin, un chien, un manteau de fourrure, un masque de Père Noël ou du coton hydrophile. Il s'interroge ensuite sur la durée de ce conditionnement et sur la date de son extinction, jusqu'à ce que la mère retire son enfant de l'hôpital où étaient conduites ces expériences.

À l'inverse, Watson étudiera la possibilité de désapprendre certains comportements, de « déconditionner ». Ainsi un enfant ayant peur d'un lapin peut perdre cette peur si on ne lui donne à manger que sur une table à l'extrémité de laquelle est posée une cage avec ce lapin. En rapprochant chaque jour un peu la cage, on va pouvoir apprendre à l'enfant à ne plus craindre ce lapin.

Éducation et thérapies comportementales. Ces méthodes de conditionnement devraient pouvoir s'appliquer à l'éducation. Selon

Watson, l'éducation ne connaît pas de limites, il est possible de « fabriquer » un homme radicalement nouveau, et même un monde nouveau : « Le monde changera si vous élevez vos enfants dans la liberté behavioriste. » Une part importante du succès du behaviorisme tient sans doute à ce côté messianique et optimiste, peut-être typiquement américain. Dans son style provocateur habituel, Watson propose de produire des enfants à la commande : « Donnez-moi une douzaine d'enfants sains, bien constitués et l'espèce de monde qu'il me faut pour les élever, et je m'engage, en les prenant au hasard, à les former de manière à en faire un spécialiste de mon choix, médecin, commerçant, juriste et même mendiant ou voleur, indépendamment de leurs talents, penchants, tendances, aptitudes, ainsi que de la profession et de la race de leurs ancêtres. » Il s'étonne que l'on puisse s'inquiéter d'un tel projet : « Y a-t-il quelque chose de particulièrement révoltant à penser que les mains de l'homme peuvent prendre la masse protoplasmique vivante que nous appelons un enfant et la former suivant ses spécifications, nécessitées par nos règles sociales actuelles ? » Et il conclut : « Je n'arrive pas à voir la difficulté. Non, les seuls mécanistes désespérés et éminemment dangereux sont les apôtres de la prédestination et les propagandistes de l'héritage à travers les âges des traits mentaux. »

Quant aux méthodes, l'éducation se doit d'être « objective ». Les sanctions doivent être immédiates et proportionnées à la faute. L'idéal serait que les objets eux-mêmes sanctionnent, plus que les parents ou les éducateurs qui ne sont pas toujours entièrement objectifs. Watson se prend à imaginer une « table dont le plateau serait électrifié de telle manière qu'on pourrait punir l'enfant s'il essaie d'attraper un verre ou un vase fragile, tandis qu'il pourrait atteindre ses jouets ou les autres choses lui appartenant sans recevoir de choc électrique. Autrement dit, j'aimerais que les objets et les situations de la vie construisent leurs propres réactions négatives ».

Ces méthodes de conditionnement ont également de possibles applications thérapeutiques. Les maladies mentales ne sont pour

Watson que le résultat d'un certain type de conditionnement, ou d'une certaine inadaptation au milieu. Le behavioriste peut déconditionner puis reconditionner le malade. Il donne ainsi l'exemple « fantaisiste » d'un « chien psychopathologique », qui aurait été conditionné à adorer le poisson pourri et à éviter la belle viande, à être homosexuel ou agressif. Le « psychopathologiste pour chien » penserait « qu'il est malade mentalement » et qu'il faudrait l'enfermer dans un « asile de chiens fous », alors que c'est en fait « le chien le plus normal du monde », « étant donné le milieu dans lequel il a été élevé ». Il serait possible de le reconditionner : « S'il est assez jeune, j'entreprends sa rééducation. Je me sers des méthodes des behavioristes. Je le déconditionne, puis le reconditionne. Je lui réapprends à manger de la viande fraîche, en lui rendant l'appétit, par obstruction des voies olfactives et alimentation dans l'obscurité [...] En quelques mois les anciennes habitudes sont liquidées et de nouvelles sont acquises. » Et Watson conclut, dans son style inimitable : « Tout cela n'est qu'une fantaisie évidemment sacrilège ! Cela n'a évidemment aucun rapport avec les pauvres âmes malades qui peuplent les asiles d'aliénés. »

L'HOMME, MACHINE ORGANIQUE

Watson ne se prive pas d'expliquer que la représentation qu'il se fait des vivants et de l'homme est une représentation purement mécanique : « Nous allons essayer d'envisager l'homme comme une machine organique toute prête à fonctionner. » L'homme est ainsi composé de pièces, comme un moteur : « Le moteur d'un navire est composé de nombreuses parties, comme par exemple le carburateur, la pompe la magnéto, un système de soupapes, les cylindres avec leurs pistons, la bielle, etc. À moins que toutes les parties ne soient exactement connectées et synchronisées la machine comme tout n'accomplira pas sa fonction, qui est de faire tourner le propulseur. Quand nous parlons de l'activité d'un individu comme tout, nous voulons dire quelque chose de ce genre. » La seule différence est que « par machine organique, nous voulons dire quelque chose de

plusieurs millions de fois plus compliqué que tout ce que l'homme a réussi à construire ».

On pourrait même aller plus loin dans la comparaison et Watson suggère que l'homme, comme une automobile, est fabriqué à la chaîne pour satisfaire aux besoins de la société : mais, comme il le note, il y a toutes sortes de voitures, et une Ford et une Rolls-Royce ne servent pas au même usage. De même, il existe des différences entre les hommes du fait de l'éducation : « c'est ce qui arrive aux individus après la naissance qui fait que l'un devient bûcheron, un autre diplomate, voleur, homme d'affaires chanceux ou scientifique réputé ».

3.2. LE NÉO-BEHAVIORISME

Dans les années 1930, le behaviorisme se renouvelle en produisant des doctrines plus systématiques. Il se rapproche de la philosophie qui devient alors dominante aux États-Unis, l'empirisme logique issu du Cercle de Vienne. Enfin il est également influencé par le développement de la *Gestalt*, qui commence à être connue aux États-Unis dans ces années-là.

LE BEHAVIORISME « TÉLÉOLOGIQUE » DE TOLMAN

Edward Chace Tolman (1886-1959) renouvelle très largement le behaviorisme, en partie sous l'influence de la *Gestaltpsychologie*, qu'il a connue en faisant un stage chez Koffka en Allemagne. Bien que formé dans le cadre behavioriste, il dit qu'il serait « fier » d'être admis dans les rangs de ces psychologues de la *Gestalt*, et voit en Freud et Lewin les plus grands psychologues de son temps. Dès 1922, il critique aussi bien la conception pavlovienne du réflexe, que l'apprentissage par essais et erreurs de Thorndike ou l'objectivisme de Watson et propose une vision beaucoup plus complexe du processus du comportement.

Tolman insiste d'abord sur le caractère « molaire » (du latin « *moles* » : masse) et non « moléculaire » du comportement : « Le comportement comme tel, est plus et autre chose que la somme de

ses éléments physiologiques. » C'est un « phénomène émergent qui possède des propriétés déterminées et définies qui lui sont propres ».

Tolman introduit ensuite la notion de « variables intermédiaires » propres à l'organisme (O), intervenant entre le stimulus et la réponse, et propose un schéma SOR du comportement plutôt que le schéma SR simple. Stimulus et réponse sont les extrémités d'un ensemble complexe de variables internes, mais aussi externes, qui interagissent : ainsi, pour qu'un rat prenne à droite ou à gauche dans un labyrinthe, Tolman recense une dizaine de variables intermédiaires.

Enfin il soutient que le comportement est « intentionnel et cognitif ». À la suite d'expériences menées sur le rat, il réintroduit la notion d'intention, bannie par Watson, dans son livre *Le comportement intentionnel chez les animaux et chez l'homme* (*Purposive Behaviour*, 1932), où il montre que le comportement est déterminé par la poursuite d'un but à atteindre. L'apprentissage ne peut se comprendre indépendamment du concept d'« attente ». Lorsqu'on change au cours d'un apprentissage l'objet final qu'atteint l'animal, il y a une augmentation brusque du nombre des erreurs, l'animal étant « troublé » par ce qu'il a trouvé.

De même il introduit la notion d'« apprentissage latent » : les animaux semblent se construire une représentation de leur environnement au cours de leurs explorations. Dans une expérience dans un labyrinthe, où la récompense est introduite le onzième jour, elle produit une baisse immédiate du nombre d'erreurs, comme si les rats s'étaient formé une « carte cognitive » du labyrinthe avant tout renforcement, et que ce renforcement ne faisait que leur donner une bonne raison de produire une réponse satisfaisante. Cette idée d'une carte cognitive est également inférée d'expériences sur deux groupes de rats : Tolman montre que le groupe de ceux qui vont alternativement à droite et à gauche car on les fait changer de point de départ à chaque fois, et qui donc se déterminent d'après une représentation du labyrinthe et apprennent un lieu plutôt qu'une simple réponse « à droite » ou « à gauche », a de meilleures

réponses que le groupe de ceux qui apprennent la simple réponse « tourner à droite ». Il semble que le sujet s'oriente d'après des sortes de représentations globales de l'environnement, construites par le sujet au cours de son apprentissage.

LE « SYSTÈME DU COMPORTEMENT » DE HULL

Clark Hull (1884-1952) propose une reconstruction systématique du behaviorisme, inspirée en partie des travaux du Cercle de Vienne dont il est proche, puisqu'il participe en 1935 au Congrès de Paris sur « l'Unité de la science ». Il est également l'ami d'un des principaux représentants du Cercle de Vienne, Otto Neurath. Selon Hull « il y a une ressemblance frappante entre la doctrine physicaliste des positivistes logiques du Cercle de Vienne et l'approche caractéristique du behaviorisme américain qui trouve son origine dans l'œuvre de Watson ».

Hull insiste sur les arrière-plans philosophiques du behaviorisme. Il entend fonder sur la psychologie une véritable théorie de la connaissance, comme ont pu le faire avant lui Hobbes, Comte, Dewey ou James. Mais il déplore le caractère « grossier » de l'œuvre de Watson : pour produire en Amérique une science du comportement qui soit « une véritable science naturelle », il faut, outre un « composant empirique », fourni en partie par Watson, un « composant théorique », qu'il se propose d'élaborer.

Dans son *Système du comportement* (1952), il tente d'édifier un « système scientifique du comportement », de style « hypothético-déductif » et mathématisé, fondé sur six postulats et treize théorèmes, desquels il déduira 178 propositions, qui ne seront qu'ensuite soumises à vérification expérimentale. « Les formes complexes du comportement intentionnel seront dérivées des entités de base de la physique théorique, telles que les électrons et les protons ». Il avait également proposé une *Théorie mathématico-déductive de l'apprentissage par cœur* (1940). Ses ambitions mécanistes s'étaient manifestées dès 1930 avec son projet de « machines psychiques », capables d'apprendre et de penser.

L'échec que connaîtra cette tentative systématique finale d'un auteur qui tenait une place très importante dans l'institution psychologique américaine, est sans doute pour une part à l'origine de la crise du behaviorisme qui conduira à l'émergence du courant cognitiviste.

SKINNER ET LE BEHAVIORISME RADICAL

Celui des néo-behavioristes qui connaîtra le plus grand succès, jusque dans les années 1960 et 1970, est Burrhus Frederic Skinner (1904-1990). Étudiant, puis professeur à Harvard, il découvre Watson à travers un article du philosophe Bertrand Russell et se tourne vers la psychologie, alors qu'il avait rêvé à une carrière d'écrivain. Il restera toujours fidèle à la radicalité de Watson, ce qui conduit le neurologiste G. Edelman à dire de lui qu'il est « pire que Watson ».

Skinner est particulièrement hostile aux théories, qui sont « amusantes » mais rien de plus. Il n'accepte pas la « fuite hors du laboratoire », dans des systèmes hypothético-déductifs : il vise sans doute par là le système de Hull. Il est également assez critique à l'égard de la philosophie, même s'il est l'ami d'un membre du Cercle de Vienne comme H. Feigl. Son premier ouvrage important est *Le comportement des organismes : une analyse expérimentale* (*The Behavior of Organisms*, 1938). Il présente ses découvertes sous une forme systématique dans *Science et comportement humain* (*Science and Human Behavior*, 1953). Son principal ouvrage traduit en français est *L'analyse expérimentale du comportement* (1969, trad. 1971).

Le conditionnement opérant. La découverte majeure de Skinner est celle du conditionnement « opérant ». Il y a selon lui deux sortes de comportements, le comportement classique, dit répondant, où la réponse suit automatiquement un stimulus venu de l'environnement, et le comportement opérant, où la réponse semble spontanée, indépendante de tout stimulus particulier. À ces deux sortes de comportements correspondent deux types de conditionnement, répondant et opérant. Dans le cas du conditionnement opérant, le

renforcement dépend du comportement du sujet. Il le suit, en est la conséquence et non la condition. L'exemple type est celui de la « boîte de Skinner », une cage à rat comportant une pédale, dont le maniement entraîne la délivrance d'une boulette de nourriture. Au début, le rat n'appuie sur cette pédale que par hasard, puis, voyant que cela amène de la nourriture, le rat appuie sur la pédale à des intervalles de plus en plus brefs, jusqu'à ne plus s'arrêter que pour manger : le « débit » de la réponse ne cesse d'augmenter. Il s'agit ici d'une réponse positive qui est dite « renforcer » le comportement. Quand la réponse n'est pas satisfaisante, ou aversive, elle est dite « punir » le comportement. Selon Skinner « aucune description de l'interaction entre l'organisme et son milieu n'est complète si elle n'inclut pas l'action du milieu sur l'organisme, après qu'une réponse a été produite ». Diverses modalités de renforcement peuvent être sélectionnées selon que l'on veut entraîner le sujet à discriminer les stimuli, à différencier la réponse, ou à enchaîner un certain nombre de réponses consécutives.

La critique du « mentalisme ». En 1989, dans *Les origines de la pensée cognitive* (*The Origins of Cognitive Thought*), Skinner s'oppose au « cri de bataille » de la révolution cognitiviste qui bat son plein : « l'esprit est de retour ». Selon lui cette orientation est nécessairement fausse, car ce qui arrive « dans le corps » ne saurait être un « point de départ ». Le point de départ, selon Skinner, est dans la relation que l'organisme entretient avec le milieu qui l'environne. Il réaffirme que la psychologie n'a pas à se préoccuper de ce qui se passe « dans la boîte noire » : il ne s'intéresse ni à l'esprit, ni aux neurones (« *neither mind, nor neurons* ») et proclame à nouveau son hostilité envers le « mentalisme » et toutes les théories de « l'homme intérieur ».

Applications éducatives, sociales et thérapeutiques. Skinner ébauche un certain nombre d'applications pratiques de ce conditionnement opérant, par exemple dans le domaine éducatif. L'enseignement doit être organisé de manière à faciliter des renforcements fréquents, à travers le découpage en petits morceaux de ce qui est à apprendre, du plus simple au plus complexe. Il

préconise également, dans le même esprit, la mise au point de « machines à enseigner » qui, étant plus proches de l'élève, pourraient faire place, mieux que l'école traditionnelle, à ses productions créatives et permettraient un « enseignement individualisé ».

De même il envisage des applications thérapeutiques, avec l'idée d'instituer un « environnement prothèse » à l'hôpital psychiatrique, par exemple en distribuant aux malades se pliant à certaines règles des jetons, convertibles en un renforcement apprécié par les sujets. Il s'agit ainsi de traiter sans attendre les symptômes plutôt que les causes supposées.

L'utopie de Walden Two. Skinner propose également une utopie politique dans son ouvrage *Walden Two* (1948), dont le titre est repris du *Walden ou la vie dans les bois* (1854), du philosophe américain H.D. Thoreau. Cet ouvrage, souvent négligé par les commentateurs, répond sans doute à une profonde nécessité dans l'œuvre de Skinner : il s'agit d'une « proposition parfaitement sérieuse », car l'utopie est, selon lui, une « expérience pilote comparable à une usine pilote dans l'industrie ».

Le livre est la relation de la visite dans une communauté utopique de mille personnes qu'effectuent deux jeunes gens démobilisés, déçus par leur retour dans la société américaine. Tout y est organisé par un psychologue, Frazier, pour que les membres de la communauté soient « productifs, créatifs, heureux, en un mot efficaces au maximum ». Le temps de travail est réduit d'une manière drastique et chacun des membres ne travaille plus que trois à quatre heures par jour. Mais tous travaillent, jeunes ou vieux, et toutes les tâches sont offertes à tous. Le temps libre est utilisé pour la recherche scientifique, la musique et les arts. En revanche il n'y a pas de place pour la publicité : les bons programmes de radio sont repris mais débarrassés de la publicité. Pas de mode non plus : « passer de mode n'est pas un processus naturel mais un changement manipulé qui détruit la beauté du vêtement de l'année écoulée dans le but de le rendre sans valeur ». Plus d'adultère ni de jalousie, dans la mesure où il n'y aura pas de raison de quitter

quelqu'un pour quelqu'un d'autre qui lui est tout à fait semblable : « dans un monde de complète égalité économique, vous recevez et vous garderez l'affection que vous méritez. Vous ne pouvez acheter l'amour par des cadeaux et des faveurs ».

Quant à la politique, elle est remplacée par une gestion rationnelle de la société : « Nous n'avons pas de campagne électorale pour fausser ou obscurcir les problèmes par des slogans purement émotionnels, mais l'on recherche sérieusement la satisfaction des membres de la communauté. » Chaque membre peut communiquer directement avec les directeurs, « et ses protestations sont prises au sérieux comme le pilote d'un avion prend au sérieux les irrégularités du moteur ».

Dans un autre de ses livres politiques, *Par-delà la liberté et la dignité*, Skinner se prononce contre les sociétés permissives, qui refusent les contrôles avérés, alors que des sociétés de contrôle permettent de mieux mettre en place des contre-contrôles : « Le grand problème est d'arriver à garantir un contre-contrôle efficace, c'est-à-dire à faire peser certaines conséquences importantes sur le comportement du détenteur du contrôle. »

La psychologie du comportement

La psychologie telle que le behavioriste la voit est une branche purement objective et expérimentale de la science naturelle. Son but théorique est la prédiction et le contrôle du comportement. L'introspection ne forme pas une part essentielle de ses méthodes, et la valeur scientifique de ses données ne dépend pas de leur facilité à se prêter à une interprétation en termes de conscience. Le behavioriste, dans ses efforts pour arriver à un schème unitaire de réponse animale, ne reconnaît pas de ligne de démarcation entre l'homme et l'animal. Le comportement de l'homme, avec tout son raffinement et sa complexité, n'est qu'une partie du projet global de recherche du behavioriste [...] La psychologie que je souhaite construire prendrait comme point de départ d'abord le fait observable que tous les organismes, homme comme animal, s'ajustent à leur environnement par le moyen d'équipements héréditaires ou acquis. Ces ajustements peuvent être très adéquats ou ils peuvent être si inadéquats que les organismes maintiennent difficilement leur existence ; en second lieu, que certains stimuli conduisent les organismes à produire des réponses. Dans un système de psychologie complètement achevé, la réponse étant donnée, les stimuli peuvent être prédits ; et les stimuli étant donnés, la réponse peut être prédite.

J.B. Watson, « La psychologie telle que le behavioriste la voit »,
Psychological Review, 1913.

4. LA PSYCHOLOGIE DE LA FORME

À peu près au moment où le behaviorisme prend naissance aux États-Unis, une autre réponse critique aux impasses de la philosophie expérimentale de la fin du ^{XIX}^e siècle se manifeste en Allemagne avec la psychologie de la forme, ou *Gestalttheorie*. Il s'agit d'une réaction de grande ampleur contre la psychologie analytique et associationniste, qui ne se limite pas au domaine psychologique, mais s'étend à l'ensemble des sciences et de la philosophie, voire se présente comme une véritable « conception du monde » (*Weltanschauung*). On a d'ailleurs pu noter que la psychologie de la forme se présente plus comme un « mouvement » que comme une « école » psychologique en un sens restreint, et qu'elle est sans doute liée à la « crise de la culture » que traverse l'Allemagne de l'époque.

Du fait de la montée du nazisme, les principaux représentants de la *Gestalt* rejoindront les États-Unis dans les années 1930, où leur doctrine apparaîtra comme une alternative au behaviorisme alors dominant dans les universités américaines. Des rapprochements s'opéreront même entre certains behavioristes, comme Tolman, et la *Gestalt*.

4.1. LES ÉTAPES DE LA *GESTALT*

Il est possible de distinguer trois moments principaux dans l'histoire de la *Gestalt*. Les premières recherches en ce domaine datent de la fin du ^{xix}^e siècle, puis l'école de la *Gestalt* proprement dite se développe à Berlin dans les années 1920, et se transporte enfin aux États-Unis dans les années 1930, où elle fleurit jusqu'à une date récente, au moins dans certains domaines comme celui de la psychologie sociale.

LA PRÉHISTOIRE DE LA GESTALT : EHRENFELS ET L'ÉCOLE AUTRICHIENNE

En allemand, le terme de *Gestalt* désigne la forme, mais considérée comme indissoluble de la matière. Il ne s'agit pas d'une simple configuration géométrique. Comme le note Köhler, « ce qu'on nomme aussi « *Gestalt* », c'est le tout ayant une forme » : il serait ainsi possible de traduire le terme de *Gestalt* par « structure » ou par « organisation ». Lorsque Goethe, dans *la Métamorphose des plantes* parlait de *Gestalt* il désignait le germe sorti de la graine, qui subsiste dans la suite de la vie de la plante. Il y a en outre un aspect esthétique au point de départ de cette théorie, par exemple dans les réflexions d'Ehrenfels sur la musique, ou dans la référence à Goethe, qui ne sera jamais complètement perdue. Le modèle est en un sens autant esthétique que scientifique.

Le premier article portant sur « Les qualités de forme » est celui de Christian von Ehrenfels (1859-1932), paru en 1890. Cet article sera ensuite redécouvert par les principaux théoriciens de la *Gestalt*. Ehrenfels, élève de Brentano (1838-1917), reprend un problème

posé par Mach et montre que les données sensorielles comportent deux types de qualités : les qualités sensibles, comme « bleu » ou « vert » et les qualités de forme comme « carré » ou « rond ». Les qualités de forme ne peuvent se réduire à leurs composants sensoriels, comme le montre l'exemple privilégié de la mélodie. Celle-ci ne peut être considérée comme la simple somme des éléments tonaux : elle a une structure d'ensemble. La preuve en est qu'elle peut être transposée dans un autre ton, c'est-à-dire que toutes ses notes peuvent être modifiées, tout en restant la même, alors que si l'on change une seule de ses notes, elle n'est plus la même. Ces qualités de forme peuvent également être découvertes dans d'autres secteurs de l'expérience sensible.

Le problème que se pose Ehrenfels est de savoir d'où proviennent ces qualités de forme, puisqu'aucun excitant déterminé ne leur correspond. La réponse « dualiste », donnée par Ehrenfels et l'école autrichienne de Graz, avec Alexis Meinong (1853-1920) et Vittorio Benussi (1878-1927), consiste à admettre que la forme serait un « produit » de l'esprit, d'origine supra-physiologique, qui viendrait en quelque sorte se surajouter de l'extérieur aux sensations élémentaires. En témoignerait la possibilité de percevoir des objets différents face aux mêmes données sensorielles, comme dans les fameux dessins de Rubin (1915) où l'on peut voir alternativement un vase ou deux visages se faisant face. L'école de Berlin rompra avec cette hypothèse et montrera que l'objet perçu n'est pas composé de deux éléments différents, mais constitue un tout homogène et uniforme.

L'ÉCOLE DE BERLIN : WERTHEIMER, KÖHLER ET KOFFKA

Le véritable fondateur de la psychologie de la forme est Max Wertheimer (1880-1943). Il fut l'élève d'Ehrenfels à Prague, de Stumpf et Külpe à Würzburg. Il publie en 1912, à peu près à la date où Watson publie son célèbre manifeste, un article sur la perception du mouvement apparent, relatant une expérience qu'il a faite, à l'Institut de psychologie de Francfort, sur ses deux disciples Köhler et Koffka.

Dans cet article il montre que si l'on présente deux stimuli lumineux en A et B et que l'on raccourcit l'intervalle de temps qui sépare l'éclairage en A et B, on perçoit un mouvement continu entre A et B. Ainsi, si les lumières sont éclairées à moins de 0,2 seconde d'intervalle, le sujet voit une seule lumière en mouvement. Ces études s'inspirent en partie de l'expérience du cinématographe, où l'on voit un sujet en mouvement alors que n'est projetée qu'une suite d'images fixes. Wertheimer nomme ce phénomène du mouvement apparent, le « phénomène phi ». Il en conclut que la perception de l'ensemble en mouvement dépend de la situation d'ensemble et non de la perception d'éléments séparés. Il suppose également, à travers la notion d'« isomorphisme », que le processus cérébral doit présenter les mêmes caractéristiques que le mouvement visible. Wertheimer s'intéressera également à la « pensée créatrice » (*Productive Thinking*, 1920) et en particulier à la manière dont l'homme résout des problèmes scientifiques : il étudie ainsi les étapes parcourues par son ami Einstein pour parvenir à la théorie de la relativité. Pour Wertheimer la *Gestalt* est une quasi-religion, fondée sur l'espoir que le monde soit organisé en un tout cohérent et ordonné.

Ses expériences avaient été faites sur deux de ses élèves, puis assistants, Koffka et Köhler. Il fonde avec eux, ainsi qu'avec le biologiste et philosophe Kurt Goldstein, la revue *Psychologische Forschung* (*Recherche psychologique*) qui sera l'organe du mouvement jusqu'en 1938. Tous trois rejoindront ensuite les États-Unis : Wertheimer et Lewin parce que juifs, Köhler par solidarité avec eux.

Wolfgang Köhler (1887-1967), qui fut l'élève du physicien Max Planck, étend les recherches de la *Gestalt* au domaine de la physique. Les formes existent non seulement chez les vivants mais aussi dans les systèmes physiques. Les travaux de Köhler se présentent alors comme une véritable philosophie de la nature, par exemple dans son livre de 1920, en allemand, *Les formes physiques dans l'espace et dans les états stationnaires. Une étude de Naturphilosophie*. Il réalise également une série d'études très

célèbres sur l'intelligence des singes, réalisée à la station biologique de Ténériffe, où il est bloqué pendant la Première Guerre mondiale (*L'intelligence des singes supérieurs*, 1931). Il rédige enfin une introduction à la *Psychologie de la forme* (1929, éd. revue 1947), qui est traduite en français.

Kurt Koffka (1886-1941) est l'auteur d'études sur la psychologie de l'enfant (*Les fondements de l'évolution psychique : une introduction à la psychologie de l'enfant*, 1921), ainsi que d'une somme sur les *Principes de la psychologie de la forme* (1935). Dans son livre sur l'enfant il décrit le « monde de l'enfant » en s'inspirant de la manière dont Lévy-Bruhl décrivait le monde du primitif. Koffka, lors de son séjour aux États-Unis, sera, plus que les autres gestaltistes, influencé par les méthodes expérimentales des behavioristes.

LA GESTALT AUX ÉTATS-UNIS : KURT LEWIN ET LA THÉORIE DES CHAMPS

Kurt Lewin (1890-1947), également d'origine juive allemande, et à peine plus jeune que les autres théoriciens de la *Gestalt*, est celui qui s'est le mieux adapté à sa nouvelle vie américaine. Il fut aussi celui qui eut le plus de disciples, en particulier dans le champ de la psychologie sociale.

Dans sa jeunesse socialiste en Allemagne il avait écrit un article où il proposait paradoxalement de mettre le taylorisme au service du bien-être des ouvriers et non de la productivité de l'entreprise. Il publie surtout, en 1931, dans la revue du Cercle de Vienne, *Erkenntnis* (*Connaissance*) un article sur la nécessité qu'il y a à passer de la pensée aristotélicienne à la pensée galiléenne en psychologie : il faut que le monde de l'expérience psychologique soit homogénéisé au lieu d'être séparé en « régions » distinctes, à la manière du monde aristotélicien.

Lewin appliquera surtout la théorie de la forme au domaine de l'action, du comportement, à travers la « théorie des champs » (*Principes de topologie psychologique*, 1936). Il définit le champ comme « la totalité des faits coexistants conçus comme mutuellement interdépendants ». Il est possible de décrire les

interrelations à l'intérieur de ce champ en s'aidant de schémas topologiques, où la personne comme le milieu se différencient en « régions » plus ou moins interconnectées. Le comportement est fonction à la fois du caractère de la personne et de l'environnement, selon la formule $C = f(P, E)$. Pour qu'un changement se produise dans ce champ, il faut prendre en compte la situation, c'est-à-dire la totalité des événements du champ. Lewin appliquera cette théorie des champs à de nombreux domaines, dont celui de la psychologie de l'enfant, avec par exemple sa fameuse analyse des interventions nécessaires pour faire manger un enfant récalcitrant, en tenant compte des « régions » impliquées dans cet acte apparemment simple.

4.2. LES DOMAINES DE LA *GESTALT*

UNE PSYCHOLOGIE DE LA PERCEPTION

Alors que le behaviorisme étudiait essentiellement les phénomènes d'apprentissage, les travaux les plus importants de la *Gestalt* portent sur le domaine de la perception. L'idée principale, contre la psychologie analytique, est que la perception, loin d'additionner une somme de sensations élémentaires, porte directement sur des ensembles, des formes, qui ont leurs propriétés propres. Une forme ne peut pas se ramener aux éléments qui la constituent : elle possède une structure globale qui serait modifiée par le changement d'un seul de ses éléments. Certaines de ces formes semblent s'imposer quasi automatiquement dans l'expérience de la perception, indépendamment de tout apprentissage antérieur. Il semble que la forme existe déjà « dans » les objets. Les travaux de la *Gestalt* porteront surtout sur le domaine de la perception visuelle, et en particulier sur les illusions d'optique, qui ne peuvent effectivement être expliquées de manière satisfaisante que si l'on admet que la structure d'ensemble possède des qualités que ne possède pas séparément chacun des éléments.

Les gestaltistes établissent que des figures, qui pourraient être perçues autrement, sont perçues de la même manière par la grande

majorité des observateurs. Pour ce faire, ces figures sont présentées au tachistoscope, qui permet de les montrer pendant un temps très court et de noter ce qui est perçu par l'observateur.

Il semble qu'il se produise des groupements fondés non pas sur l'action du spectateur mais sur les qualités intrinsèques de la figure. Les gestaltistes ont établi un certain nombre de « lois de la forme », qui régissent ces regroupements. On peut ainsi énumérer la loi de proximité, qui veut que des éléments proches soient perçus comme constituant un même objet : par exemple des traits rapprochés sont perçus comme constituant des colonnes. La loi de similarité, qui veut que des éléments semblables soient perçus comme appartenant à la même forme. La loi de symétrie, qui établit que lorsque des figures comportent des axes de symétrie, elles sont de « bonnes formes ». La loi de continuité, qui indique que des éléments orientés dans une même direction tendent à s'organiser en une forme. La loi de clôture, qui veut que l'on ait tendance à achever des contours et à ignorer des « échancrures » dans la figure. La loi de constance, qui indique que les bonnes formes tendent à conserver leurs caractéristiques même si elles sont présentées d'une manière différente : ainsi nous percevons un cercle, même s'il est déformé, parce qu'il se trouve dans un plan perpendiculaire à notre axe de vision. La loi de prégnance, qui établit qu'une bonne forme se détache comme une figure par rapport à un fond non structuré. Ce n'est que dans des cas ambigus qu'il y peut y avoir une oscillation entre deux formes, par exemple si l'on regarde des cartes d'officier de marine « où la mer tend à prendre des apparences qui sont celles de la terre sur les cartes ordinaires », et où l'on ne reconnaît plus à première vue l'Italie. Ces différentes lois valent dans le domaine visuel, mais aussi dans le domaine tactile ou auditif, avec par exemple les phénomènes de fond sonore.

Dans tous les cas il apparaît, selon Wertheimer, que « la forme est aussi bonne qu'elle peut l'être dans les conditions actuelles », que les formes privilégiées sont les formes claires, simples, régulières, symétriques, équilibrées. Wertheimer parle quelquefois de « loi de la

bonne forme » pour indiquer que la forme qui se réalise est la meilleure de toutes celles qui étaient possibles.

UNE PSYCHOLOGIE DE L'INTELLIGENCE

Les gestaltistes s'attaquent directement à un problème qui était négligé par les behavioristes, celui de l'intelligence, de la pensée créatrice, ou productive, selon l'expression de Wertheimer. Ils le font en particulier à propos de la question de la « résolution de problèmes » (« *problem solving* »), chez l'animal, mais aussi chez l'homme. En ce sens leurs études inspireront certains aspects de la psychologie cognitive.

Les premiers travaux dans ce domaine sont ceux de Köhler sur l'intelligence chez le singe. Köhler montre que l'explication en termes d'essais et d'erreurs, à la manière de Thorndike, est inadéquate. Le chimpanzé, placé face à une difficulté, un problème à résoudre, « restructure » complètement, en une seule fois, le champ qui se présente à lui. Ainsi, dans l'exemple fameux d'une banane suspendue à une hauteur trop élevée pour être saisie directement, avec quelques caisses disposées dans le même champ visuel, le chimpanzé le plus doué, Sultan, va tout d'un coup avoir l'idée, au lieu de sauter en l'air inutilement, d'aller chercher ces caisses et de les disposer sous la banane. Sa découverte est soudaine et il manifeste une sorte de jubilation au moment de cette découverte : d'autres psychologues, comme Karl Bühler avaient, à propos d'une constatation similaire, parlé d'« expérience Aha » (« *Aha Erlebnis* »). Köhler parle d'« *Einsicht* » ou d'« *insight* », que l'on peut traduire par intuition ; mais le terme d'*insight*, qui souligne mieux le caractère visuel de cette découverte est le plus souvent employé. Il définit cet *insight* comme « l'apparition d'une solution complète tenant compte de tout l'agencement du domaine considéré ». L'animal peut faire de « bonnes fautes », lorsqu'il aperçoit quelques caractères de l'objet utiles à la résolution du problème : ainsi lorsqu'il essaie de dresser la caisse sur ses arêtes pour monter plus haut, même si la caisse ne peut bien sûr pas tenir en équilibre.

Köhler mettra également en évidence l'importance du « détour » dans les conduites intelligentes. Le chimpanzé contourne un grillage derrière lequel est placée de la nourriture, alors que la poule reste « scotchée » face au grillage en essayant d'atteindre la nourriture. Cette conduite de détour implique une vision d'ensemble de la situation totale.

Les hommes apprennent, semble-t-il, de la même manière, comme le montre la réaction des étudiants qui résolvent brusquement un problème mathématique. Wertheimer s'intéresse à cette résolution de problèmes, par exemple dans l'œuvre de son ami Einstein ou dans le syllogisme. Il montre qu'elle consiste en un processus de « recentrage ». La découverte tient largement à la manière dont le sujet se représente le problème. C'est ce que montre l'expérience de Karl Duncker, en 1945 : on fournit aux sujets une bougie, une boîte remplie de punaises et des allumettes et on leur demande d'attacher une bougie à un mur pour éclairer la pièce sans que la bougie coule sur une table disposée à proximité. La plupart des sujets essaient de fixer la bougie au mur avec une punaise ou de la coller au mur en la faisant fondre. Très peu pensent à la solution la plus efficace qui consiste à utiliser la boîte de punaises comme support en la fixant au mur et à placer la bougie sur ce support. Le résultat n'est en revanche pas le même si les punaises ne sont pas présentées dans la boîte et si donc la boîte apparaît comme pouvant avoir une autre fonction que celle de contenant pour les punaises. Du même ordre est le fameux « problème des neuf points » : si l'on demande à des sujets de relier entre eux neuf points disposés sous la forme d'un carré, par quatre lignes droites sans lever le crayon de la feuille, la plupart des sujets ne trouvent pas la solution, parce qu'ils ne pensent pas à sortir du cadre fictif constitué par les points.

PHILOSOPHIE DE LA PHYSIQUE ET PHILOSOPHIE DE LA NATURE

Alors que les behavioristes se réclamaient des sciences dures, mais étaient fort peu familiers de celles-ci, les gestaltistes, dont

l'œuvre semble quelquefois être une critique de la science classique, analytique et causale, sont en fait très informés des sciences de leur temps. Köhler a été l'élève de Max Planck, Wertheimer l'ami d'Einstein. Köhler insiste sur l'importance qu'ont eue ses études de physique pour lui faire comprendre que la réalité « objective » n'existe pas telle quelle, simplement, mais qu'elle « dépend en fait de certains processus en mon organisme ».

Ainsi les gestaltistes accordent une grande importance au concept de « champ », qu'ils empruntent au domaine de la physique. La notion de champ en physique, utilisée d'abord dans le domaine de l'électromagnétisme, date de Maxwell au ^{XIX}^e siècle et sera ensuite développée par Einstein : les phénomènes sont le résultat d'un réseau ou d'un champ de forces plutôt que de déterminations strictement causales. Selon Köhler, les relations entre le moi et des objets donnés sont similaires à « ces situations que connaît la physique et où des lignes de force et des processus dirigés renvoient d'une partie du champ à une autre ». Cette théorie des champs, d'abord limitée au domaine perceptif, sera ensuite étendue par Lewin à l'étude du comportement : le champ de l'activité englobe le sujet mais aussi le monde extérieur et le domaine social. Cette insistance sur la relation est également présente chez un philosophe qui inspira les gestaltistes, Ernst Cassirer : dans le dernier chapitre de *Substance et fonction* (1910) il cite Ehrenfels et la théorie des qualités de forme pour critiquer la « disjonction traditionnelle » entre le sujet et l'objet et ouvrir des « perspectives pour une psychologie des relations »

En outre, Köhler propose de se servir de la « théorie physique des champs » à l'appui de l'hypothèse d'un « isomorphisme psychophysique » entre les objets perçus et les processus du cerveau : « Quand le moi est senti comme effectuant une réponse aux caractéristiques d'un certain objet, les processus qui, dans le cerveau, sous-tendent le moi expérimenté seront affectés par les processus qui correspondent à l'objet. » Il y aurait ainsi dans le cerveau des flux d'énergie électrique qui auraient la même forme que les perceptions qui sont à leur origine. Köhler donne d'ailleurs

pour titre à l'un de ses chapitres « *Was innen ist, ist aussen* » : « ce qui est dedans, est dehors ».

Au-delà, les théoriciens de la *Gestalt* proposent une véritable « philosophie de la nature », selon le sous-titre du livre de Köhler sur *Les formes physiques dans l'espace et les états stationnaires*. Ils ne se contentent pas de montrer, avec Kurt Goldstein, que les êtres vivants sont des formes, car ils sont des tous organisés. Ils veulent également montrer que les systèmes physiques eux-mêmes tendent vers des formes stables et régulières, vers le « groupement le plus simple et le plus régulier », comme le montre le simple exemple des bulles de savon qui évoluent vers la forme la plus régulière, la sphère. Ils trouvent de tels exemples de formes auto-organisatrices en électrostatique et dans tous les ensembles statiques en équilibre, comme l'avait fait Mach avant eux. Ils s'appuient pour ce faire sur le principe établi par le chimiste français Le Chatelier : « Si un changement se produit dans un des facteurs qui déterminent une condition d'équilibre, l'équilibre se modifie d'une manière qui tend à annuler l'effet de ce changement. » Il y a donc de l'ordre et de la beauté dans la nature. Ces idées de la *Gestalt* annoncent des recherches actuelles, par exemple celles d'Ilya Prigogine sur les systèmes auto-organisés, qui font revivre la philosophie de la nature.

La *Gestalt* ne se présente donc pas comme une simple théorie psychologique. Au moins à ses débuts, elle a proposé une vision très générale des sciences et de la nature, et a pu apparaître comme proche de la philosophie. Ses préoccupations sont d'ailleurs pour une part les mêmes que celles d'un philosophe comme Husserl. Cette ambition philosophique est sans doute pour une part dans l'écho relativement faible que la *Gestalt* a rencontré dans le monde psychologique. Cependant ses travaux sur la perception, sur l'intelligence ou la psychologie sociale sont à l'origine de bien des questions posées par la psychologie cognitive.

Les débuts de la psychologie de la forme

Lorsque la problématique de la forme vint pour la première fois à se poser, nul ne pouvait prévoir qu'elle se rapprocherait à tel point de la notion d'autorépartition dynamique. Les faits de l'organisation sensorielle n'y acquièrent pas non plus, d'emblée, une place fondamentale. Le point de départ effectif de cette problématique fut cette observation que le champ sensoriel témoigne de caractéristiques génériquement différentes des sensations de la théorie traditionnelle. Christian von Ehrenfels, précédé en cela par une observation d'Ernst Mach, attira l'attention des psychologues sur le fait que la donnée la plus importante qualitativement du champ sensoriel avait, peut-être, été totalement négligée dans les analyses habituelles.

On supposait jusqu'alors qu'une sensation a lieu de façon indépendante, qu'elle était, en d'autres termes, déterminée par son seul stimulus local. Ehrenfels introduisit, dans la psychologie scientifique, une notion bien curieuse à propos des qualités de la sensation, savoir : sa relation à des réseaux de stimuli. Rien qui puisse leur ressembler n'est jamais déterminé par la stimulation *per se*, à l'échelon strictement local. Au contraire, le caractère global, – l'ensembléité, pour risquer l'expression – de plusieurs processus est la condition de ces effets spécifiques à l'intérieur d'un champ sensoriel.

W. Köhler, *Psychologie de la forme*, 1929.

5. DE LA SOCIÉTÉ AU GROUPE

Un nouveau domaine de la psychologie apparaît dans la première moitié du ^{xx}e siècle, la psychologie sociale. Son but est d'éclairer les relations entre individu et société, soit en appliquant les méthodes psychologiques à l'étude du comportement des groupes, soit en montrant combien la personnalité individuelle peut difficilement se comprendre en dehors d'un contexte historique et social. La forte problématique distinction entre individu et société ne sera pas toujours éclairée par les querelles de frontières entre les deux nouvelles disciplines que sont sociologie et psychologie. Ainsi, en France, le poids de la sociologie durkheimienne rendra difficile l'implantation de ce que Charles Blondel appelait la « psychologie collective ». Celle-ci ne se développera vraiment, et ne deviendra « expérimentale », qu'aux États-Unis, où elle est enrichie par

certaines disciples de la psychologie de la forme, puis s'inspire des recherches de la psychologie cognitive.

5.1. LA PSYCHOLOGIE COLLECTIVE

L'idée qu'il y a une dimension proprement sociale ou culturelle dans la psychologie se rencontre déjà dans le projet allemand de *Völkerpsychologie*, tel qu'il avait été développé par Wundt, mais que l'on rencontrait auparavant chez certains disciples de Herbart, comme Steinthal ou Lazarus, qui avaient fondé en 1859 le *Journal de psychologie des peuples et de science du langage* (*Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*). Il s'agit d'étudier les groupes humains en isolant « l'esprit d'un peuple », qui ne peut pas se réduire à la psychologie de chacun de ceux qui le composent.

LE BON ET LA « PSYCHOLOGIE DES FOULES »

En France cette étude psychologique des collectivités sera surtout appliquée aux foules par Gustave Le Bon (1841-1931), dont les œuvres rencontrent un grand succès populaire, même s'il est tenu à l'écart par l'Université. Il est l'auteur des *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* (1894) et surtout, en 1895, de *La psychologie des foules*, très souvent rééditée. Médecin, membre de la Société d'anthropologie, Le Bon se réclame de Taine, avec ses tableaux des foules en furie de la Révolution française, de Tarde et de l'Italien Sighele, auteur de *La foule criminelle* (1891).

Le Bon analyse le rôle joué par la foule dans les grands événements historiques, en particulier lors de la Révolution française, puis des insurrections du ^{XIX}^e siècle français, la Commune étant l'exemple le plus choquant d'une action de la foule déchaînée. L'âge actuel est qualifié d'« ère des foules ». Cette foule est décrite comme une entité autonome, ayant sa propre psychologie « inconsciente », où domine la « vie médullaire », alors que disparaît la « vie cérébrale ». Surtout « la foule est femme » : comme la femme, elle est changeante, imprévisible, émotive, irritable, soumise à des phénomènes de contagion mentale et de « suggestibilité » Et,

comme les femmes magnétisées sont soumises à leurs hypnotiseurs, la foule se cherche des chefs et peut donc être aisément manœuvrée par une minorité active. Le Bon décrit le personnage du « meneur des foules », qui a lui-même d'abord été « hypnotisé par l'idée dont il est ensuite devenu l'apôtre ». La foule retrouve des comportements ataviques qui la rapprochent de ses ancêtres et de la barbarie originelle. Au-delà de cette analyse de la foule, il convient, selon Le Bon, d'œuvrer à la « défense sociale », contre l'anarchisme, le syndicalisme et la démocratie de masse. L'œuvre de Le Bon sera largement annotée par Mussolini, et méditée par Hitler, Staline et tous les théoriciens de la propagande.

LA « PSYCHOLOGIE COLLECTIVE » DE CHARLES BLONDEL

L'idée de psychologie collective est développée ensuite dans un tout autre sens par le médecin et psychologue Charles Blondel (1876-1939). Il critique l'idée même de « psychologie des peuples » : « L'expression « conscience collective » désigne uniquement l'ensemble des sentiments, des représentations, des volitions communes à tout un groupe et n'est pas le moins du monde une invite, même discrète, à admettre l'intervention dans la vie des sociétés d'un *Volksgeist*, d'une âme des peuples, en vérité bien hypothétique » (*Introduction à la psychologie collective*, 1928). Il s'oppose de la même manière à l'interdit comtien portant sur la psychologie en général.

5.2. LES ORIGINES DE LA PSYCHOLOGIE SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS

L'expression de « psychologie sociale » apparaît vers la fin du ^{xix}e siècle et au début du ^{xx}e siècle, à peu près en même temps en Europe et aux États-Unis. En France Durkheim critique l'imprécision du terme dès 1898.

MCDUGALL ET LA PSYCHOLOGIE « HORMIQUE »

Introduction à la psychologie sociale est le titre du manuel de William McDougall (1871-1938), psychologue anglais fixé aux États-

Unis, qui paraît en 1908 et connaît un immense succès. Influencé par Darwin et James, en désaccord avec le behaviorisme dominant, McDougall développe une psychologie qu'il appelle « hormique », en référence au grec *hormè*, qui signifie « impulsion », « mouvement vers ». Il s'efforce de découvrir les « instincts » qui sont à l'origine de l'action, chez les animaux et chez l'homme. Il établit ainsi une liste de dix instincts et quatre « tendances générales » et montre leur lien avec l'émotion, dont il souligne le rôle fonctionnel pour la conservation de l'espèce. L'instinct de reproduction et l'instinct parental poussent à fonder la famille et donc la société, l'instinct combatif produit la civilisation et le progrès, comme l'instinct grégaire pousse l'homme à rejoindre ses semblables.

ALLPORT ET LA « FACILITATION SOCIALE »

En réaction, sous l'influence du behaviorisme, des auteurs comme Floyd H. Allport (1890-1978) (*Social Psychology*, 1924) font porter leurs études exclusivement sur l'influence du milieu social, sans laisser une grande place aux instincts ou à ce qui est de l'initiative propre de l'individu. L'individu n'est rien par rapport au groupe qui le détermine. Allport met en place une étude expérimentale de la psychologie sociale, définie comme la science tentant d'expliquer « comment les pensées, les sentiments et les comportements sont influencés par la présence réelle, imaginaire, ou implicite d'autrui ». Il étudie notamment le concept de « facilitation sociale », qui met en évidence l'influence positive du groupe sur les activités de ses membres : il est stimulant « de voir et d'entendre les autres faire la même chose ». Il retrouve ainsi les déjà anciennes études de Norman Triplett (1861-1931) : en 1897, celui-ci avait montré, à partir d'analyses d'archives, que les performances de coureurs cyclistes s'amélioraient s'ils ne couraient pas seuls mais dans une compétition avec d'autres coureurs. Triplett avait vérifié cette influence par une étude en laboratoire portant sur 40 enfants âgés de 10 à 12 : ceux-ci vont réussir plus rapidement à faire 150 tours de moulinets de cannes à pêche lorsqu'ils sont en groupe que lorsqu'ils sont seuls.

De même un philosophe comme George Herbert Mead (1863-1931) montre que les catégories psychologiques sont socialement constituées. Dans *L'esprit, le soi et la société* (*Mind, Self and Society*, 1934), il souligne l'importance du jeu dans la formation du soi de l'enfant : il lui permet de se mettre à la place de l'autre, de se socialiser en faisant l'expérience de plusieurs « rôles ». L'adulte accompli est celui qui est parvenu à intégrer les divers rôles sociaux qu'il doit tenir.

5.3. L'ÉTUDE DES GROUPES

Une tendance essentielle de la psychologie sociale américaine sera, par la suite, de ne plus spéculer sur la société en général et ses rapports avec l'individu, mais de proposer des études des interactions humaines à l'intérieur de petits groupes, ou « groupes primaires », selon l'expression de Charles H. Cooley, où chacun peut connaître tous les membres du groupe et établir avec eux des relations personnelles et affectives, alors que dans les « groupes secondaires », de plus grande taille, l'appartenance au groupe est abstraite et les relations sont impersonnelles.

Il est fort probable que ces recherches sur les groupes ont trouvé un terrain d'autant plus propice aux États-Unis que l'importance des associations et clubs de toute sorte y est essentielle, comme l'avait déjà souligné Tocqueville.

MAYO ET L'EFFET « HAWTHORNE »

L'étude des petits groupes a eu de nombreuses applications pratiques, en particulier dans le domaine de la psychologie du travail et de la psychologie industrielle. La plus fameuse de ces enquêtes est une série d'études qui ont été faites de 1923 à 1933 dans l'usine de téléphones de la Western Electric, à Hawthorne près de Chicago. L'expérimentation consistait à changer quasiment tous les aspects de la production au sein d'un atelier réunissant un petit groupe d'ouvrières : ainsi l'éclairage des ateliers est augmenté et la productivité augmente. Mais les expérimentateurs vont se rendre compte que, lorsque l'éclairage est diminué, la productivité

augmente aussi. En fait, la conclusion que tire le spécialiste de l'organisation du travail Elton Mayo (1880-1949) est que les ouvrières sont motivées par le fait que l'on s'intéresse à elles et que l'on essaie d'améliorer leurs conditions de travail : elles s'efforcent donc d'augmenter leur productivité. On parlera à ce sujet d'« effet Hawthorne ». Cela démontre l'importance des facteurs subjectifs dans la productivité. On peut aussi estimer que la productivité a augmenté quand les ouvrières apprennent à se connaître et à s'apprécier.

Dans la dernière phase de l'expérimentation, où les méthodes d'observation sont plus gênantes, les enquêteurs se rendront compte que les ouvriers réduisent la production à un certain niveau. Il semble alors que le groupe ait fixé un standard de productivité déterminé mais jamais clairement exprimé. Le groupe a une « organisation informelle », mais qui commande une stricte conformité à ses normes. La productivité est donc fonction de l'attitude des ouvriers et il est possible d'améliorer cette productivité par une action positive sur le groupe. Les conséquences seront capitales pour la théorie du management : les groupes primaires seront favorisés dans cette théorie, comme pouvant avoir une influence bénéfique sur la productivité, alors que Frederick Winslow Taylor (1856-1915), l'inventeur du taylorisme, dans ses *Principes du management scientifique* (1911) voulait que le patronat atomise la production par l'intermédiaire de la chaîne et traite avec chacun des ouvriers séparément.

MORENO ET LA SOCIOMÉTRIE

Deux psychologues juifs, réfugiés d'Allemagne aux États-Unis, ont joué un rôle déterminant dans l'orientation de la psychologie sociale américaine vers cette étude des petits groupes. Le premier, Jacob Levy Moreno (1892-1974), fut l'élève de Freud, mais il déplore le caractère conservateur de la psychanalyse. Dès 1913, à Vienne, il avait fait des expériences de discussion libre par petits groupes, où chaque participant s'avérait d'une certaine manière soigner les autres. C'est à Vienne aussi qu'il pratiquera ses premières

expériences d'improvisation théâtrale, dont il constate les vertus thérapeutiques. Il rejoint les États-Unis en 1925 et y écrit son ouvrage principal, paru en 1933 sous le titre *Who Shall Survive ?* (*Qui survivra ?*, traduit partiellement sous le titre *Fondements de la sociométrie*, 1970). Il rencontre Lewin en 1934-1935, qui renforce son intérêt pour la notion de groupe.

Ses ambitions sont très globales : il n'y a « pas de thérapeutique qui n'ait pour objectif la totalité de l'humanité », « il n'y a pas de thérapie à prescrire aussi longtemps que l'humanité n'est pas d'une certaine manière une unité, et aussi longtemps que son organisation reste inconnue ». Ses conceptions reposent sur une vision religieuse, issue de la crise mystique qu'il a traversée : « Ma conception de l'univers de Dieu a été le schéma de base, le guide ontologique d'après lequel j'ai modelé ma sociométrie. »

Le psychodrame qu'il met au point a pour but de « déconserver » l'individu, de lui permettre de retrouver sa spontanéité. Pour ce faire il s'appuie sur la notion de « rôle », ou de « *socius* ». Le rôle c'est le comportement que les autres attendent de nous, en fonction de notre « statut », comme l'avait montré l'ethnologue culturaliste Ralph Linton (1893-1953). Pour se libérer de ces rôles qui nous sont imposés de l'extérieur, il est utile de les jouer sur une scène : on parvient ainsi à une « catharsis », une purgation au sens d'Aristote, mais avec la nuance que cette « catharsis d'intégration » « non seulement détend et soulage le sujet, mais lui apporte l'équilibre et la paix intérieure ». Moreno propose également un sociodrame, qui devrait pourvoir résoudre des problèmes ou des conflits propres à un groupe social.

Pour approfondir l'analyse des « groupes restreints » que vise sa « microsociologie », il invente en 1932 la « sociométrie », qui lui permet de « mesurer » le « système de préférences et de répulsions spontanées » à l'intérieur d'un groupe. Il souligne ainsi l'importance du choix dans le comportement humain. Dans le « test sociométrique », il est demandé aux membres du groupe de dire qui ils préfèrent, ou qui ils n'aiment pas dans le groupe, avec qui ils veulent travailler, ou avec qui ils ne veulent surtout pas travailler, par

qui ils pensent avoir été choisis, ou par qui ils pensent avoir été rejetés. On peut avoir ainsi une représentation de la manière dont chacun perçoit sa situation dans le groupe. Plusieurs critères de choix peuvent être retenus : professionnel, sexuel, culturel. On voit ainsi apparaître des personnages de « leaders » et de « négligés » ou « isolés ».

Il est possible de donner une représentation graphique de ces relations au sein du groupe dans des « sociogrammes », où des points ou des signes représentent les éléments, masculins ou féminins du groupe, et des lignes les relations amicales (lignes continues) ou hostiles (lignes en pointillés). Ces représentations doivent permettre de représenter l'état du groupe à un moment donné, à condition de comprendre que cette situation n'est jamais figée : le groupe est compris comme une entité toujours en mouvement et non comme une entité statique. Il doit pouvoir être possible d'agir sur le groupe afin de parvenir à une société « déconservée », « dans laquelle nos personnalités profondes se réalisent ».

LEWIN ET LA « DYNAMIQUE DES GROUPES »

À travers l'œuvre de Kurt Lewin (1890-1947), on remarque l'importance de la *Gestalt* dans le renouveau de la psychologie sociale américaine.

Lewin montre que les groupes ont des propriétés particulières qui ne peuvent se réduire à celles des éléments constitutifs du groupe, comme les autres théoriciens de la *Gestalt* ont montré que, dans la perception, les figures ont des formes qui ne se ramènent pas aux éléments dont elles sont composées. En 1944 Lewin fonde au MIT le Centre de recherches sur la dynamique des groupes. Les travaux de Lewin dans ce domaine sont très caractéristiques dans la mesure où ils sont liés à des problèmes politiques et sociaux d'actualité, en particulier à la Seconde Guerre mondiale et à ses suites : il s'agit d'une « recherche-action ». Lewin lancera ainsi des travaux pour changer les habitudes alimentaires durant la guerre, à la demande du ministère américain de l'Agriculture, travaillera sur des questions

de productivité pour participer à l'effort de guerre ou recherchera les moyens de renforcer les facteurs de cohésion dans l'armée. Après la guerre, il sera chargé de réfléchir aux moyens de rééduquer les nazis allemands, ou, en 1949, à la manière de lutter contre les tensions raciales entre Italiens, juifs et noirs.

Lewin note qu'« il n'y a rien de plus magique derrière le fait que les groupes ont des propriétés particulières distinctes de celles de leurs sous-groupes que derrière le fait que les molécules ont des propriétés différentes de celles des atomes et des ions qui les composent ». Suivant cette métaphore, il estime qu'il doit être possible de dégager des lois de la « dynamique des groupes », comme il y a des lois de la dynamique en physique et en mécanique : « Les lois du comportement du groupe peuvent être établies indépendamment des buts et des activités spécifiques d'un groupe donné. » On peut ainsi montrer que toute décision prise par le groupe lui-même après une discussion permet d'introduire des modifications plus importantes qu'aucune action individuelle venue de l'extérieur ne saurait le faire. C'est ce que montre par exemple l'étude célèbre de Lewin sur les changements d'habitude alimentaire : les ménagères à qui on propose un exposé et de nouvelles recettes à base d'abats ne modifieront pas leurs habitudes alimentaires (seulement 3 % servent dans les jours qui suivent une de ces viandes au repas), alors que celles qui discutent entre elles sur les « obstacles qui s'opposeraient au changement concernant les tripes, le cœur de bœuf et les rognons » vont changer de comportement en beaucoup plus grand nombre (32 %) : le groupe résiste aux modifications apportées de l'extérieur à la structure du groupe.

Il existe en effet une « pression de conformité » dans le groupe : le groupe a, dans la plupart des cas, valeur de « référence » pour l'individu qui en fait partie. Ces groupes de référence sont définis par Muzafer Sherif comme « les groupes auxquels l'individu se rattache personnellement en tant que membre actuel ou auxquels il aspire à se rattacher psychologiquement ». Ce n'est cependant que dans des

cas exceptionnels que l'individu peut choisir comme « groupe de référence » un groupe extérieur à son groupe.

Groupes et leadership. L'étude la plus célèbre de Lewin, réalisée avec ses élèves, Ronald Lippitt et Ralph White en 1939-1940, porte sur « les modèles de comportement agressif dans quatre climats sociaux expérimentaux ». Il s'agit d'une étude menée dans l'Iowa, sur des enfants de onze ans, qui sont organisés en quatre « clubs » de cinq garçons, dirigés pendant vingt semaines par un leader adulte. L'un exerce un commandement de type autoritaire, l'autre un commandement démocratique, un troisième a un comportement de type « laisser-faire ». Le comportement des enfants et l'atmosphère des groupes vont alors se modifier. Ceux du groupe autoritaire sont passifs et dépendants, ou agressifs envers certains membres du groupe et non envers le leader, leur moral est bas, ils ont des relations moins amicales et confiantes, la distance entre le chef et le groupe est maximale. Dans le groupe démocratique au contraire, l'atmosphère est détendue, l'ambiance collective et amicale, l'activité est à son maximum et la production est de qualité. Les membres du groupe sont capables de travailler d'une manière indépendante. Dans le groupe de style « laisser-faire », qui est en un sens proche du groupe démocratique, le travail est moins actif, paralysé par des débats infinis. Des contrôles furent effectués en faisant passer chaque groupe par des périodes autocratiques et démocratiques, ou inversement. Ces recherches de Lewin sont évidemment liées à la situation politique du temps et à ce que Lewin a pu observer dans l'Allemagne nazie : par son étude il estime avoir démontré la supériorité du régime démocratique.

Pression conformiste et obéissance. La psychologie sociale souligne l'importance de la pression de conformité dans le groupe social : elle semble souvent mettre en cause l'indépendance et la rationalité de l'individu. C'est l'objet d'une fameuse étude de 1951 d'un autre psychologue gestaltiste, Solomon Asch (1907-1996), sur « l'effet de la pression du groupe sur la modification et la distorsion des jugements ». Si l'on pose à un sujet une question simple comme de choisir parmi trois lignes de longueur sensiblement différente

celle dont la longueur est égale à une ligne standard, mais qu'on fait s'exprimer avant lui plusieurs comparses à qui on a demandé de donner des réponses fausses, le pourcentage d'erreurs chez le sujet non prévenu s'élève à 36,8 %.

Une autre étude très célèbre est celle d'un élève de Asch, Stanley Milgram (1933-1984), sur « l'étude comportementale de l'obéissance » (1963), développée dans son livre *Obéissance et autorité* de 1974. Milgram se demandait quelles étaient les caractéristiques propres du peuple allemand, qui avaient pu le conduire à exterminer les juifs : pour ce faire, il avait prévu de comparer l'obéissance à l'autorité chez des sujets américains et chez des sujets allemands, espérant sans doute ainsi montrer le caractère très particulier de la situation allemande. Devant les résultats catastrophiques, extrêmement inquiétants, de son étude américaine, il n'alla même pas poursuivre ses expériences en Allemagne. L'expérimentation consiste à demander à des sujets, recrutés par une petite annonce dans la presse, de donner, à des fins prétendument scientifiques, des chocs électriques très forts (jusqu'à 450 volts) et manifestement dangereux, à d'autres sujets qui sont hors de vue mais dont les cris sont audibles, et qui sont en fait des comparses de l'expérimentateur. Contre toute attente, même s'ils sont mal à l'aise, la plupart des sujets obéissent à cette demande, qui se prévaut en plus du prestige de la science, et cela même si les personnes qui reçoivent les chocs leur demandent d'arrêter.

5.4. LA PSYCHOLOGIE SOCIALE COGNITIVE

Les recherches plus récentes en psychologie sociale se sont intéressées au rôle que jouent la cognition et les croyances dans les relations sociales. Elles ont été inspirées par des auteurs proches de la *Gestalt*, qui n'hésitent ainsi pas à réintroduire la notion de signification dans la psychologie sociale.

FESTINGER ET LA DISSONANCE COGNITIVE

Un élève de Lewin, Léon Festinger (1919-1989) a mis au point en 1957 sa *Théorie de la dissonance cognitive* : il définit l'état de

dissonance cognitive comme la coexistence de croyances contradictoires chez un même individu, qui le pousse à réduire cette tension en adaptant ses croyances, de manière à parvenir à un « équilibre ». De même, lorsque l'expérience contredit l'image positive que nous nous faisons de nous-mêmes, la tendance courante consiste à invalider l'expérience. L'importance du travail de réduction de la dissonance dépend de l'importance de la dissonance elle-même. Ainsi Festinger eut l'idée d'étudier, en s'introduisant parmi ses membres, une secte qui croyait que la fin du monde aurait lieu le 21 décembre suivant (*When the Prophecy Fails, Quand la prophétie se trompe*, 1956). Bien que la dissonance cognitive soit à son maximum ce jour-là, ils n'abandonnèrent pas leurs croyances pour autant. Ils leur ajoutèrent simplement d'autres éléments, comme le fait que ce sont leurs prières qui ont empêché la fin du monde. Ceux qui sont restés dans la secte sont même encore plus convaincus.

HEIDER ET LA THÉORIE DE L'ATTRIBUTION

En 1958, Fritz Heider (1896-1988), qui a lui aussi été élève des gestaltistes, ouvre la voie à une psychologie sociale de type cognitif dans son livre *La psychologie des relations interpersonnelles*. H.H. Kelley parlera en 1967 de « théorie de l'attribution » à propos de ces tentatives de rendre compte de la manière dont les gens « attribuent » des causes aux événements. Les sujets cherchent à comprendre le monde en inférant des causes à partir d'effets observés, en « attribuant » une cause à un comportement : ils proposent ainsi des théories explicatives qui sont à la base d'une sorte de « psychologie populaire », qu'il convient de ne pas négliger. Ces causes assignées au comportement peuvent être internes, si la source du comportement est considérée comme étant une caractéristique ou une disposition d'une personne, ou externes, si elles tiennent au contexte social extérieur à la personne. Nous tendons en général à expliquer le comportement d'autrui en référence à notre propre comportement. Mais nos propres comportements sont aussi expliqués par nous comme s'ils étaient

vus de l'extérieur : ainsi dans une expérience de Valins, en 1966, où l'on montre à des sujets masculins des photos tirées de *Play-Boy*, en leur demandant de désigner les plus attirantes, et en leur expliquant que leur rythme cardiaque est enregistré et diffusé dans la salle d'expérimentation. En fait ces battements de cœur, lents ou rapides, sont préenregistrés et choisis par l'expérimentateur : le sujet déclare inmanquablement préférer les pin-up auxquelles avait été associé le rythme cardiaque le plus rapide, jugeant ainsi que les photos les plus attirantes étaient celles qui faisaient battre son cœur le plus vite.

Ces explications du comportement sont infléchies par toute une série de « biais », comme celui qui nous conduit à expliquer nos succès par nos propres efforts et capacités, et nos échecs par des sources externes, situationnelles. Un autre biais est l'importance démesurée que nous accordons à la « première impression » que nous avons d'une personne et qui influe ensuite sur les interprétations que nous donnons de ses comportements.

6. LA PSYCHOLOGIE COGNITIVE

Depuis les années 1950, une nouvelle orientation est apparue dans les études psychologiques, qu'on a appelée « psychologie cognitive » : elle est sans doute aujourd'hui le modèle dominant en psychologie expérimentale. Elle fait partie d'un mouvement beaucoup plus large qui touche les domaines linguistique, anthropologique, informatique ou philosophique et que l'on qualifie souvent de « révolution cognitive » : on parle également de « sciences cognitives » à propos de cet ensemble de recherches interdisciplinaires. Les significations accordées à ces différents termes sont cependant loin d'être absolument fixées et entraînent diverses ambiguïtés. C'est essentiellement le domaine de la psychologie cognitive que nous aborderons ici.

6.1. L'IMPASSE DU BEHAVIORISME

Si l'on se place d'un point de vue interne à l'histoire de la psychologie, le cognitivisme apparaît comme une révolte contre le behaviorisme, qui avait dominé la psychologie américaine jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et dont le cognitivisme est d'une certaine manière l'exact opposé. Alors que le behaviorisme avait délibérément fait l'impasse sur ce qui intervient dans la « boîte noire », entre le stimulus et la réponse, le caractère principal de cette psychologie cognitive, c'est qu'elle s'intéresse à nouveau à l'esprit (*mind*, en anglais), en particulier à la cognition. On se souvient du slogan de Skinner « *neither mind, nor neurons* » (« ni esprit, ni neurones »), qui refusait à la fois le réductionnisme biologique et ce qu'il appelait le « mentalisme », c'est-à-dire l'idée d'un esprit indépendant. Contre cela, le cognitivisme affirme l'existence d'un niveau d'études propres à l'esprit, qui ne se réduit ni à des mécanismes neurologiques, à la manière de Pavlov, ni à des traits sociaux ou culturels, à la manière de Freud.

Le behaviorisme ne permettait pas de répondre à des problèmes aussi importants que ceux du langage, de la résolution de problèmes ou de la mémoire qui sont au contraire au cœur du cognitivisme. À l'inverse le cognitivisme se désintéresse de problèmes qui étaient centraux pour le behaviorisme, comme ceux du comportement et de l'apprentissage. La sortie du behaviorisme se préparait d'ailleurs déjà dans l'œuvre de certains néo-behavioristes, comme Tolman, qui, avec le concept de « cartes cognitives », se tournaient à nouveau vers l'étude des processus intelligents. De même certains des intérêts de la *Gestalt* se retrouvent dans les travaux des psychologues cognitivistes, qui n'hésitent pas quelquefois à se réclamer d'eux.

LA CRITIQUE DE CHOMSKY

De ce point de vue, une date extrêmement importante pour la psychologie cognitive est la critique par Chomsky, en 1959, du livre de Skinner sur *Le comportement verbal* (1957). Noam Chomsky (1928-) montre l'insuffisance des définitions behavioristes du stimulus, de la réponse ou du renforcement ; ainsi, en bonne théorie behavioriste « un locuteur ne pourrait répondre correctement à la demande « la bourse ou la vie » que s'il a une histoire de renforcement, pertinent, c'est-à-dire s'il a déjà été tué ». Chomsky affirme que Skinner échoue à expliquer le langage car il ne peut pas rendre compte de sa flexibilité et de sa créativité. Selon Chomsky, « le fait que tous les enfants normaux acquièrent avec une rapidité remarquable des grammaires très complexes et fondamentalement semblables, conduit à penser que les êtres humains sont en quelque sorte « bâtis » spécialement pour le faire et possèdent une aptitude à traiter les données ou à « formuler des hypothèses » dont nous ne connaissons ni la nature ni la complexité ». Alors que Skinner ne voyait aucune différence entre le langage et les autres comportements, Chomsky en démontre l'originalité. Alors que Skinner mettait sur le même plan langage humain et langage animal, Chomsky montre, à la manière de Descartes, dont il se réclame, l'originalité du langage humain, qui est un langage « à propos ».

Chomsky est aussi un des premiers à comparer la grammaire naturelle humaine à celle de l'ordinateur. Miller souligne l'influence qu'exerça sur lui Chomsky : « À sa lecture, je suis devenu persuadé que l'esprit est plus qu'un mot : l'esprit humain existe et c'est notre travail de psychologues de l'étudier. »

LA CRITIQUE DES ÉTHOLOGISTES

L'autre domaine dans lequel le behaviorisme rencontrait de sérieuses difficultés était celui de la psychologie animale. Konrad Lorenz (1903-1989), le fondateur de l'éthologie, ne ménage pas ses critiques à l'égard du behaviorisme. L'éthologie, qui est l'étude du comportement animal dans son milieu naturel, fait revenir au premier plan les notions d'instinct et de comportements innés, qui avaient été sévèrement critiqués par le behaviorisme. Dans les années 1960, les éthologistes montreront aussi qu'il n'est pas possible de tirer une théorie générale du conditionnement animal à partir des expérimentations des behavioristes : leur animal favori, le rat blanc, est en effet tout particulièrement apte à s'adapter à son environnement. Les dresseurs d'animaux avaient d'ailleurs déjà remarqué que certains comportements sont impossibles à apprendre à certaines espèces animales.

6.2. LES THÈSES COGNITIVISTES

Selon H. Gardner, on peut discerner cinq thèses essentielles dans le cognitivisme, deux de fond, et trois « méthodologiques ».

Tout d'abord l'idée qu'il existe un niveau d'analyse propre à l'esprit, qui ne doit ni se « réduire » à un niveau biologique ou neurologique, ni « s'élever » à un niveau culturel et social. Comme le souligne D. Hebb, « la psychologie concerne l'esprit ».

Ensuite l'importance de l'ordinateur, que Jerome Bruner a qualifié de « métaphore principale » dans le domaine. On peut même penser qu'il s'agit là de l'essentiel : l'idée que notre esprit fonctionne comme un ordinateur, qu'il est un processus de traitement de l'information. Le cognitivisme peut en ce sens être qualifié, dans sa version

courante, de « computationnisme ». Le philosophe Jerry Fodor a donné, dans *La modularité de l'esprit* (1983), la version classique de ce modèle qu'il appelle « computo-représentationnel ».

Pour ce qui est des aspects méthodologiques, on peut noter que le cognitivisme décide, au moins dans un premier temps, de faire abstraction des facteurs complexes de la personnalité, comme les émotions, les affects, les phénomènes de motivation, ainsi que des aspects historiques ou culturels du contexte.

Ensuite le cognitivisme espère beaucoup des vertus propres de l'interdisciplinarité, en particulier entre psychologie, intelligence artificielle, linguistique, anthropologie, neurosciences et philosophie. En même temps cette interdisciplinarité peut sembler être une de ses limites, aucune de ces disciplines n'étant d'accord sur ce qu'elle entend par cognitivisme.

Enfin l'idée est souvent présente que le cognitivisme pourrait sans doute résoudre les problèmes épistémologiques traditionnels, tels que la culture occidentale se les pose : cette idée qui est au cœur du cognitivisme philosophique n'est peut-être pas essentielle au cognitivisme en psychologie.

6.3. LES SOURCES DE LA RÉVOLUTION COGNITIVE

La révolution cognitive apparaît au confluent de différentes recherches, menées dans les années quarante et cinquante par des mathématiciens, ingénieurs, informaticiens ou linguistes.

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Le premier secteur qui se développe dans ces années-là est celui de ce que le mathématicien Mc Carthy appellera l'« intelligence artificielle ». Alan Turing (1912-1954) avait conçu en 1936 l'idée d'une « machine théorique », capable de résoudre tous les problèmes de calcul imaginables, à partir de programmes rédigés selon un code binaire. Il avait également mis au point ce qu'on a appelé le « test de Turing », selon lequel lorsqu'on est placé devant un clavier et que l'on communique avec une source hors de notre

vue, l'une étant un homme, l'autre une machine de Turing, il n'est pas possible de dire qui est la machine et qui est l'homme. En 1945, avec John von Neumann (1903-1957) apparaît ce qui sera l'ordinateur moderne puis toute la technologie informatique. À la suite de ces travaux, l'idée se répand que l'homme comme la machine peuvent être considérés comme des systèmes de traitement de l'information. L'économiste Herbert Simon (1916-2001) et le mathématicien Allen Newell (1927-1992) proposent en 1957 une théorie générale de la résolution de problèmes (GPS, *General Problem Solver*), chez l'ordinateur comme chez l'homme. S'inspirant en particulier du jeu d'échecs, ils montrent que tout problème peut être décomposé en une série d'étapes successives, à partir d'un état initial, qu'il est possible de traiter avec une heuristique adaptée. L'être humain lui-même est un système de traitement de l'information, comprenant mémoire à long terme et à court terme, processeur, effecteurs et récepteurs qui traitent des symboles.

LA CYBERNÉTIQUE

Le second secteur est celui de la cybernétique (d'un mot grec signifiant gouvernail), qui étudie les systèmes autorégulateurs, à l'aide des notions de « but » et de « feedback », d'information en retour. C'est l'œuvre du mathématicien Norbert Wiener (1894-1964), qui avait travaillé pendant la guerre sur les mécanismes de rétroaction des missiles et des avions en vol. Dans son livre de 1948, *Cybernetics*, il avait défini la cybernétique comme « le domaine de la théorie du contrôle et de la communication, que ce soit dans la machine ou dans l'animal ». La cybernétique sera une des disciplines phares des années cinquante, popularisée par les dix conférences organisées par la fondation philanthropique Macy entre 1946 et 1953. Elle contribuera à réintroduire en psychologie la notion de « but » et l'idée de systèmes autorégulateurs.

LA THÉORIE DE L'INFORMATION

Le troisième secteur est celui de la théorie mathématique des communications, issue des travaux des ingénieurs Claude Shannon

(1916-2001) et Warren Weaver (1894-1978) (*La théorie mathématique de la communication*, 1949). Leurs recherches portaient d'abord sur les télécommunications et les conditions permettant d'éviter la déperdition d'information entre émetteur et récepteur, puis elles s'orientèrent vers une « théorie générale de l'information », conduisant à en proposer une mesure abstraite, le « bit » (*binary digit*), qui est la quantité d'information nécessaire pour opérer un choix entre deux éventualités possédant la même probabilité. Ils donnent également une description des systèmes de communication en termes de source d'information et d'émetteur, de récepteur et de destination, ainsi que de « bruit », qui peut parasiter la transmission de ce message. Des recherches en psychologie s'interrogeront sur les conditions propres au canal humain pour transmettre l'information.

LES NEUROSCIENCES

Le quatrième secteur est celui des neurosciences. Les travaux de Karl Lashley (1890-1958) d'abord, puis de son élève Donald Hebb (1904-1985) (*The Organisation of Behavior, L'organisation du comportement*, 1949) s'intéressent aux mécanismes du fonctionnement cérébral dans une perspective critique à l'égard du localisationnisme du début du siècle. Toute une série de rapprochements seront faits entre le mécanisme du fonctionnement neuronal et celui des machines informatiques : dès 1943 Mc Culloch et Pitts ont ainsi souligné les similitudes entre le caractère binaire des inférences logiques et le mécanisme des connexions neuronales dans le cerveau.

6.4. LE COGNITIVISME EN PSYCHOLOGIE

LES GRANDES DATES

Le psychologue George Miller a pu donner une date de naissance précise à la psychologie cognitive : ce serait le 11 septembre 1956, date d'un séminaire sur la théorie de l'information qui eut lieu au MIT (Massachusetts Institute of Technology) et où furent

prononcées trois conférences, de Chomsky sur le langage, de Newell et Simon sur une « machine théorique logique » et enfin de G. Miller sur la mémoire à court terme. Cette même année 1956 une conférence se tient au Dartmouth College de Hanover réunissant A. Newell, H. Simon, M. Minsky et J. Mc Carthy sur la question des machines informatiques intelligentes, où est employée pour la première fois l'expression d'« intelligence artificielle ».

En 1960 est fondé à Harvard le premier Centre d'études cognitives, par Jerome Bruner et George A. Miller : il réunit aussi, parmi d'autres, un philosophe, W.V.O. Quine, et un linguiste, Roman Jakobson. Bruner et Miller seront les auteurs de deux des premiers travaux importants dans le domaine. J. Bruner publie en 1956 *Une étude de la pensée* (*A Study of Thinking*, 1956), avec J. Goodnow et G. Austin. G. Miller publie en 1960 *Les plans et la structure du comportement* (*Plans and the Structure of Behavior*) avec E. Galanter et K. Pribram. Les premiers manuels de psychologie cognitive paraissent à la fin des années 1960, avec la *Psychologie cognitive* (*Cognitive Psychology*) d'Ulrich Neisser en 1967 qui explique la cognition humaine sur le modèle de la programmation d'un ordinateur : « les activités de l'ordinateur ressemblent par certains côtés aux processus cognitifs ». Le premier département de sciences cognitives est créé à l'Université de Californie à San Diego en 1971. En 1977 est fondée la revue *Cognitive Science* et l'association du même nom.

JEROME BRUNER ET LES PROCESSUS DE CATÉGORISATION

Jerome Bruner (1915-) apparaît quelquefois plus comme un précurseur du cognitivisme que comme un de ses représentants à part entière, sans doute à cause de son intérêt ancien pour la psychanalyse et des critiques qu'il a pu émettre sur les évolutions récentes de la psychologie cognitive, qui aurait eu le tort de « choisir le « traitement de l'information » au lieu de la « construction de la signification » » (*Acts of Meaning*, 1990, trad. sous le titre *Car la culture donne forme à l'esprit*, 1991). Il fait pourtant bien partie de ce mouvement, dans la mesure où il souligne que la catégorisation,

comme la perception ou la mémorisation, sont bien liées à des processus complexes et pour une part le résultat de stratégies personnelles du sujet actif.

Bruner a surtout travaillé sur les processus de « catégorisation ». Dans des expériences fameuses, exposées dans son livre de 1956, il demande à des sujets de classer des cartes complexes (dont varient le nombre de bordures, le nombre des objets contenus, la forme des objets, la couleur) suivant un « concept » qu'il doit deviner chez l'interrogateur, qu'il interroge pour savoir si les cartes choisies illustrent ce concept. Bruner se rend compte que les « stratégies » de classement ne sont pas les mêmes chez tous les sujets. Les uns préfèrent des méthodes prudentes et lentes, consistant à ne faire varier qu'un attribut à la fois, d'autres préfèrent des stratégies plus risquées mais aussi plus rapides, consistant à faire varier plusieurs attributs. La personnalité du sujet joue un rôle tout à fait essentiel, mais il n'est cependant pas nécessairement conscient des raisons du choix de tel ou tel comportement. Ces processus de catégorisation sont présents, selon Bruner, dans bien d'autres activités : « Percevoir c'est catégoriser, conceptualiser c'est catégoriser, apprendre c'est former des catégories, prendre des décisions c'est catégoriser. » Tous ces processus manifestent l'engagement du sujet, qui n'est pas passif.

Dès la fin des années 1940, Bruner avait d'ailleurs déjà travaillé, avec Léon Postman, sur les facteurs extérieurs, en particulier sociaux, qui interviennent dans la perception et son approche avait été qualifiée de « *new look* » (« nouveau regard ») en psychologie de la perception. Dans une expérience célèbre de 1947, il avait mis en évidence la surévaluation de la grandeur de pièces de monnaie par rapport des disques de carton de même taille, surtout chez des enfants de milieux sociaux défavorisés. De même dans ses expériences sur ce qu'il appelle la « défense perceptuelle », Bruner a montré que la mémorisation de séries de mots présentés très rapidement est liée à des interdits sociaux : les mots « tabous » ou obscènes sont plus longs à mémoriser que les mots « neutres » et

fréquemment utilisés. Bruner semble se rapprocher ainsi de la psychanalyse.

GEORGE MILLER ET LE TRAITEMENT DE L'INFORMATION

Dans son article fameux de 1956 sur « Le nombre magique sept, plus ou moins deux », George Miller (1920-) a étudié « quelques limites de notre capacité de traiter l'information ». Il estime qu'il n'est pas possible de se remémorer plus de sept éléments discontinus, quelle qu'en soit la nature, lettres, syllabes ou nombres. Il montre cependant que la nature de ces éléments peut être très variable : si le sujet apprend des syllabes ou des mots, il retient beaucoup plus de lettres que s'il apprend seulement des lettres. Le sujet aura dès lors tendance, lorsque c'est possible, à grouper des « blocs » (« *chunks* ») de lettres ou de syllabes pour mémoriser plus facilement plus d'information : Miller parle alors de « *chunking* ». Il montre ainsi les limites du « canal humain » de transmission de l'information.

Dans son livre de 1960 avec Galanter et Pribram, George Miller s'inspire également de l'intelligence artificielle. Ils définissent ainsi ce qu'ils appellent un « plan » : « un plan, pour un organisme, est essentiellement l'équivalent d'un programme pour un ordinateur ». Ils s'inspirent également du modèle cybernétique pour mettre au point un schéma alternatif au schéma SR, le schéma TOTE (Test-Operate-Test-Exit). La première étape, de « test », consiste à analyser l'état actuel par rapport au but recherché, ce qui déclenche une « opération », une action dans la direction du but, puis l'étape de « test » nouveau informe sur l'état qui est atteint à la suite de l'opération, ce qui entraîne éventuellement une nouvelle opération jusqu'à une « sortie » (« *exit* ») lorsque le but est atteint.

Miller, qui est aussi le premier psychologue à avoir découvert Chomsky, montre ainsi tous les usages qu'il est possible de faire en psychologie des nouveaux modèles issus des différentes sciences cognitives.

6.5. LA REDÉCOUVERTE DE PIAGET

Jean Piaget, depuis les années 1920, s'intéressait au problème de l'intelligence. C'est à ce titre qu'il sera redécouvert dans les années soixante dans les pays anglo-saxons, en particulier grâce à Jerome Bruner, et considéré comme l'un des précurseurs du cognitivisme, comme seront également redécouverts les travaux d'Ebbinghaus sur la mémoire ou les recherches de Binet sur l'intelligence. Non seulement les méthodes de recherche de Piaget, mais ses ambitions proprement épistémologiques annoncent les préoccupations du cognitivisme à venir.

PSYCHOLOGIE ET ÉPISTÉMOLOGIE

Jean Piaget (1896-1980), d'origine suisse, fit des études très diverses : biologie, droit, pédagogie, philosophie et sociologie. Il milite comme socialiste chrétien dans sa jeunesse. En philosophie il suit à Paris les cours d'E. Meyerson et L. Brunschvicg, qui marque selon lui un « tournant important dans la direction d'une doctrine de la connaissance en devenir ». L'étude que Piaget réalisera des étapes de l'intelligence chez l'enfant ne peut que faire penser à l'étude historique des « étapes de la pensée mathématique » par L. Brunschvicg. Piaget publie d'abord, dès onze ans, des études sur les mollusques. Il travaille ensuite au laboratoire de Binet et Simon, haut lieu des études sur l'intelligence, mais suivant une méthode des tests qu'il rejettera toujours. De retour en Suisse, il travaille auprès du psychologue et pédagogue Edouard Claparède, à qui il succède à la direction de l'Institut Jean-Jacques Rousseau, spécialement consacré à la psychologie de l'enfant. En 1955, Piaget fonde son Centre d'épistémologie génétique à la faculté des sciences de Genève. Il publie de très nombreux ouvrages consacrés à l'apparition chez l'enfant des différentes facultés et catégories, au sens kantien du terme : *Le langage et la pensée chez l'enfant* (1924), *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant* (1924), *La représentation du monde chez l'enfant* (1926), *La causalité physique chez l'enfant* (1927), *La naissance de l'intelligence chez l'enfant* (1936). Il s'intéresse également à l'acquisition des normes (*Le jugement moral*

chez l'enfant, 1932). Avec sa collaboratrice Bärbel Inhelder il publie en 1955 *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*. En 1967, il publie une réflexion sur *Biologie et connaissance*. Il est aussi l'auteur d'ouvrages d'introduction à son œuvre comme *L'Introduction à l'épistémologie génétique* (1950) ou *La psychologie de l'enfant* (1966, avec B. Inhelder).

PSYCHOLOGIE ET BIOLOGIE

Selon Piaget les mécanismes cognitifs les plus élaborés s'inscrivent dans la continuité des phénomènes biologiques élémentaires. La pensée prolonge l'effort d'adaptation au milieu, qui est celui du vivant, dans la une perspective qui n'est pas sans rapport avec celle de Lamarck : « Les processus cognitifs apparaissent comme la résultante de l'autorégulation organique et comme les organes les plus différenciés de cette régulation des interactions avec l'extérieur. »

Dans cette relation avec le milieu deux mécanismes sont essentiels : le mécanisme d'« assimilation », qui donne au sujet la possibilité d'intégrer ce qui vient du milieu et celui d'« accommodation », qui permet de transformer les structures de l'organisme en fonction des changements venus de l'extérieur. Le développement est un « équilibre » entre assimilation et accommodation.

LA GENÈSE DE L'INTELLIGENCE CHEZ L'ENFANT

L'intelligence n'est pas donnée dès le départ mais elle se construit au cours de l'évolution du sujet, d'où le fameux débat entre Chomsky et Piaget à Royaumont en 1975. L'étude de l'intelligence ne peut donc être que génétique, elle doit suivre l'ordre d'apparition des différentes fonctions intellectuelles. On ne comprend le sens des fonctions intellectuelles qu'à partir de l'étude de leur ordre d'apparition.

Piaget décrit quatre étapes principales dans le développement de l'intelligence opératoire de l'enfant, qu'il analyse non pas à partir de tests, mais à partir d'entretiens avec les enfants soumis aux

expérimentations, à qui il est demandé de commenter leurs réponses. Il qualifie ces étapes de « stades », dans la mesure où elles obéissent à un ordre de succession constant, ont un caractère intégratif et correspondent à une structure d'ensemble.

Le stade sensori-moteur, qui va de la naissance à deux ans, est celui d'une intelligence pratique, qui prolonge l'usage des réflexes. Les mouvements sont répétés s'ils apportent une satisfaction. C'est à cet âge qu'apparaissent les « schèmes sensori-moteurs », définis comme « ce qui dans l'action, est transposable, généralisable ou différenciable d'une situation à l'autre ». Les conduites de l'enfant sont organisées autour de ces « schèmes ».

Le stade préopératoire, de deux à six ou sept ans, est celui où l'enfant commence à se servir de la fonction symbolique, dont fait partie le langage. Mais, contre les conceptions courantes, Piaget estime que le langage n'est pas seul à jouer un rôle dans le développement de l'intelligence.

Le troisième stade, de sept à onze ou douze ans, est celui des « opérations concrètes ». L'enfant construit progressivement un certain nombre d'invariants, de notions de « conservation », en particulier de la quantité, du poids, ou du volume, mais il ne peut le faire qu'à propos d'opérations concrètes.

Le dernier stade est celui des opérations formelles, qui débute à onze ou douze ans. C'est l'âge de la pensée logique et abstraite : l'enfant est capable non seulement de raisonner sur des objets abstraits mais aussi sur des objets possibles. Le réel n'est plus qu'une partie du possible.

L'intelligence apparaît donc largement comme « opératoire », c'est-à-dire liée à l'action, et indépendante du langage. En conséquence Piaget estime qu'en cas de problème sensori-moteur grave la pensée se trouve également lésée.

L'étude de l'intelligence

À un certain niveau la pensée atteint un état d'équilibre, [...] équilibre à la fois mobile et permanent, tel que la structure des totalités opératoires se conserve lorsqu'elles s'assimilent des éléments nouveaux [...]. Expliquer psychologiquement l'intelligence consiste à retracer son développement en montrant comment celui-ci aboutit nécessairement à l'équilibre décrit. De ce point de vue, le travail de la psychologie est comparable à celui de l'embryologie, travail d'abord descriptif et qui consiste à analyser les phases et les périodes de la morphogenèse jusqu'à l'équilibre final constitué par la morphologie adulte, mais recherche qui devient « causale », dès que les facteurs assurant le passage d'un stade au suivant sont mis en évidence. Notre tâche est donc claire ; il s'agit de reconstituer la genèse ou les phases de formation de l'intelligence, jusqu'à pouvoir rendre compte du niveau opératoire final dont nous venons de décrire les formes d'équilibre [...]. L'explication de l'intelligence revient, en bref, à mettre les opérations supérieures en continuité avec tout le développement, celui-ci étant conçu comme une évolution dirigée par des nécessités internes d'équilibre. Or cette continuité fonctionnelle s'allie fort bien avec la distinction des structures successives. Comme nous l'avons vu, on peut se représenter la hiérarchie des conduites, du réflexe et des perceptions globales de début comme une extension progressive des distances et une complication progressive des trajets caractérisant les échanges entre l'organisme (sujet) et le milieu (objets) : chacune de ces extensions ou complications représente donc une structure nouvelle, tandis que leur succession est soumise aux nécessités d'un équilibre qui doit être toujours plus mobile, en fonction de la complexité. L'équilibre opératoire réalisera ces conditions lors du *maximum* des distances possibles (puisque l'intelligence cherche à embrasser l'univers) et de la complexité des trajets (puisque la déduction est capable des plus grands des « détours ») : cet équilibre est donc à concevoir comme le terme d'une évolution dont il reste à retracer les étapes.

J. Piaget, *La Psychologie de l'intelligence*, 1947

BIBLIOGRAPHIE

Histoires générales

ALEXANDER F.G., SELESNICK S.T., *Histoire de la psychiatrie*, Armand Colin, Paris, 1972.

BORING E.G., *A History of Experimental Psychology* (1929), Appleton Century Grofts, New York, 1950.

CANGUILHEM G., « Qu'est-ce que la psychologie ? », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Vrin, Paris, 1968.

CARROY J., OHAYON A., PLAS R., *Histoire de la psychologie en France. XIX^e-XX^e siècles*, La Découverte, Paris, 2006.

ELLENBERGER H.F., *À la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychologie dynamique*, SIMEP, Villeurbanne, 1974.

MARINÉ C., ESCRIBE C., *Histoire de la psychologie générale. Du behaviorisme au cognitivisme*, In Press, Paris, 1998.

NICOLAS S., *Histoire de la psychologie française. Naissance d'une nouvelle science*, In Press, Paris, 2001.

NICOLAS S., *Études d'Histoire de la Psychologie*, L'Harmattan, Paris, 2009.

PERRON R., *Histoire de la psychanalyse*, PUF, Que sais-je ?, Paris, 1988.

PEWZNER É., *Le Fou, l'aliéné, le patient. Naissance de la psychopathologie*, Dunod, Paris, 1995.

— *Naissance et développements de la psychopathologie*, Dunod, Paris, 2002.

— *Introduction à la psychopathologie de l'adulte*, Armand Colin, collection Cursus, Malakoff, 2011, 3^{ème} édition.

REUCHLIN M., *Histoire de la psychologie*, PUF, Que sais-je ?, Paris, 1957.

RICHARDS G., *Putting Psychology in its Place. An Introduction from a Critical Historical Perspective*, Routledge, Londres, 1996.

SMITH R., *History of the Human Sciences*, Fontana Press, Londres, 1997.

ZILBOORG G., *A History of Medical Psychology*, Norton & Co, New York, 1941.

Études particulières

Sur l'autobiographie et le sens intime :

LEJEUNE P., *Le Pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975, nouv. édition coll. « Points », 1996.

PACHET P., *Les Baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Hatier, Paris, 1990.

Sur Gall et la phrénologie :

LANTERI-LAURA G., *Histoire de la phrénologie* (1970), PUF, Paris, 1993.

BRAUNSTEIN J.-F., *Broussais et le matérialisme. Médecine et philosophie au XIX^e siècle*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1986.

Sur le magnétisme animal :

BINET A., FÉRÉ C., *Le Magnétisme animal*, Alcan, Paris, 1887.

DARNTON R., *La Fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1984.

HAMMOUD S., *Mesmérisme et Romantisme allemand (1766-1829)*, L'Harmattan, Paris, 1994.

RAUSKY F., *Mesmer ou la révolution thérapeutique*, Payot, Paris, 1977.

Sur le romantisme allemand :

BÉGUIN A., *Le Romantisme allemand*, Les Cahiers du Sud, 1949.

LÖWY M., SAYRE R., *Révolte et mélancolie. Le Romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992.

WHYTE L., *L'Inconscient avant Freud*, Payot, Paris, 1971.

Sur Fechner et la psychophysique :

RIBOT T., *La Psychologie allemande contemporaine*, Germer Baillière, Paris, 1879.

FOUCAULT M., *La Psychophysique*, Alcan, Paris, 1901.

DUPERON I., *G.T. Fechner. Le parallélisme psychophysique*, PUF, Paris, 2000.

HEIDELBERGER M., *Nature From Within. Gustav Theodor Fechner and His Psychophysical Worldview*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 2004.

Sur Helmholtz :

HATFIELD G., *The Natural and the Normative*, MIT Press, Cambridge, 1990.

BOUVERESSE J., *Langage, perception et réalité*, t. I. : *La Perception et le jugement*, Jacqueline Chambon, Nîmes, 1995.

MEULDERS M., *Helmholtz. Des Lumières aux neurosciences*, O. Jacob, Paris, 2001.

Sur Wundt :

DANZIGER K., *Constructing the Subject. Historical Origins of Psychological Research*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990.

Sur Charcot :

BONDUELLE M., GELFAND T., GOETZ C., *Charcot. Un grand médecin dans son siècle*, Michalon, Paris, 1996.

Sur Binet :

CARROY J., *Les Personnalités doubles et multiples*, PUF, Paris, 1993.

MARTIN O., *La Mesure de l'esprit*, L'Harmattan, Paris, 1997.

Sur Freud :

BABIN P., *Sigmund Freud, « Un Tragique à l'âge de la science »*, Découvertes Gallimard, Paris, 1990.

LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1967.

ZWEIG S., *La Guérison par l'esprit*, Belfond, Paris, 1982.

Sur Pavlov et le réflexe :

JEANNEROD M., *De la Physiologie mentale*, Odile Jacob, Paris, 1996.

JORAVSKY D., *Russian Psychology. A Critical History*, Oxford University Press, New York, 1989.

TODES D. P., *Ivan Pavlov. Exploring the Animal Machine*, Oxford University Press, New York, 2000.

Sur Watson et le behaviorisme :

NAVILLE P., *La Psychologie du comportement*, Gallimard, Paris, 1963.

TILQUIN P., *Le Behaviorisme*, Vrin, Paris, 1950.

O'DONNELL J.-M., *The Origins of Behaviorism. American Psychology, 1870-1920*, New York University Press, New York-Londres, 1985.

MILLS J.A., *Control. A History of Behavioral Psychology*, New York University Press, New York-Londres, 1998.

Sur la psychologie de la forme :

GUILLAUME P., *La Psychologie de la forme* (1937), Champs Flammarion, Paris, 1979.

SMITH B. (éd.), *Foundation of Gestalt Theory*, Philosophia, Munich-Vienne, 1988.

ASH M.G., *Gestalt Psychology in German Culture, 1890-1967*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.

ROSENTHAL V., VISETTI Y., *Köhler*, Les Belles Lettres, Paris, 2003.

Sur psychologie et société :

CERCLÉ A., SOMAT A., *Manuel de psychologie sociale*, Dunod, Malakoff, 2021, 2^{ème} édition.

PEWZNER É., *Sacrifier, se sacrifier*, Sciences en Situation, Paris, 2005.

PEWZNER É., *Temps et Espaces de la Violence*, Sciences en Situation, Paris, 2006.

PEWZNER É., « Psychologie universelle, psychologie plurielle : la psychologie est-elle une production culturelle ? » *Annales Médico-Psychologiques*, 163 (2005) 107-117.

Sur le cognitivisme :

DUPUY J.P., *Aux origines des sciences cognitives*, La Découverte, Paris, 1999.

GARDNER H., *Histoire de la révolution cognitive. La nouvelle science de l'esprit*, Payot, Paris, 1993.

Index

Abraham [1](#)

Allport [1](#)

Anaxagore [1](#)

Angell [1](#), [2](#)

Aristote [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Asch [1](#)

Augustin [1](#)

Austin [1](#)

Babinski [1](#)

Bailly [1](#)

Baldwin [1](#)

Baudelaire [1](#)

Beaunis [1](#)

Bechterev [1](#)

Beer [1](#)

Bell [1](#)

Bentham [1](#)

Benussi [1](#)

Bergson [1](#)

Berkeley [1](#)

Bernard [1](#), [2](#)

Bernheim [1](#), [2](#), [3](#)
Bertrand [1](#), [2](#)
Bethe [1](#)
Binet [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#)
Bleuler [1](#)
Blondel [1](#), [2](#), [3](#)
Boëce [1](#)
Bonduelle [1](#), [2](#)
Bonnet [1](#), [2](#)
Boring [1](#)
Bouguer [1](#), [2](#)
Bouillaud [1](#)
Bourgeois [1](#)
Bourneville [1](#), [2](#), [3](#)
Braid [1](#)
Brentano [1](#)
Breuer [1](#)
Briquet [1](#)
Broca [1](#), [2](#)
Broussais [1](#)
Brücke [1](#), [2](#)
Bruner [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Brunschvicg [1](#)
Buffon [1](#), [2](#)
Bühler [1](#)
Byron [1](#)
Cabanis [1](#), [2](#)
Canguilhem [1](#), [2](#)
Carthy [1](#)

Carus [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Cassirer [1](#)
Cattell [1](#)
Changeux [1](#)
Charcot [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)
Chateaubriand [1](#)
Chomsky [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Claparède [1](#)
Claude Bernard [1](#)
Comte [1](#), [2](#), [3](#)
Condillac [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Cooley [1](#)
Corneille [1](#)
Cullen [1](#)
Cuvier [1](#)
Darwin [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Deleuze [1](#), [2](#)
Démocrite [1](#)
Descartes [1](#), [2](#), [3](#)
Deslon [1](#), [2](#)
Destutt de Tracy [1](#)
Dewey [1](#), [2](#), [3](#)
Diderot [1](#), [2](#)
Donders [1](#)
Dubois-Reymond [1](#)
Dumas [1](#), [2](#), [3](#)
Duncker [1](#)
Durkheim [1](#)
Ebbinghaus [1](#), [2](#), [3](#)

Edelman [1](#)
Ehrenfels [1](#), [2](#)
Einstein [1](#)
Ellis [1](#)
Empédocle [1](#)
Engels [1](#)
Épictète [1](#), [2](#)
Erb [1](#)
Eschyle [1](#)
Esquirol [1](#)
Euripide [1](#), [2](#), [3](#)
Exner [1](#)
Ey [1](#)
Faria [1](#), [2](#)
Fechner [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)
Feigl [1](#)
Féré [1](#), [2](#)
Festinger [1](#)
Fichte [1](#), [2](#)
Flehsig [1](#)
Flourens [1](#)
Fodor [1](#)
Fontenelle [1](#)
Franklin [1](#)
Freud [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#),
[19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#)
Frisch [1](#)
Galanter [1](#), [2](#)
Galilée [1](#), [2](#)

Gall [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Galton [1](#), [2](#)
Gardner [1](#)
George Miller [1](#)
Gilson [1](#)
Goethe [1](#), [2](#)
Goldstein [1](#), [2](#)
Goodnow [1](#)
Guillotin [1](#)
Hadot [1](#)
Hartmann [1](#)
Hebb [1](#), [2](#)
Heider [1](#)
Heinroth [1](#)
Hell [1](#)
Helmholtz [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)
Helvétius [1](#)
Herbart [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Herzen [1](#)
Hitler [1](#)
Hitzig [1](#)
Hobbes [1](#), [2](#)
Holbach [1](#)
Homère [1](#)
Hull [1](#)
Hume [1](#)
Husserl [1](#)
Inhelder [1](#)
Jackson [1](#), [2](#)

Jakobson [1](#)
James [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Janet [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#)
Jung [1](#)
Jussieu [1](#)
Kant [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)
Kelley [1](#)
Koffka [1](#), [2](#), [3](#)
Köhler [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Kraepelin [1](#)
Külpe [1](#), [2](#), [3](#)
Lamarck [1](#)
Lambert [1](#)
Lapassade [1](#)
Laplanche [1](#)
Lasègue [1](#)
Lashley [1](#)
Lavoisier [1](#)
Lazarus [1](#)
Le Bon [1](#)
Le Chatelier [1](#)
Leibniz [1](#), [2](#)
Lénine [1](#)
Lévy-Bruhl [1](#)
Lewin [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)
Lindner [1](#)
Linton [1](#)
Lippitt [1](#)
Locke [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Loeb [1](#), [2](#)
Lorde [1](#)
Lorenz [1](#)
Löwy [1](#)
Ludwig [1](#)
Mac Dougall [1](#)
Mach [1](#), [2](#)
Magendie [1](#)
Maine de Biran [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)
Malebranche [1](#)
Mann [1](#)
Marc-Aurèle [1](#), [2](#)
Marie [1](#)
Marx [1](#)
Maupertuis [1](#)
Maxwell [1](#)
Mayo [1](#)
Mc Carthy [1](#)
Mc Culloch [1](#)
Mead [1](#)
Meinong [1](#)
Melanchton [1](#)
Mesmer [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#)
Meyerson [1](#), [2](#)
Meynert [1](#), [2](#), [3](#)
Milgram [1](#)
Mill [1](#)
Miller [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Minsky [1](#)

Moll [1](#)
Montaigne [1](#), [2](#)
Moreau de Tours [1](#)
Moreno [1](#), [2](#)
Morgan [1](#)
Mozart [1](#)
Müller [1](#), [2](#), [3](#)
Mussolini [1](#)
Neisser [1](#)
Neurath [1](#)
Newell [1](#), [2](#), [3](#)
Nietzsche [1](#), [2](#)
Noizet [1](#)
Panetius [1](#)
Pavlov [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)
Pewzner [1](#), [2](#)
Piaget [1](#)
Pinel [1](#), [2](#), [3](#)
Pissarev [1](#)
Pitts [1](#)
Planck [1](#), [2](#)
Platner [1](#)
Platon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Pontalis [1](#)
Posidonius [1](#)
Postman [1](#)
Pribram [1](#), [2](#)
Prigogine [1](#)
Proust [1](#), [2](#)

Putnam [1](#)
Puységur [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)
Quine [1](#)
Racine [1](#)
Rayner [1](#), [2](#)
Reynolds [1](#)
Rhode [1](#)
Ribot [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)
Romanes [1](#)
Romilly [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Rousseau [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Rubin [1](#)
Russell [1](#), [2](#)
Saint Augustin [1](#), [2](#), [3](#)
Sayre [1](#)
Schelling [1](#)
Schleiermacher [1](#)
Schopenhauer [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Sechenov [1](#)
Séguin [1](#)
Sénèque [1](#)
Shannon [1](#)
Shenger-Krestovnikova [1](#)
Sherif [1](#)
Sighele [1](#)
Simon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)
Skinner [1](#), [2](#), [3](#)
Small [1](#)
Socrate [1](#)

Sophocle [1](#)
Soury [1](#)
Spencer [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Spurzheim [1](#)
Staline [1](#)
Steinthal [1](#)
Stern [1](#)
stoïciens [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Stumpf [1](#)
Sydenham [1](#), [2](#)
Taine [1](#), [2](#), [3](#)
Tarde [1](#)
Taylor [1](#)
Tchernichevsky [1](#)
Terman [1](#)
Tertullien [1](#)
Thoreau [1](#)
Thorndike [1](#), [2](#), [3](#)
Titchener [1](#)
Tocqueville [1](#)
Tolman [1](#), [2](#), [3](#)
Triplett [1](#)
Turing [1](#)
Uexküll [1](#)
Valins [1](#)
Vauvenargues [1](#)
von Brücke [1](#)
von Fleischl-Marxow [1](#)
von Hartmann [1](#), [2](#)

von Neumann [1](#)
von Schubert [1](#), [2](#)
Wallon [1](#)
Watson [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)
Weaver [1](#)
Weber [1](#)
Wernicke [1](#)
Wertheimer [1](#), [2](#), [3](#)
White [1](#)
Whyte [1](#)
Wiener [1](#)
Wolff [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)
Wundt [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)
Xénophon [1](#)
Yerkes [1](#), [2](#)
Young [1](#)
Zazzo [1](#)
Zénon de Cittium [1](#)

TABLE DES ENCADRÉS

[De l'arbitraire divin aux mobiles humains](#)

[De l'ouïe](#)

[L'instruction est une remémoration](#)

[Sens et sensation : la puissance et l'acte](#)

[Les incorporels](#)

[Puissance de la mémoire](#)

[Contre les idées innées](#)

[L'idée d'une psychométrie](#)

[Les contradictions d'une âme sensible](#)

[Les affections simples](#)

[Une volonté trompeuse](#)

[La conscience](#)

[Du magnétisme minéral au magnétisme animal](#)

[Somnambulisme et alternance des états de conscience](#)

[Contre la psychologie](#)

[Le parallélisme psychophysique](#)

[Illusions sensorielles et inférences inconscientes](#)

[Psychologie et physiologie](#)

[Les bases physiologiques de l'inconscient](#)

[Un essai de psychologie expérimentale et objective](#)

[Freud neuropathologiste](#)

Transfert et principe du plaisir

Théorie de la libido

L'échelle métrique de l'intelligence

Le réflexe conditionnel

La psychologie du comportement

Les débuts de la psychologie de la forme

L'étude de l'intelligence